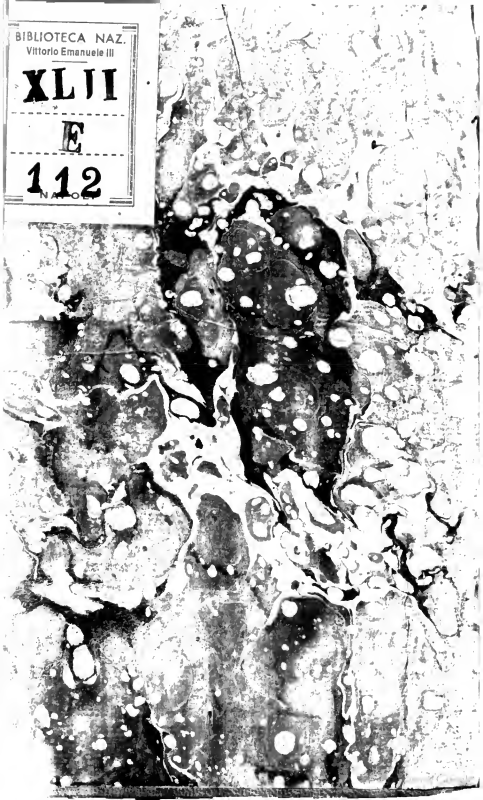


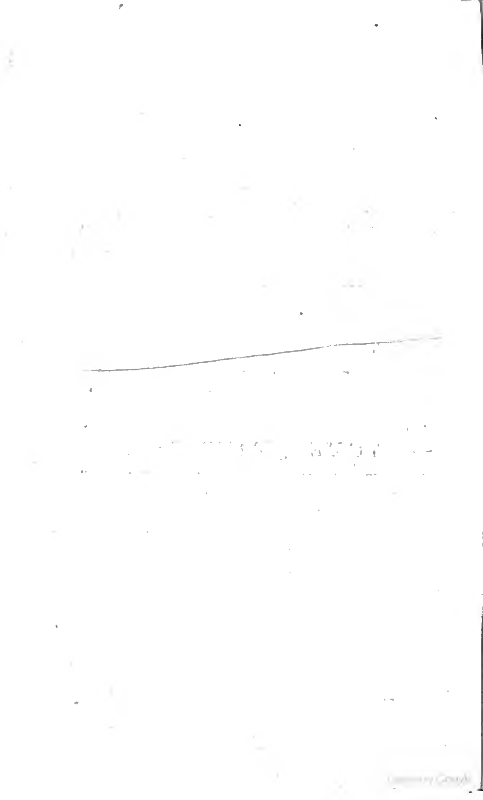

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLII
E
112
NAPOLI





CONTES DÉVOTS,
FABLES
ET
ROMANS ANCIENS.

TOME QUATRIEME.



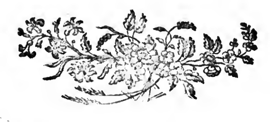
CONTES DÉVOTS,
FABLES
ET
ROMANS ANCIENS;

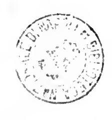
POUR SERVIR DE SUITE AUX FABLIAUX.

Par M. LE GRAND.

Sit apud te honor antiquitati, vel fabulis quoque. PLIN. Epist.

TOME QUATRIEME.





A PARIS,

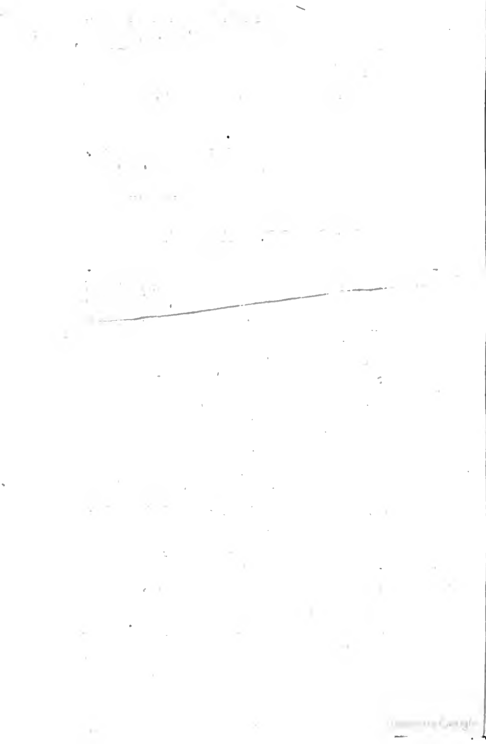
Chez l'AUTEUR, quai de l'Ecole, maison de M. Juliot;
Et aux Adresses ordinaires.

Et pour les Pays Etrangers,

Chez DUFOUR, Libraire, à Mastricht.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



PROSPECTUS

D'un Ouvrage intitulé : HISTOIRE DE LA VIE PRIVÉE DES FRANÇAIS, depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours.

Par M. LE GRAND.

CET Ouvrage sera divisé en quatre Parties. La première comprendra tout ce qui regarde la Nourriture de la Nation ; la seconde, son Architecture, sa Manière de se loger, son Ameublement ; la troisième, ses Habillemens & Parures ; la dernière enfin, ses Amusemens, Jeux & Plaisirs.

La première, concernant les Alimens, est faite en entier, & paraîtra vers la fin de l'année 1781, ou au plus tard dans les premiers mois de 1782. Voici les principaux objets dont elle traitera, & le Plan de l'Auteur.

CHAPITRE PREMIER.

Nourriture tirée du Règne Végétal.

SECTION I.

Du Blé, & autres Grains & Bulbes farineux.

Agriculture des Gaulois ; sciage, battage, conservation, mouture des grains ; moulins à bras, à chevaux, à eau, à bateau, à vent ; mouture économique ; blureau, tamis ; art de la panification ; levains, levure ; Arrêt de la Faculté de Médecine à ce sujet ; machines pour pétrir ; fours ; fours bannaux, fours portatifs ; éta-

blissement des Boulangers; sortes différentes de pains au XIIe siècle; pain de munition, biscuit; pains des deux siècles derniers; pâtes & bouillies; macaronis, vermicel, semoule, &c. poissons en pâte; seigle, orge, avoine; escourgeon, gruaux, millet, sarrasin, panic, maïs, riz; pommes de terre, pains de disette.

SECTION II.

Légumes, Graines légumineuses, Plantes potageres.

Leur naturalisation en France; estime plus ou moins grande qu'on a faite de chacun d'eux; Provinces renommées pour ces productions; culture & amélioration de la plupart; art des primeurs en ce genre.

SECTION III.

Fruits.

Fruits indigènes; fruits étrangers, adoptés en différens tems; histoire du Jardinage en France depuis les Gaulois; greffes; tailles des arbres; espaliers, contr'espaliers; palissages, treillages, chassis; serres d'hiver, serres chaudes; travaux de la Quintinie, de Girardot, des Habitans de Montreuil; Historique & Anecdotes sur nos différens fruits; multiplication des diverses espèces; procédés pour les transporter au loin, pour les conserver; fruits secs.

CHAPITRE SECOND.

Nourriture tirée du Règne Animal.

SECTION I.

Viande de Boucherie.

Cet article comprendra aussi le cochon, qu'ont vendu long-tems les Bouchers; & tout ce qui regarde cet animal, comme boudins, saucisses, andouilles, jambons, porc salé, &c.

SECTION II.

Volaille & Gibier.

La volaille, regardée long-tems comme aliment maigre; art d'engraiſſer la volaille; art de faire éclorre artificiellement les poulets, depuis François Ier jusqu'à nos jours; oies, dindons, &c. établiſſement des Rôtiſſeurs; feſtin du pân, vœux faits ſur cet oiſeau; oiſeaux recherchés jadis pour la table, & qui ont paſſé de mode; préventions ſur certaines pièces en gibier; cantons du Royaume en réputation d'en nourrir de meilleur.

SECTION III.

Lait, Beurre, Œufs, Fromage.

Quand, pourquoi & à quelles conditions le laitage, le beurre & les œufs ont été permis en maigre; œufs de Pâques, cérémonies à ce ſujet; œufs durs employés comme proviſions de mer; moyens employés pour conſerver frais les œufs; art de faire le fromage; fromages nationaux & étrangers les plus renommés; ragoûts au fromage qui ne ſubſiſtent plus; Cantons les plus eſtimés pour le beurre; beurre ſalé, beurre fondu.

SECTION IV.

Poiſſons, Animaux amphibies, Coquillages.

Pêche ancienne des mulets dans la Méditerranée; pêche du thon, de la baleine, de la morue, du hareng, du maquereau; anchois, ſardines; poiſſons d'eau douce & de mer les plus eſtimés; parties de ces poiſſons dont on faiſait le plus de cas; caſtration des poiſſons; poiſſons apprivoiſés dans des viviers; droits royaux & ſeigneuriaux ſur certaines pêches; art de ſorer, de ſaler, d'encaquer la marée; hiſtoire du commerce de la marée dans l'intérieur du Royaume.

CHAPITRE TROISIÈME.

Mets apprêtés.

SECTION I.

Assaisonnemens.

Graisse, huile; (huile de lard employée en maigre;) miel, sucre; plantation des cannes à sucre dans le Royaume & dans nos Colonies; commerce de cette denrée; sel; ail; moutarde; verjus, vinaigre; safran; truffes; morilles; champignons; olives; oranges; épiceries; poivre; piment; caviaire; câpres, &c. Historique & Anecdotes sur ces différens objets; Provinces renommées pour quelques-unes de ces productions.

SECTION II.

Sauces.

Établissement des Sauciers; sauces anciennes.

SECTION III.

Potages.

SECTION IV.

Ragoûts.

SECTION V.

Rôti, Entremets, Salade.

SECTION VI.

Pâtisseries.

Pâtés chauds & pâtés froids, rissoles, tourtes, flans, gâteaux, fouasses, gauffres, franchipannes, massepains, bégnets, échaudés, darioles, talmouses, ratons, oublies, nieules, &c.

SECTION VII.

Desserts sucrés.

Gelées, conserves, confitures sèches, compotes, dragées; confitures nommées *épices ;* coutume de faire des présens en épices.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Boissons.

SECTION I.

Bierre.

Sortes de bierres connues chez les Gaulois, & dans la suite ; grains avec lesquels on les faisait ; assaisonnemens qu'on y joignait ; son usage très-répandu.

SECTION II.

Cidre, Poiré, Prunellé.

Pommes à cidre, & cidres autrefois les plus renommés ; manière de le faire.

SECTION III.

Vin.

Histoire de la plantation des vignes dans la Gaule ; vins Gaulois les plus célèbres ; leur nature ; procédés pour les faire ; commerce que les Français firent de cette denrée dans la suite avec l'Étranger ; tonneaux inventés par les Gaulois ; foudres & cîternes en maçonnerie ; outres, boutiaux & autres sortes de vases en usage pour garder le vin ; manières différentes de les boucher ; époque de l'art de faire du vin blanc avec du raisin noir ; art de faire le vin ; rapés, piquette ; vins nationaux les plus estimés depuis le commencement de la Monarchie ; vignobles en Picardie, en Normandie, en Bretagne ; querelle littéraire

au sujet de la préférence entre le Bourgogne & le Champagne ; vins étrangers recherchés en France ; droit de banvin ; fêtes & divertissemens à l'occasion des vendanges ; établissement & droits des Marchands de vin ; réglemens pour empêcher la trop grande multiplication des vignes.

SECTION IV.

Boissons mixtionnées & Vins factices.

Boissons préparées avec des plantes, avec des fruits, du miel, &c. faites à l'eau, au vin, &c. hydromel, borgérase, bochet, médon, nectar, piment, hypocras, clairet, vin cuit, &c.

SECTION V.

Eau-de-vie.

Invention de cette liqueur ; quand elle a commencé à devenir boisson ; eaux-de-vie de cidre, de poiré ; kirchwasser.

SECTION VI.

Ratafiats & Liqueurs.

Inventions diverses en ce genre ; invention des liqueurs appellées *huiles* ; liqueurs nationales & étrangères qui ont eu de la réputation.

SECTION VII.

Liqueurs fraîches & chaudes.

Eaux & tisannes que vendaient anciennement les Confiseurs ; chocolat, caffé ; plantation des caffiers dans nos différentes Colonies ; thé, bavaroise, punch, glaces ; établissement des Limonadiers.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Usages des Repas.

Usages des repas chez les Gaulois ; usages postérieurs, de manger dans la même assiette, de boire dans le même

vaſe, de ſe porter des ſantés, de ſe défier à boire; préjugés établis ſur la néceſſité de s'ennivrer de tems en tems pour la ſanté; Ordonnances de nos Rois ſur l'ivrognerie; uſage de boire à la glace, de boire chaud; heures des repas; lits employés pour la table; uſage des ſièges; façons de ſervir ſur table; façons d'éclairer le lieu du feſtin; fruits qu'on ne mangeait qu'au commencement du repas; autres qu'on ne mangeait qu'à la fin; écuyers tranchans; pyramides en viandes & en fruits; décorations pour le deſſert, corbeilles, plateaux, &c. jeux, amuſemens & ſpectacles uſités, pendant la table, du tems des Gaulois & poſtérieurement; ſpectacles fameux, nommés *entre-mets*; fêtes en ce genre données dans le dernier ſiècle; uſage où était le peuple de manger dans les rues à certains jours de réjouiſſance publique, &c.

CHAPITRE SIXIÈME.

Feſtins & Banquets.

Deſcription de quelques feſtins anciens; variété des différentes Provinces ſur les différens alimens; luxe des feſtins; Ordonnances royales à ce ſujet; liſte des Officiers domeſtiques employés pour la bouche des Rois, des Princes & grands Seigneurs.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Meubles & Uſtenſiles de table.

Vaſes pour boire, flambeaux, nef, dreſſoir, fourchettes, nappe; uſage de *trancher la nappe* devant quelqu'un à qui l'on voulait faire affront; ſerviettes, &c. uſage de la poterie en terre, de la faïence, de la porcelaine, de l'étain, du fer-blanc, du cuivre; étamage dû aux Gaulois; vaſes & uſtenſiles en or & en argent; état de la vaiſſelle de nos Rois; état de l'argenterie que poſſédait un grand Seigneur; luxe en ce genre chez la Nobleſſe, chez le peuple; Ordonnances de nos Rois à ce ſujet.

L'Ouvrage traitera de tous les objets qu'on vient de lire, & de plusieurs autres encore qu'il n'est pas possible d'énoncer ici. Il paraîtra au tems qui a été indiqué ci-dessus. Pour que son prix soit à portée du plus grand nombre des Lecteurs, il sera *in*-8° : il y en aura une édition *in*-4°, pour ceux qui la demanderont ainsi ; & dans cette édition il sera tiré un certain nombre d'exemplaires en papier d'Annonai. L'Auteur voulant connaître à-peu-près le nombre d'exemplaires qu'il doit hasarder dans une entreprise qui lui deviendra très-dispendieuse, par les gravures qu'elle exigera, sur-tout lorsqu'il en sera à la partie des Habillemens, prie ceux qui voudront l'Ouvrage, de se faire inscrire chez lui, *Quai de l'Ecole, maison de M. Juliot.* Il leur délivrera une reconnaissance avec laquelle ils pourront dans le tems retirer leur exemplaire ; sans quoi ils le paieront plus cher. Au reste ils ne s'engagent que pour cette première partie, concernant la Nourriture : s'ils ne sont pas satisfaits, ils seront libres de renoncer aux trois autres. A mesure que chacune de celles-ci sera prête à paraître, il y aura une inscription nouvelle.

Ceux qui enverront s'inscrire sont priés de faire dire aussi quelle édition ils veulent ; si c'est l'*in*-8°, ou l'*in*-4° ; & si pour cette dernière, ils la souhaitent en papier ordinaire, ou en papier d'Annonai.

DISCOURS



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DEPUIS que nos bons Ecrivains ſont devenus pour le reſte de l'Europe ce qu'étaient pour nous, il y a un ſiecle & demi, les bons Ecrivains d'Athenes & de Rome; depuis que la France s'eſt vu pour jamais aſſûrer par eux la ſorte de prééminence & de ſupériorité, dont elle doit le plus ſe glorifier, la Littérature eſt entrée, comme élément néceſſaire, dans la confection de notre Hiſtoire, & les grands Hommes qu'elle a produits, dans la liſte des grands Hommes de la Nation. Ainſi penſa Voltaire, lorſque ſa main brillante entreprit de nous donner le magnifique Tableau du Siecle de Louis XIV. Dans la belle ordonnance que s'en traça à lui-même cet Auteur célebre, il n'oublia pas d'aſſigner une

place honorable aux Ecrivains qui avaient honoré cet âge de gloire ; & la partie de ſon travail où il traite de leur mérite n'eſt pas celle que nous liſons avec moins de plaiſir.

Quelque ſoit l'éclat attaché à cette époque, il en eſt une autre cependant qui, beaucoup moins connue, eſt pour nous tout auſſi glorieuſe, tout auſſi intéreſſante ; c'eſt celle de notre Littérature ancienne. Quoique les productions qui nous en ſont parvenues ſoient bien loin aſſurément de pouvoir entrer en parallele avec nos chef-d'œuvres modernes ; toutes néanmoins ne ſont point à mépriſer. La vanité nationale d'ailleurs doit être curieuſe d'apprécier ce dont fut capable le Génie Français, lorſque ne connaiſſant encore ni goût ni principes, ni regles ni modeles, il avait, pour produire, cette ſeule force de sève que donne à un arbre vigoureux un ſol favo-

rifé par la Nature. Telles que font enfin ces productions, elles ont été le premier fruit que les Lettres renaiffantes aient donné à l'Europe depuis l'invafion des Barbares; & fi les Ouvrages du dernier fiecle & du nôtre peuvent fe glorifier d'avoir procuré à la France la fupériorité de talent fur tous les peuples qui l'entourent, les Ouvrages dont je parle ont, comme je l'ai dit dans les Fabliaux, le mérite de prouver encore l'antériorité de ce talent.

De pareils titres affurément étaient affez flatteurs pour mériter que la mémoire en fût confacrée dans l'Hiftoire de la Nation; & tout Français qui, comme moi, s'intéreffera vraiment à l'honneur de fa Patrie, s'attendra toujours à les y trouver dépofés. Quelle fera donc fa furprife, ou plutôt quelle fera fon indignation, lorfqu'il verra que jufqu'à préfent le fait ne fe trouve dans aucun de

nos Hiſtoriens; que Daniel & Mézeraï ne paraiſſent pas même l'avoir ſoupçonné; enfin que Vély lui-même, que ſon Continuateur, malgré la ſorte d'engagement qu'ils avaient tous deux contracté avec le Public de faire mieux que ceux qui les avaient précédés, l'ont cependant omis comme eux. Mais quiconque entreprend une Hiſtoire, lit des Hiſtoriens. Preſſé d'arriver à ſon but, toute autre lecture n'eſt à ſes yeux que diſtraction & perte de tems. Pendant le cours de ſa longue & pénible carriere, propoſez-lui un manuſcrit ancien: ſi ce manuſcrit ne contient point une Chronique, il le rebutera; à plus forte raiſon ſi ce n'eſt qu'un vieux Roman, un recueil de vieilles Poéſies. Et cependant ſon mépris eſt injuſte. Quand même la Littérature de ce tems ne ferait rien à ſes yeux; ne ſait-il pas que ces manuſcrits, ſi déraiſonnablement dédaignés par lui, peuvent

ajouter un prix immenſe à ſon travail, autant par le tableau des mœurs & des uſages qu'ils offrent, plûs que tout autre Ouvrage quelconque, que par les anecdotes particulieres & la multitude de détails curieux qu'ils contiennent ſur les Duels, les Tournois, les Armes, les Monnaies, ſur le Gouvernement, la Chronologie, la Juriſprudence du tems; l'Art de la Guerre, l'Adminiſtration de la Juſtice, &c. &c. &c., & ſur l'Hiſtoire même.

L'Hiſtoire en effet n'eſt pas ſeulement le récit des événemens politiques & guerriers qu'a pu éprouver ſucceſſivement une Nation : c'eſt le tableau de ſes différens âges. Or ce tableau, pour être varié, & ſur-tout pour être intéreſſant, exige d'autres couleurs que celles des ſimples faits hiſtoriques.

La plupart de nos Savans, de nos

Antiquitaires (*), de nos Jurifconfultes; Ducange, Pafquier, Fauchet, le Fevre, Caylus, Duchefne, le Laboureur, Salvaing, Ménétrier, Galand, Bruffel; Cafeneuve, Ste-Palaie, &c. &c. affûrent avoir lu avec profit nos anciens Poëtes. Plufieurs mêmes des Hiftoriens particuliers de nos Provinces, Valbonais, Calmet, Vaiffette, &c. les citent avec reconnaiffance; n'y aurait-il donc que nos Hiftoriens généraux qui les dédaigneraient?

Encore fi l'on n'avait à reprocher à ceux-ci que d'avoir ignoré les prérogatives honorables de notre ancienne Littérature, peut-être pourrait-on les excufer; parce qu'après tout il doit

(*) Je demande grace pour ce mot, lequel m'a paru néceffaire pour défigner fans périphrafe les Ecrivains qui fe confacrent à l'étude des Antiquités d'une Nation.

arriver que tôt ou tard d'autres Ecrivains ſuppléeront à leur négligence. Mais il eſt un reproche plus ſérieux qu'on peut faire à quelques-uns d'entr'eux ; celui d'avoir voulu en parler, & de n'en avoir donné que des notions fauſſes & erronées. Tels ſont Vély & Villaret : car malgré les égards que je dois à leur nom & à leur ouvrage vraiment utile, je me vois contraint de les dénoncer ici à mes Lecteurs, ſans balancer un inſtant entre leur honneur particulier & la gloire de ma Patrie. Dans un livre fait pour mourir en naiſſant, ou au moins pour être bientôt oublié, on peut ſans danger négliger les erreurs. Elles y ſont peu dangereuſes, & y meurent, comme lui, étouffées avec leur germe avant d'avoir pullulé. Mais dans un Ouvrage, qui, par ſa nature eſt deſtiné à paſſer entre les mains de tout le monde, comme elles ſont l'arrêt d'un Juge qu'on ſuppoſe inſtruit elles

deviennent bientôt une erreur publique; & à ce titre on ne ſaurait les relever avec trop d'exactitude.

Villaret, en écrivant l'Hiſtoire de Charles V, s'eſt arrêté un inſtant ſur l'état où étaient alors les Lettres & les Sciences. Il a eu raiſon. En effet c'eſt ſous ce Prince que pour la premiere fois le Gouvernement parut ſonger à elles. C'eſt ſous lui que la langue, plus épurée, commença d'aquérir dans toutes ſes productions ce ton charmant de naturel & de naïveté, dont Amiot paraît avoir été parmi nous le dernier modele, & dont depuis Amiot on ne retrouve plus gueres de veſtiges que dans quelques Pieces du ton badin. Ce regne d'ailleurs a un caractere qui lui eſt propre. Le XII[e] ſiecle avait particuliérement produit beaucoup de Romans; le XIII[e], des Romans, des Chanſons & des Contes: ſur la fin du XIV[e] parurent nombre

d'Ouvrages ſur la Politique, ſur la Morale, l'Agriculture, la Phyſique & les autres branches des Sciences utiles. Alors commencerent les traductions, en proſe, de nos Poëmes nationaux plus anciens; & (ce qui était bien plus important pour le goût) les traductions de quelques bons écrits de l'Antiquité. Le Monarque, vraiment digne du nom de Sage que lui décernerent également, & ſes ennemis & ſes ſujets, encouragea ces différens travaux, tantôt en ordonnant lui-même les Ouvrages, tantôt en acceptant leur dédicace, ſouvent en comblant de ſes bienfaits leurs Auteurs. Enfin par les ordres qu'il donna, ſoit pour acheter, ſoit pour faire copier les manuſcrits du tems les plus eſtimés, il ſe compoſa au Louvre une Bibliotheque que ſon ſiecle admira, & dont le nôtre ne doit parler qu'avec reconnaiſſance, parce que l'opinion l'ayant rendue dès-lors une des

propriétés les plus précieuses de la Couronne, elle a préparé & formé de loin chez nos Rois ce magnifique *Musæum*, aujourd'hui le trésor des Lettres, ainsi que l'une des magnificences de l'Etat.

Tel est en raccourci le tableau qu'avait à présenter Villaret, même en ne parlant que de la Littérature. L'objet était assez important pour que ses Lecteurs lui permissent d'entrer dans certains détails. Si d'ailleurs, au lieu de se faire le Rapporteur de cette grande cause, il voulait s'en constituer le Juge, il devait alors, plus que jamais, éviter ce stile de Rhéteur, ces phrases vagues, ces mots sonores & vides de sens, qui ne lui sont que trop ordinaires : il devait, en motivant son arrêt, nous prouver qu'il avait lu avec la plus scrupuleuse attention les pieces sur lesquelles il prononçait ; & par ses lumieres, ainsi que par son impartialité, nous forcer d'adopter son

avis. Ecoutons-le parler maintenant.

Nos insipides Versificateurs, sans correction, sans goût, dénués de graces, béguayaient à peine des Poëmes informes, dans un idiôme que les entraves de la mesure & de la rime rendaient encore plus barbare; tandis que l'Italie pouvait déja se glorifier d'avoir produit des Poëtes dont elle fait aujourd'hui ses délices.

Quoique je ne devine point trop ce que Villaret entendait par ces *Poëmes informes, que béguayaient à peine nos insipides Versificateurs, dénués de graces, dans un idiôme plus barbare encore par la mesure & la rime*, je ne doute nullement qu'il ne s'entendît lui-même. Mais de bonne foi est-ce ainsi, est-ce en deux mots, est-ce avec ce ton dédaigneux, qu'on juge à la fois plusieurs siecles & toute une Nation? Un Historien instruit, tel que devait être Villaret puisqu'il osait prononcer sur ces matieres, devait-

il ignorer que la France a eu, en langue vulgaire, des Poëtes eſtimés, avant le reſte de l'Europe ; que ces Poëtes ne ſont pas toujours auſſi *inſipides* qu'il le prétend ; que ce ſont eux qui ont renouvellé dans l'Occident l'amour & la culture des Lettres ; que les Royaumes voiſins ſe firent un honneur, non-ſeulement de lire & d'étudier leurs Ouvrages, mais encore de les traduire & de les imiter ; que l'Italie enfin, que cette Italie, exaltée aveuglément par nos Auteurs aux dépens de leur propre gloire, nous eſt redevable des premiers Ecrivains dont elle ſe glorifie ? Voilà ce que tout Auteur Français devrait ſavoir, parce que tout Français aimant naturellement ſa Patrie, il doit connaître tout ce qui peut la lui faire eſtimer davantage. Pour l'Auteur qui s'en fait l'Hiſtorien, c'eſt un devoir rigoureux de la louer lorſqu'elle y a droit. Que ſera-ce donc, quant au lieu

des éloges qu'elle mérite, il l'humiliera injuftement pour couvrir d'autres peuples d'une gloire qui, légitimement, n'appartient qu'à elle!

Vély n'a point commis cette même injure, parce qu'ayant à peindre des tems antérieurs où l'Italie n'exiftait pas encore pour les Lettres, il n'a pu favorifer l'étrangere aux dépens de notre héritage. Mais il a eu envers la France un autre tort, celui de ne pas connaître davantage les Poëtes, qui dès-lors l'illuftraient; & le tort, encore plus grand, de ne lui attribuer pour toutes richeffes alors qu'un Ouvrage abfurde, compofé dans cette Italie même qu'on vante tant, & par conféquent tout-à-fait étranger pour nous: c'eft la *Légende dorée* de Jaques de Voragine, Dominicain Génois, dont il cite un Conte entier.

Regne de Philippe-le-Hardi.

Il eft vrai que dans le même tems nous avions chez nous d'autres Contes

dévots, du même genre, qui ne valaient gueres mieux: mais au moins, s'il voulait nous accuser, il fallait citer ceux-ci qui étaient les nôtres; ou plutôt il fallait dire que, malgré la grossiereté, l'ignorance & la superstition qui régnaient, il existait, dans la Nation, des Ouvrages pleins de gaieté, d'imagination & de génie, dont plusieurs nous sont parvenus. Mais par une bisarrerie singuliere de la fortune, les Romans, les Fabliaux, les Pieces dramatiques, dont nous pouvions à bon droit nous enorgueillir, sont restés jusqu'à nos jours dans le plus profond oubli; tandis que les Contes dévots, faits pour n'en jamais sortir, ont eu, peut-être à cause de leur ridiculité même, une sorte de célébrité.

Je ne connais que deux Auteurs, qui dans leur tems aient publié des recueils de ces Contes, en vers Français. L'un est Coinsi ou Comsi, Moine de S. Médard

de Soiſſons, enſuite Prieur, & mort en 1236: encore ne les a-t-il pas inventés. Ils avaient été, dit-on, compoſés primitivement en Latin, dans le ſiecle précédent, par un certain Hugues Farſi, Moine de Saint-Jean-des-Vignes de la même ville. Mais la plupart de ceux de Farſi ne contenaient que des relations de Miracles opérés dans le Soiſſonnais par l'interceſſion de la Vierge, & ſurtout par l'attouchement d'un de ſes ſouliers qu'on prétendait y poſſéder. Comſi non-ſeulement les traduiſit en Français & les rima; mais il y ajouta d'autres ſujets dévots, de même nature, que lui fournit la tradition, qu'il imagina, ou qu'il tira d'Auteurs antérieurs à lui, tels que le Moine Herman, Guibert de Nogent, &c.: & quoique la plupart de ces derniers ſujets ne ſoient pas des Hiſtoires miraculeuſes, il conſerva néanmoins à ſon Ouvrage le nom primitif de

Miracles de Notre-Dame. C'eſt d'après ce titre que j'ai appellé de même, *Miracles*, tous les Contes dévots qui entreront dans ce Volume.

Le ſecond recueil, beaucoup moins connu que celui de Comſi, ou plutôt inconnu juſqu'à préſent, eſt intitulé *Vie des Peres ;* nom que lui a donné le Rimeur, ſans doute à l'imitation des anciennes *Vies des Peres du déſert ;* ſoit parce qu'il contient de même différentes aventures d'Hermites, ſoit parce que la plupart de ſes ſujets ſont pris dans ces Vies, Ce recueil-ci eſt anonime. On voit cependant par pluſieurs endroits de l'Ouvrage que l'Auteur était Moine auſſi.

Quant au mérite de ſes Hiſtoires ; elles ſont, malgré tous leurs défauts, ſi ſupérieures à celles de Comſi, pour l'art de la narration & le choix des ſujets, que j'ai d'abord eu le projet de les diſtinguer. Mais à l'exécution la choſe m'a

paru

paru impoſſible. Les manuſcrits du tems, qui nous ſont parvenus, ayant été compoſés, comme tous les recueils de ce genre, ſelon le caprice des Copiſtes, ou d'après le choix bon ou mauvais des Particuliers pour leſquels ceux-ci travaillaient, jamais ils ne s'accordent ſur les pièces qu'ils contiennent. Ainſi tel Conte qui ſe trouvera dans un manuſcrit de *Vies des Peres*, ſe trouvera également dans un manuſcrit de *Miracles*; & lorſqu'il s'agira d'en déterminer l'Auteur, on ne ſaura trop comment ſe décider.

Il exiſte chez les Religieuſes de Notre-Dame de Soiſſons, un très-beau manuſcrit des *Miracles* de Comſi, avec filets d'or, miniatures à chaque Conte, & tous les ornemens que comportait jadis le luxe chirographique. Dom Germain en parle dans l'hiſtoire qu'il a donnée de cette Abbaye en 1675.

Racine le fils ayant eu occaſion de le

voir, il le parcourut, & en fit l'objet d'un Mémoire particulier, qui se trouve inséré parmi ceux de l'Académie des T. XVIII. Belles-Lettres. Après avoir dit un mot sur l'Ouvrage & sur ses deux Auteurs, l'Académicien en donne quelques extraits; mais il faut voir avec quel mépris il en parle, & combien sont ridicules les Contes qu'il a choisis. D'un autre côté il avoue qu'on trouve chez Comsi des morceaux *écrits avec élégance, peints avec grace, & qu'on pourroit citer comme des exemples du style simple & naturel.* Mais il convient en même tems que le fonds de l'Ouvrage lui a paru *si absurde, qu'il n'a pas eu la patience d'achever une lecture si fatiguante.*

Pour moi qui me crois obligé de lire en entier les manuscrits que j'ose apprécier, j'avouerai à mon tour que je n'ai trouvé dans Comsi ni cette grace, ni cette élégance qu'y admirait Racine, &

ſur leſquelles le fils du Verſificateur le plus parfait qu'ait eu la France, Verſificateur lui-même élégant & harmonieux, devait, ce ſemble, être aſſez difficile. J'en appelle aux morceaux mêmes qu'il a cités en exemple. Comſi m'a paru ſimple & naturel; mais niais, plat, ſans imagination & ſans aucun charme. On peut juger de la trempe de ſon eſprit par l'anecdote qu'il nous apprend ſur ſa production. Le Diable, furieux contre lui à cauſe du bien que cet Ouvrage allait produire, voulut, dit-il, l'étouffer un jour; heureuſement il eut le tems de faire le ſigne de la croix; mais quelque tems après cependant le Malin, par rancune, lui fit dérober des reliques qu'il poſſédait.

L'Auteur de la *Vie des Peres*, indépendamment du mérite qu'il a, comme j'ai déjà dit, de mieux choiſir ſes ſujets & de mieux narrer, a encore celui d'écrire beaucoup mieux. Il avait l'oreille

vraiment poétique. Je ne veux, pour en convaincre, que ce préambule miſtique d'un de ſes Contes. On ne ferait pas aujourd'hui des vers plus harmonieux & plus doux.

Deſouz bel elme, en un biau prez,
Venez avant, vos qui amez.
Le Dieu d'amors i velt aller
Qui ſes amis velt eſprouver :
Savoir velt de qui eſt amez.
Venez avant, vos qui l'amez ;
Entendez à ceſte chançon
Qui vaut ~~une bonne leçon~~.
Noſtre Sires, qui toz nos fiſt
Et près de ſoi les bons aſſiſt,
Nos apele, & les bras nos tent,
Et de jor en jor nos atent,
Et dit : venez avant, mi fill
Qui m'amez. Et vos, fol & vil,
Qui ne m'amez ne me priſiez,
Et pour vos biens me deiſpriſiez,
Alez en perdurable peine
Là où votre péchiez vous maine.

Diex ! com ci aura cruel mot,
Et com cil ſe tenra pour ſot,
Qui en cele paine charra
Dont jamès jor ne partira !.....

TRADUCTION.

Accourez ſous ce bel orme ; accourez dans cette belle prairie, vous tous qui aimez. Le Dieu d'amour va s'y rendre pour éprouver ceux qui le chériſſent : il veut les connaître. Accourez, vous tous qui l'aimez ; & profitez de la ~~ſage~~ leçon que vont vous donner mes vers.

Dieu qui nous créa tous, Dieu qui place les bons à ſa droite, nous appelle à lui, les bras ouverts. Chaque jour il nous preſſe. Venez à moi, chers enfans qui m'aimez, nous dit-il : Et vous, méchans & malheureux, qui ne faites aucun cas de me plaire, qui préférez vos plaiſirs à mon amour, allez aux tourmens éternels où vous ont conduits vos péchés.

Dieu ! quelle ſentence effroyable entendra, & de quelle conſternation ſera ſaiſi, celui qui tombera dans cet abîme d'où il ne ſortira jamais ?

Cet Ecrivain eſt reſté juſqu'à préſent

inconnu ; car il ſemble, encore une fois, qu'un mauvais Génie, ennemi de la France, ſe ſoit fait pendant long-tems un plaiſir malin d'engloutir ſucceſſivement dans l'oubli les meillêures productions de notre antique Littérature, pour ne laiſſer ſurnager & arriver vers nous que ce qui méritait le plus d'être oublié. C'eſt ainſi, par exemple, qu'il nous a tranſmis une quantité immenſe de plats Romans du XIIe & du XIIIe ſiecle, une foule de *farces* & de *ſotties* du XIVe; tandis qu'il a tenu enfouis nos excellens Fabliaux, la jolie Paſtorale dramatique du Berger & de la Bergere, & tant d'autres pieces, qu'un bon Génie, plus favorable à notre gloire, mais moins puiſſant, ſemblait avoir dictées. Il a enveloppé, dans la même proſcription, l'Auteur eſtimable de la *Vie des Peres*; & comme s'il eût eu le deſſein formel de déshonorer nos Aïeux, il a rendu

célebre le dégoûtant Comſi, qui, traduit & cité pendant long-tems avec éloge, eſt devenu enfin, pour nos Ecrivains modernes, un plaſtron de ridicule & de plaiſanterie.

Un procédé, ſi peu raiſonné de la part de ceux-ci, m'a fait naître quelques réflexions que je vais ſoumettre ici à mes Lecteurs. J'eſpere pour elles d'autant plus d'indulgence que la matiere eſt neuve.

1°. Eſt-ce par des Hiſtoriettes de Légende, je le répete, qu'on doit apprécier un ſiecle, ſur-tout lorſque ce ſiecle peut ſe vanter d'avoir produit beaucoup d'autres choſes bien plus eſtimables? Eſt-ce par celle de ces Hiſtoriettes, choiſie à deſſein la plus niaiſe & la plus bête, qu'on peut faire juger de l'ouvrage même? Et le Lecteur qu'on abuſe ainſi, ne crierait-il pas tout le premier à l'injuſtice & à l'ignorance, ſi pour apprécier

notre ſiecle & notre Nation, par exemple, un Etranger allait citer ou nos Noëls populaires ou nos Cantiques de dévotion ?

2°. Ces Fables dévotes, qu'on nous donne aujourd'hui comme les archives de la plus honteuſe ſuperſtition, ou plutôt comme le *nec plus ultrà* de la démence, elles ont été citées & copiées d'âge en âge par des Ecrivains étrangers, & par des nationaux, poſtérieurs aux nôtres. On les retrouve même dans certains de nos Livres aſcétiques des deux derniers ſiecles; & juſqu'à préſent néanmoins on ne s'eſt pas aviſé encore d'accuſer ces ſiecles d'imbécillité, parce qu'alors il y eut des gens qui imprimerent de pareilles ſottiſes.

Qui ne ſait en effet que ce qu'on appelle Dévots, forme ordinairement dans tous les pays une claſſe à part, qui pour les lumieres & la philoſophie ſe

trouve toujours en arriere des autres classes. Plus crédules que le reste des hommes, parce que pour eux croire est une vertu, & douter, un crime, ils n'osent se permettre le moindre examen sur tout ce qui a l'air d'appartenir de près ou de loin à la Religion. Où les gens religieux & vraiment sages se scandalisent, eux ne voient que des signes consolans de la bonté d'un Dieu, auquel d'ailleurs rien n'est impossible. Pour corriger la dévotion sur sa trop facile crédulité, il faut qu'elle ait été pendant quelque tems en bute aux railleries des impies & des libertins. Alors apprenant, aux dépens de son amour-propre, à joindre la circonspection prescrite par la raison & par la sagesse, à la simplicité d'esprit ordonnée par l'Evangile, elle devient enfin ce qu'elle doit être; c'est-à-dire prudente & éclairée, en même-tems qu'elle est soumise & docile: Et

c'eſt-là, pour le dire en paſſant, un bien réel que, ſans le vouloir, ont procuré en France à la Religion les Huguenots du XVIe ſiecle & les Mécréans du nôtre.

3°. Il ne faut pas croire que les *Miracles* aient joui dans leur tems d'une ſi grande réputation. Si de l'ombre des Monaſteres où ils prirent naiſſance, la ſuperſtition les répandit dans le ſein de quelques familles, jamais elle ne put les rendre, comme les Romans & les Fabliaux, par exemple, une lecture propre à toute la Nation : jamais ce ne fut un ouvrage en vogue, & je défie d'en fournir aucune preuve.

4°. Les Contes dont il s'agit ici ne ſont point une production des Poëtes laïcs, des beaux-eſprits du tems. On les doit tous à trois ou quatre Moines, qui, de bonne foi ſur ces ſottiſes qu'ils avaient entendu raconter, crurent honorer Dieu en les rimant; ou qui par un

zèle mal entendu, ne se firent aucun scrupule de les inventer pour accréditer les reliques de leur Monastere. Les Vies des Saints, les Chroniques & Histoires, soit contemporaines, soit antérieures, sont remplies presque toutes de ces prodiges insensés, parce qu'elles furent presque toutes écrites par des Moines; & c'est la remarque qu'entre mille autres aura pu faire comme moi quiconque aura eu le courage de se dévouer à de pareilles lectures. Depuis qu'il est à la mode d'écrire contre les Ordres Religieux, leurs Avocats ont beaucoup vanté, pour les défendre, le service que ces Ordres ont rendu aux Lettres, en conservant ou en copiant les manuscrits anciens. Me préserve le Ciel de vouloir, en aucune façon, rabaisser ce bienfait inestimable, que nous leur devons. Jamais la reconnaissance, quelqu'étendue qu'elle soit, ne pourra trop le célébrer. Je porte

le même respect à tout ce qu'ils ont fait pour la Religion. Mais avec la même impartialité aussi, ne doit-on pas convenir que pendant long-tems ils ont par leurs écrits causé aux Lettres un tort, qu'il est impossible d'apprécier? Un Religieux qui compose se ressent malgré lui des influences du cloître. Il a beau avoir de l'esprit; il a en même-tems, avouons-le de bonne foi, un stile & une maniere de penser qui lui sont propres, & auxquels vous le distinguerez toujours de l'homme du monde.

Encore si toutes les pauvretés qu'occasionnerent ces préjugés de Couvens étaient restées dans l'enceinte des murs qui les virent éclore! Mais qui ne sait que pendant bien des siecles leurs Auteurs furent les Oracles de l'Europe; & malheureusement pour nous combien de fois encore n'influent-elles pas aujourd'hui sur nos jugemens.

Quelqu'un, en parcourant ces ſortes d'Ouvrages, y rencontrera par hazard un paſſage, une anecdote, un prétendu fait hiſtorique, curieux à force de bêtiſe & de ſimplicité. Il le recueille, & l'enchâſſe dans quelqu'une de ſes productions pour en réjouir ſes Lecteurs. Vient enſuite un Compilateur d'anecdotes, un Hiſtorien même, qui frappé de la ſingularité du paſſage, & croyant y voir l'eſprit du ſiecle où il fut écrit, s'en empare à ſon tour, & prononce après cela ſur le ſiecle même. Combien d'exemples je pourrais citer en ce genre ! Un ou deux ſuffiront.

Bouchard, Comte de Paris, veut fonder près de cette ville, à S. Maur, un Monaſtere. Dans ce deſſein il écrit au Prieur de Cluni pour lui demander des Moines ; & le Prieur lui répond qu'il n'oſe ſe riſquer à entreprendre un voyage *auſſi long que celui de Cluni à S. Maur*.

Des Ecrivains très-estimables, & (ce que je regrette le plus) des Historiens du premier mérite, tels que Robertson, ont allégué ce fait pour prouver l'ignorance profonde & le peu de commerce qui régnaient au tems où on le suppose. Mais comment ces Auteurs ne se sont-ils pas rappellé qu'il contredit mille autres faits pareils, du même-tems; faits fondés sur la petite ambition qu'ont eue dans tous les siecles, & qu'avaient de même dans celui-là, les Moines de multiplier les Maisons de leur Ordre? D'ailleurs est-il vraisemblable qu'un habitant de la Bourgogne, que le Chef d'une Maison religieuse considérable, laquelle lui donnait au dehors des rapports très-étendus, n'eût point mille fois ouï parler de Paris, & ne sût point à quelle distance à-peu-près cette ville était située? La réponse du Supérieur de Cluni ne pouvait-elle pas être une défaite vis-à-vis

de Bouchard, dont l'offre peut-être, dont le caractere ou les conditions ne lui plaisaient pas? Mais quand même elle serait vraie, quand elle eût été faite de bonne foi, que prouverait-elle? qu'il y eut alors un Moine ignorant, qui probablement n'étant jamais sorti de son Monastere imagina que Paris était aux extrémités du monde. Pourrait-on légitimement en conclure, que par-tout le Royaume les Français vivaient tous de même, enfermés dans leur écaille, & que personne ne savait exactement où était Paris, excepté ceux qui l'habitaient?

L'anecdote de Bouchard n'est pas la seule qu'on allégue en preuve de la prétendue stupidité de nos Peres. A l'appui de celle-là on en cite une autre, du même tems à-peu-près, dans laquelle il s'agit d'un recueil d'Homélies, vendu deux cens brebis & trois muids de grain; & celle-ci, en prouvant combien les

manuſcrits étaient rares, prouve de même, dit-on, combien l'ignorance devait être générale.

Avant de diſcuter le fait, expoſons-le fidélement; car de tous ceux qui l'ont rapporté juſqu'ici, il n'y en a preſqu'aucun qui ne l'ait préſenté d'une maniere peu exacte.

Un Evêque, nommé Martin, précédemment Chapelain de Geoffroi, Comte d'Anjou, poſſédait un recueil d'Homélies très-précieux. Certain Abbé qui avait entendu parler du manuſcrit, voulant ſavoir ce qu'il était devenu, apparemment dans le deſſein de l'acheter, écrit ſur les lieux à un Moine de ſa connaiſſance, pour en demander des nouvelles. Celui-ci répond qu'il eſt vendu; qu'Agnès, femme de Geoffroi, en a eu envie; que pour l'avoir elle a donné, dans un premier paiement, cent brebis; dans un ſecond, un muid de froment, un muid

Annal. Benedict. T. IV. p. 574.

de millet & un muid de ſeigle ; dans un troiſieme cent autres brebis ; dans un quatrieme quelques peaux de martre ; dans un cinquieme enfin quatre livres en argent, afin d'acheter des brebis encore.

Il eſt aiſé de voir, d'après cet expoſé ; non pas que les manuſcrits au xie ſiecle étaient d'un prix exorbitant ; non pas qu'ils étaient très-rares, comme on le prétend ; mais qu'il en a exiſté un qu'une femme, dans un moment de caprice a payé fort cher. Peut-être d'ailleurs celui-ci était-il curieux par le choix des pieces qui le compoſaient. Peut-être, & la choſe eſt probable, l'était-il par le choix du vélin, par la beauté des peintures & des dorures, par le fini du travail : or pour des objets qui ont ce genre de mérite, il n'eſt d'autre prix, comme on ſait, que celui qu'y veulent attacher l'opulence & la fantaiſie. D'ailleurs la maniere dont

paya

paya la Comteſſe, tantôt en brebis ou en peaux, tantôt en grain ou en argent; les cinq termes qu'elle fut obligée de prendre, doivent, ce me ſemble, avoir renchéri encore le marché. A peine même put-elle ſatisfaire au cinquieme paiement, malgré la modicité de la ſomme; puiſque, ſelon l'Auteur, il fallut que Martin, pour avoir ſon argent; menaçât de retirer ſon manuſcrit. *Poſtquam requiſivit denarios ille, conqueri cepit de libro. Illa ſtatim dimiſit illi quod ſibi debebat.*

Encore une fois tenons-nous en garde contre toutes ces anecdotes monacales, auxquelles juſqu'à préſent on a donné trop de poids; & ſoyons convaincus que des gens enfermés toute leur vie dans un Monaſtere, mal inſtruits par conſéquent de ce qui ſe paſſait, mal placés pour bien voir, & d'ailleurs remplis de préjugés; ne ſont pas les gens qu'il faut conſulter

lorſqu'on veut connaître les mœurs d'un ſiecle.

Intra terminos parochiæ Geſtellenſis, dit le Moine, Auteur de la Vie de S. Arnoud, Evêque de Soiſſons, *eſt quædam vena terræ nigra & quaſi ſubruſa, quæ crebris paludibus interſita non facile poteſt tranſiri. In his vero locis moratur genus hominum atrocitatem ſemper geſtiens, ut vulgus ſcytharum.* A entendre, l'Auteur de cette remarque, vous vous imagineriez que les habitans de la Paroiſſe de Ghiſtelle, relégués par la Nature dans un terrein maudit, y étaient devenus des Sauvages féroces, des eſpeces d'Antropophages. Vous allez croire après cela qu'il va vous raconter ſur leur atrocité quelques exemples horribles, capables de faire frémir. Point du tout, il ne parle d'eux que pour rapporter un miracle fait par le S. Evêque, en faveur d'une mere qui avait cinq enfans malades, & que

celui-ci guérit. Eh bien, que quelque glaneur d'Anecdotes Flamandes vienne à rencontrer le paſſage que j'ai cité, il nous repréſentera les pauvres Ghiſtelliens comme une race d'hommes abominables, ſans humanité & ſans vertu; & cependant il eſt très-probable, que s'ils pouvaient être alors auſſi groſſiers que les autres Flamands leurs compatriotes, à coup sûr ils n'étaient pas plus méchans.

Mon intention, au reſte, en écrivant ces réflexions, n'eſt pas, à beaucoup près, d'entreprendre l'apologie des ſiecles d'ignorance. Je ne crois pas mériter aſſez de mépris pour être ſoupçonné d'une démenſe pareille. Mais je penſe auſſi qu'il faudrait aſſez reſpecter nos Peres, pour ne leur faire au moins que les ſeuls reproches qu'ils méritent. Je penſe qu'un Ecrivain, lorſqu'il veut parler des tems de barbarie, ne ſaurait être trop circonſpect, parce que ſans cette précaution,

pour rendre ſon tableau piquant, il en viendra malgré lui à le trop charger ; comme celui qui raconte une hiſtoire en vient toujours à y ajouter quelque circonſtance étrangere, afin de la rendre plus agréable. Je penſe enfin qu'il eſt de la raiſon de ne juger ni tout un ſiecle d'après un ſeul fait iſolé, ni toute une Nation d'après l'abſurdité d'un particulier. Les *Annales Bénédictines*, déja citées plus haut, font mention d'un Seigneur qui, fondant un Monaſtere & ſe défiant apparemment de ſa mémoire ſur l'article de ſa bonne œuvre, ſe fendit l'ongle du pouce afin de s'en reſſouvenir toute la vie. Si un jour quelque Hiſtorien prétendu Philoſophe, qui voudra peindre les mœurs des tems paſſés, trouve en ſon chemin cette aventure, je ne ferai pas ſurpris de la lui voir citer avec complaiſance, & pour preuve de la barbarie du tems, alléguer que les Fondateurs de

Couvens ſe fendaient l'ongle. Mais je reviens aux Contes dévots.

5°. Si l'on n'eût cité ces Contes que pour rendre odieuſe la ſuperſtition, en nous montrant juſqu'à quel point elle peut devenir abſurde, il faut avouer qu'il était difficile de choiſir un champ plus favorable. Mais on n'a point réfléchi que roulant preſque tous ſur des ſujets de dévotion, ils ne pouvaient tout au plus nous préſenter que la dévotion du ſiecle. On n'eût point connu ainſi, par exemple, quelle était ſur les Sciences & ſur les Arts la ſomme des lumieres. On n'eût point ſu ce qu'était alors la Littérature, & ſur-tout la Philoſophie en Littérature : & cependant voilà ce que nos Ecrivains frondeurs ont prétendu avoir découvert dans les *Miracles*. Il y avait une maniere auſſi ſimple que sûre de s'inſtruire ſur ces deux derniers articles, plus intéreſſans qu'on n'imagine ; c'était de lire les

Romans & Fabliaux nombreux qu'a produits cet âge. Destinés dans leur origine à être lus ou entendus par toute la Nation (*), & par cette raison obligés de lui présenter des mœurs où elle se reconnût, composés d'ailleurs par des Auteurs bourgeois qui avaient tous les préjugés communs à cette Nation, sans avoir les préjugés particuliers du cloître; ces écrits nous offrent, si l'on peut parler ainsi, le costume moral d'alors. Mais ce costume, on ne s'est pas avisé jusqu'à présent d'aller le chercher là; & l'on nous a donné à sa place les caricatures & les grimaces de quelques Dévots d'un esprit simple.

6°. Quoique la plupart des *Miracles* ne prêtent réellement que trop au ridi-

(*) Les Ménétriers allaient non-seulement dans les châteaux amuser la Noblesse avec les Fabliaux & les Romans qu'ils savaient, mais ils les récitaient encore dans les places publiques pour gagner quelque argent du Peuple.

cule, comme je l'ai déja dit; quoique le genre lui-même n'en soit pas exempt; on est forcé d'avouer néanmoins, (& ceux qui affectent tant de les mépriser eussent dû en convenir s'ils les avaient lus), qu'il s'y trouve nombre de morceaux agréables qu'on est tout surpris de rencontrer au milieu des platitudes les plus dégoûtantes. Je dirai plus: il se trouve plusieurs de ces Contes qui offrent de l'imagination, de l'esprit, de l'intérêt même, & jusqu'à une sorte d'art dans la narration. J'en ai inséré parmi les Fabliaux trois de cette espece, & je l'ai annoncé dans une note qui termine l'Ouvrage. J'en donnerai encore ici deux ou trois du même genre. Il suffiront pour modifier au moins le mépris, que jusqu'à présent on leur a prodigué à tous en général.

Quant à ceux que j'y joindrai, ils n'auront pas le même mérite à beaucoup près; mais ils auront au moins celui d'être

piquans par leur originalité même, & je tâcherai de les choisir de phisionomies assez variées pour que leur monotonie n'ennuie pas. C'est tout ce qu'il m'est permis d'espérer. Je sens trop la différence qu'il y a entre de pareils sujets & ceux des Fabliaux ; & je ne dois pas me flatter, pour ce Volume, du même succès qu'ont eu le bonheur d'obtenir les trois autres.

7°. Enfin on a beaucoup parlé jusqu'ici des Contes dévots ; mais on n'a point parlé de l'esprit qui les dicta & d'après lequel ils furent composés. Cet esprit en est la clé cependant ; & voilà le seul côté par où ils peuvent nous intéresser aujourd'hui, parce que c'est le seul par où ils peignent l'esprit du tems. Les superstitions, quelqu'absurdes qu'elles soient, ont toutes une origine. Ce principe est vrai pour les maladies de l'ame comme pour les maladies du

corps ; or c'eſt cette origine qu'il ſerait important de connaître pour enſeigner à les prévenir. Quel fruit eſpérez-vous produire, ſi vous ne nous apprenez que combien elles ſont nombreuſes, ridicules ou funeſtes ? Mais montrez-nous par quels progrès inſenſibles on a pu aveugler la pauvre raiſon humaine juſqu'à lui faire pratiquer avec zele ou lui faire croire avec vénération les choſes les plus révoltantes, & alors vous deviendrez un Ecrivain utile.

La dévotion à la Vierge, infiniment reſpectable d'ailleurs & de tout tems autoriſée par l'Egliſe, avait ſinguliérement pris faveur en France vers la fin du XI[e] ſiecle. Reçue avec l'enthouſiaſme qu'excite toujours ce qui eſt nouveau, préconiſée par les Prédicateurs, les Ecrivains, les ſaints Perſonnages du tems, par les Poëtes mêmes, elle ſe répandit & s'accrédita univerſellement pendant

le cours du XIIe & du XIIIe. La plupart des Eglifes, & fur-tout des Cathédrales que l'on conftruifit alors, tous les Monafteres de Cîteaux, un grand nombre de ceux des autres Ordres, furent dédiés à la Vierge. A Soiffons l'on prétendit pofféder un de fes fouliers; à Lân l'une de fes chemifes & une partie de fes cheveux; ailleurs on fe vanta d'avoir de fon lait, &c. ce fut à qui l'emporterait par les plus précieufes de fes reliques. Dans les fiecles antérieurs les Eccléfiaftiques, & particuliérement les Moines, avaient publié beaucoup de Vies de Saints ou de Légendes, beaucoup de miracles opérés par les reliques de ces Saints; dans les fiecles dont nous parlons ils publierent des miracles opérés par la Vierge. Delà ces hiftoires du Moine Herman, de Guibert de Nogent, de Farfi, de Cantimpré, &c; de-là les Contes rimés de Comfi & de l'Auteur de la *Vie des Peres*;

de-là enfin ces pieces ſi nombreuſes de nos vieux Poëtes en l'honneur de Notre-Dame.

Mais tout ſuperſtitieux qu'étaient ces Ouvrages, cependant ils ne produiſirent point ſeuls la ſuperſtition. Elle exiſtait en partie avant eux ou indépendamment d'eux. Pour accréditer le nouveau culte, il avait fallu néceſſairement le vanter beaucoup & l'élever au deſſus des autres déja établis. On avait donc ſuppoſé dans celle qui en était l'objet, d'un côté un pouvoir ſans bornes ſur ſon fils, de l'autre une bonté & un amour infinis pour les hommes. On lui prêta dans le Ciel une puiſſance, telle que non-ſeulement elle l'emportait ſur tous les Saints du Paradis enſemble, mais même qu'en qualité de Mere elle forçait en quelque ſorte Dieu à accomplir ſes volontés.

Ce n'eſt pas tout. A force d'exalter le crédit & la miſéricorde de la Vierge,

on en vint jusqu'à croire qu'un homme qui lui était dévot ne pouvait être damné; que cette Protectrice incomparable, quelques crimes qu'il eût commis, lui procurerait infailliblement, avant de mourir, la grace de se confesser; & que quand même il serait surpris de mort subite, elle l'arracherait de l'Enfer plutôt que d'y laisser un serviteur fidele. Dans des tems plus éclairés, une opinion si monstrueuse eût été anathématisée par la saine morale ainsi que par la Religion: alors, tant l'ignorance & la superstition avaient aveuglé les esprits! ce ne fut qu'une croyance religieuse.

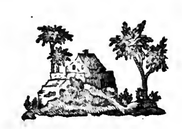
Au reste il ne faut pas croire qu'elle ait été propre seulement aux tems barbares dont il s'agit. Favorable aux ames dévotes dont elle alimentait la douce espérance, de même qu'aux libertins qu'elle rassurait sur l'impunité de leurs crimes, elle s'enracina d'âge en âge,

& ſubſiſtait encore dans le dernier ſiecle (*).

Tel eſt l'eſprit dans lequel fut compoſé le plus grand nombre des *Miracles*, & l'eſprit dans lequel il les faut lire. Préſentés ſous ce point de vue, ils ne ſeront plus, à nos yeux, comme ci-devant, des monumens d'ignorance, de

(*) Voici ce qu'on lit dans l'*Apologie des Dévots de la Vierge*, Livre imprimé en 1675, avec Approbation & Privilege: *De quelque maniere qu'on explique le mot impénitent, je trouve fort téméraire de nier que Dieu, par un privilege particulier & par une grace extraordinaire, n'ait jamais pardonné à un Pécheur impénitent, par l'interceſſion de la Sainte Vierge. Il faut donc prendre pour des fables & pour des contes toutes les hiſtoires qui ont été examinées, approuvées & autoriſées par l'Egliſe, & qui nous apprennent que des Pécheurs, qui avaient vécu dans le crime & dans l'impénitence, ſe ſont convertis au dernier moment de leur vie, par l'interceſſion de la glorieuſe Vierge, & que pluſieurs mêmes qui étaient morts dans leur péche ont évité leur condamnation par les prieres de la Mere de Dieu, ou étant reſſuſcités, ou par quelqu'autre maniere.* P. 74.

bêtise & de mauvais goût : ce seront des pieces curieuses, dignes d'être recueillies, parce qu'elles offrent en raccourci ce que furent pendant long-tems chez une partie des Français la Religion & la Morale ; & à ce titre peut-être mériteront-ils de fixer l'attention. Je vais en faire connaître quelques-uns, & je choisis pour cela les trois plus absurdes de tous ceux que j'ai lus. Ils commenceront ce Volume.



Fautes à corriger.

p. 15, viennent l'arrêter, *lisez*, vient l'arrêter.
p. 48, & souffrent, *lis.* & ils souffrent.
p. 65, ne profitât, *lis.* ne profitassent.
p. 66, qu'ils protestât, *lis.* qu'il protestât.
Ibid. . . qu'elle fut, *lis.* quelle fut.
p. 153, tout autre chose, *lis.* toute autre chose.
p. 203, son successeur parti, *lis.* son prédécesseur parti.
p. 303, l'ivresse que lui a procuré le breuvage, *lis.* l'ivresse que lui a procurée le breuvage.

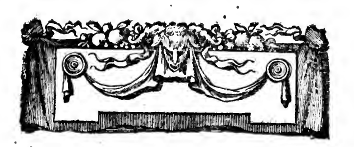
AVERTISSEMENT.

PENDANT *qu'on imprimait ce volume, il a paru un* Voyage Littéraire de Provence, *dans lequel se trouvent insérées cinq lettres sur les anciens Poëtes Français & Provençaux. L'Auteur, comme on doit s'y attendre, prenant la défense des Troubadours ses compatriotes, combat mon opinion sur ces Rimeurs, estimés, selon moi, bien au-delà de ce qu'ils méritent. Dans les* Affiches de Province, *on l'avait appellé au secours de la cause commune, commé l'homme qu'on croyait le plus en état de la venger. En vérité je ne pensais pas mériter tant d'importance; & je n'eusse jamais imaginé sur-tout que des gens de Lettres, dont l'unique recommendation doit être leur mérite personnel, pussent se croire humiliés, parce qu'un autre Littérateur inconnu avançait que leurs Provinces au*

XIIe, XIIIe, & XVIIe, siecle, avaient produit moins de bons Ecrivains, & même moins d'Hommes célébres, que les Provinces Septentrionales.

Quoiqu'il en soit, prévenu favorablement pour le nouvel adversaire qu'on me suscitait, & convaincu qu'un Ecrivain qui a entrepris l'Histoire de la Provence était très-versé sans doute dans l'ancienne Littérature Provençale, j'attendais avec impatience le moment où il entrerait dans la Lice; afin d'avoir l'honneur de le combattre, si je me sentais assez fort pour le faire sans désavantage, ou au moins de lui rendre les armes; si je me voyais vaincu. Sa critique a paru enfin; & je crains bien qu'il n'ait rendu ma cause meilleure encore qu'auparavant. Quant à moi, après l'avoir lu, j'ai perdu, je l'avouerai, l'envie de lui répondre. Cependant, comme dans certains Journaux on a fait contre mon opinion quelques objections qui peuvent en imposer; pour achever d'éclaircir la question, je répondrai incessamment à celles-ci, que je comptais discuter en même-tems avec celles du Voyage Littéraire de Provence. *En attendant, je supplie mes Lecteurs de ne point prononcer contre moi encore, & de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils m'aient entendu.*

CONTES



CONTES DÉVOTS.

DU VOLEUR

QUE NOTRE-DAME SAUVA.

Un homme faiſait le métier de Voleur ſur les grands chemins ; mais chaque fois qu'il allait y commettre quelque nouveau crime, il ne manquait jamais d'adreſſer, avant de partir, une Oraiſon à la Vierge. Il fut pris enfin & condamné à être pendu (*a*). Au moment qu'on lui paſſait la corde au cou il fit ſon Oraiſon ordinaire, invoquant le ſecours de celle en qui il avait toujours eu dévotion,

Elle ne l'abandonna point ; car elle vint le ſoutenir par-deſſous les pieds *avec ſes mains blanches*, & lui conſerva ainſi la vie pendant deux jours entiers. Lorſque le Bourreau vint à ſon tour pour décrocher & enlever ſon pendu, il fut fort ſurpris de le trouver vivant. J'avais trop bu d'un coup quand j'ai exécuté ce coquin, ſe dit-il à lui-même ; & en parlant ainſi il lui allongea, pour l'expédier, de grands coups d'épée dans la gorge & dans le corps. Mais la même main qui avait arrêté la corde, détourna encore l'épée, & le fer gliſſa ſur le Voleur comme il eût gliſſé ſur le marbre & l'acier. Les yeux du Bourreau n'eurent point de peine à reconnaître la Protectrice puiſſante par laquelle était opéré ce Miracle. Il détacha le pendu de la potence. Quant à celui-ci il ſe retira dans un Monaſtere, & y fit pénitence de ſes péchés.

J'ai trouvé encore dans les manuſcrits un autre Miracle, *dont le ſujet eſt, de même que dans celui qu'on vient de lire, un jeune homme pendu pour vol. Ici ſeulement c'eſt la mere du Voleur qui eſt dévote à la Vierge, & non le Voleur lui-même. Cette mere vient, après l'exécution de ſon fils, ſe plaindre à Notre-Dame,*

Rendez-moi mon enfant, lui dit-elle, ou donnez-moi le vôtre à sa place. Pour se tirer de cette embarrassante alternative, la Vierge va détacher le pendu de la potence, & lui rendant la vie le ramene à sa mere, à laquelle il promet de se faire Moine. Car se faire Moine est presque toujours le dénouement de tous ces Contes monastiques, & le caractere particulier auquel on les reconnaît.

NOTE.

(*a*) Le supplice de la corde pour les Voleurs de grand chemin a été changé depuis, comme tout le monde sait. Ces scélérats s'étant extrêmement multipliés sous François I, le Prince, dans l'espoir d'en diminuer le nombre par l'effroi des tourmens, y substitua en 1534 celui de la roue, inusité depuis long-tems, quoique connu dès les commencemens de la Monarchie. Au tems de nos Conteurs on n'employait communément, pour la punition des crimes capitaux, que la potence ou le feu. Comme je crois qu'on pourra être curieux de connaître quelle était la Jurisprudence criminelle d'alors, je vais en donner les principaux articles, extraits des *Etablissemens* & des différentes Ordonnances de S. Louis. C'est au Lecteur à les comparer avec les articles correspondans de la nôtre, & à prononcer sur ce que toutes les deux peuvent avoir entr'elles de préférable ou de moins bon.

L'homme *Coutumier* qui braconne dans le parc de son Seigneur, qui mene paître un troupeau dans ses taillis,

qui pêche dans ſes étangs, qui frappe ſon Prévôt ou un Officier de ſon hôtel, condamné à l'amende.

S'il leve la main ſur le Sire, condamné à avoir le poing coupé.

Uſurier, puni par la confiſcation de ſes meubles & par une peine canonique.

Suicide, privé de la ſépulture eccléſiaſtique.

Blaſphémateur, marqué au front d'un fer chaud; en cas de récidive, aura la langue & les levres percées d'un fer rouge. (Cependant le Pape ayant déſapprouvé la ſévérité de cette flétriſſure infamante, le Monarque eut égard à ſes remontrances; & il commua la peine du blaſphémateur en celle d'une amende, de la priſon, du jeûne, du fouet & de l'échelle. L'échelle était une ſorte de Pilori, avec des degrés, ſur lequel on expoſait le criminel en public).

Marchand qui vend de faux draps, ou qui vend à fauſſe meſure, condamné à l'amende. S'il les a fabriqués lui-même, condamné, comme voleur, à avoir le poing coupé.

Fille Noble qui s'eſt laiſſé engroſſer, déshéritée. (Dans le Maine & l'Anjou cependant, les filles qui avaient atteint vingt-cinq ans pouvaient impunément devenir enceintes. La Coutume alors donnait le tort aux parens; elle ſuppoſait que c'était leur faute d'avoir attendu ſi tard à marier leurs filles.)

Vaſſal qui ſéduit la fille ou la femme de ſon Seigneur, condamné à la perte de ſon Fief.

Suzerain qui corrompt la femme ou la fille de ſon Vaſſal, perd de même ſa Suzeraineté.

Gentilhomme qui abuſe d'une Demoiſelle confiée à ſa garde, dépouillé de ſon Fief. S'il a employé la violence, pendu.

Adulteres ſurpris en flagrant délit, promenés nus par la ville. (Les Coutumes que donna S. Louis à la ville d'Aigues-mortes, reglent pourtant que la femme ſera couverte au-deſſous de la ceinture.)

Péché contre nature; puni la premiere fois par la caſtration; la ſeconde, par la perte d'un membre; la troiſieme par le feu. Si c'eſt une femme qui eſt coupable, elle perdra la premiere fois la levre ſupérieure; la ſeconde, l'inférieure; à la troiſieme, ſera brûlée.

Vol de peu de valeur, puni la premiere fois par la perte d'une oreille; la ſeconde, par l'amputation du pied; la troiſieme, par la corde.

Voleur qui prendra un ſoc de charrue perdra une oreille.

S'il vole dans une Egliſe, ou s'il enleve pendant la nuit cheval ou jument, perdra les deux yeux.

Voleur domeſtique, pendu.

Tout receleur d'un vol, tout complice d'un crime quelconque, puni comme le coupable.

Voleur de grand chemin, pendu & traîné ſur la claie.

Aſſaſſin, raviſſeur, traités de même.

A l'incendiaire, au faux-monnayeur, les yeux arrachés.

Femme vivant avec des aſſaſſins & des voleurs, brûlée vive; quand elle-même ne volerait pas. (La ſévérité de ce ſupplice tenait à la haine que S. Louis avait vouée aux femmes publiques, & à la rigueur avec laquelle il

les perſécuta toute ſa vie, comme je l'ai dit ailleurs.)

Mere qui tue ſon enfant, livrée à la Juſtice eccléſiaſtique pour qu'on lui enjoigne la pénitence ordonnée par les Canons; en cas de récidive, brûlée comme coutumiere du fait.



DU MOINE QUI FUT SAUVÉ

PAR L'INTERCESSION DE NOTRE-DAME.

Au Monaſtere de S. Pierre près de Cologne, vivait un Moine pervers, qui n'avait ni décence ni mœurs, ni foi ni religion; mais qui heureuſement était fort dévot au S. Apôtre. Tout-à-coup il tomba malade & mourut ſans confeſſion. Auſſi-tôt les Diables accoururent tout joyeux pour ſaiſir ſon ame & la porter en Enfer. Mais Pierre, dont la reconnaiſſance ne pouvait ſans douleur ſe voir arracher ainſi un ſerviteur fidele, courut à Dieu; & il le ſupplia, les mains jointes, de laiſſer entrer le Frere dans ſon Paradis. « Tu veux donc » que je mente, répondit notre Sire. Eh » quoi! ne ſais-tu pas ce que j'ai dit par la » bouche de mon Prophete; que nul n'en- » trera dans ma maiſon s'il n'eſt pur & ſans » tâche? Et ne connais-tu pas la vie qu'a » menée ton protégé »?

Pierre n'avait rien à répliquer à ces paroles. Résolu cependant de ne point abandonner son Moine, quoiqu'il se vît en ce moment trop peu de crédit pour pouvoir le sauver par lui-même, il imagina d'y intéresser tous les Saints du Ciel; dans l'espoir que Dieu, malgré sa rigueur, ne tiendrait point probablement contre de pareilles sollicitations. A sa priere tous les Bienheureux, Apôtres, Anges, Martirs & autres, vinrent donc en corps demander à Dieu la grace du desconfez; mais ils eurent beau faire, beau presser; il n'y eut Saint ni Sainte qui opéra.

Quand Pierre vit qu'il n'y avait plus d'espérance, il prit le parti de recourir à la Mere de Dieu. « Belle & douce Dame, lui dit-il, » mon Moine est perdu, si vous n'avez la » bonté de vous intéresser pour lui. Nous » n'avons pu, tous tant que nous sommes, » obtenir sa grace; mais ce qui nous devient » impossible ne sera qu'un jeu pour vous, » lorsque vous le voudrez. Quelque fâché » que soit votre fils, notre Sire, vous n'avez » qu'à dire un mot pour l'appaiser; & après » tout il faut bien malgré lui qu'il vous céde,

» puisqu'il ne tient qu'à vous de lui com-
» mander. Pierre, répondit Notre-Dame, je
» vois que vous êtes un ami chaud, & qu'on
» fait sagement de vous choisir pour Patron.
» Eh bien, puisque vous attachez tant d'in-
» térêt à la grace de votre protégé, je m'en
» charge; soyez tranquille ». A ces mots la Mere-Reine se leva, & se rendit auprès de son fils, suivie par toutes les Vierges. Pierre lui-même se mit du cortege; car il ne doutait nullement du succès de cette démarche.

En effet celui qui publia jadis, & qui de sa propre main écrivit ce précepte si respectable, *Honore ton pere & ta mere*, ne vit pas plutôt approcher la sienne, qu'il se leva pour aller au devant d'elle, & que la prenant par la main avec un doux sourire, il lui demanda quel était le motif qui l'amenait. « Beau fils,
» répondit-elle, c'est pour tirer les pécheurs
» d'Enfer que tu t'es fait homme dans mon
» sein; c'est pour empêcher qu'ils n'y tombent,
» que je te prie sans cesse. Ce Moine Alle-
» mand, dont tout ton Paradis est venu te
» demander la grace, ne la mérite gueres,
» j'en conviens. Mais enfin, puisque Pierre

» m'a follicitée en fa faveur, ne fouffre pas
» que ton Apôtre m'ait follicitée en vain, &
» ne lui donne pas le chagrin de voir réprou-
» ver fon ferviteur. Douce mere, répondit
» Jéfus, je n'ai rien à vous refufer, & votre
» volonté eft la mienne. Faites entrer ici qui
» il vous plaira, vous en êtes la Maîtreffe &
» je ne dois pas y trouver à redire. Cepen-
» dant, Mere, comme j'ai annoncé que je ne
» recevrais dans mon palais de Paradis per-
» fonne, à moins qu'il ne fût net & pur,
» n'approuverez-vous pas qu'auparavant je
» renvoie pour quelque tems ce pécheur dans
» fon Monaftere, afin qu'il y faffe pénitence
» de fes défordres? Lorfqu'il fera purifié de
» fon ordure, nous le rappellerons ici ; &
» rien n'empêchera que nous ne le recevions
» alors, vous & moi, avec un égal plaifir ».

A peine Pierre eut-il entendu ces paroles qu'il courut en hâte au fecours de fon Moine. Déja les malins Efprits en avaient faifi l'ame, & ils commençaient à la tourmenter. L'Apôtre protecteur l'arracha de leurs griffes. Puis il la remit entre les mains de deux Anges, qui allerent la dépofer dans celles d'un faint

Religieux de l'Abbaye, lequel après l'avoir un peu ſermonée la replaça dans le corps dont elle venait de ſortir. Le reſſuſcité raconta enſuite, en pleurant, toute ſon aventure à ſes Freres, & ils apprirent à connaître par là combien étaient ſages ceux qui cherchaient à ſe procurer pour amis Notre-Dame & ſaint Pierre.

Voilà le Conte que citent de préférence nos Auteurs modernes, quand ils veulent apprécier les productions du XIII*e ſiecle. Encore ont-ils ſoin d'y ajouter des bêtiſes de ſtile & de dialogue qui ne ſont point dans l'Auteur. On ne m'accuſera point, je penſe, de l'avoir embelli. Peut-être même, en le traduiſant, ai-je pouſſé plus loin que l'original, la ſimplicité niaiſe de l'expreſſion. On avouera cependant qu'à travers tout ce ridicule il offre du mouvement, de l'action, & même de grands tableaux; que le zele de Pierre, que la bonté compatiſſante de la Mere de Dieu, & la déférence reſpectueuſe de ſon Fils ſont des beautés poétiques intéreſſantes. Eſſayez d'y changer trois ou quatre phraſes; au ton bas & trivial dans lequel il eſt écrit, ſubſtituez un ſtile noble, élégant; & vous ſerez tout étonné que ce Conte, traité juſqu'à préſent avec tant de mépris, n'aura de répréhenſible que l'exemple de ſuperſtition groſſiere qu'il préſente.*

Il y a encore trois autres Miracles *aſſez ſemblables à*

celui-ci pour le sujet, & qui prouvent également jusqu'à quel excès déplorable la Religion du tems avait poussé ce principe, si dangereux pour les bonnes mœurs, qu'un fidele serviteur de Marie, ou qu'un homme protégé par elle, ne pouvait être damné. Je ne donnerai de tous les trois qu'un extrait.

Le Héros du premier Miracle *est un Chanoine de Chartres, fort dévot à la Vierge, mais si scandaleusement libertin, qu'à sa mort le Chapitre lui refuse la sépulture en terre sainte & fait jetter son cadavre dans un fossé hors de la ville. Un mois après, la Vierge apparaît à l'un des Chanoines pour lui reprocher le traitement indigne qu'on a fait à* son Chevalier, *& elle menace le Chapitre de son courroux, s'il ne se hâte de réparer l'injustice qu'il a commise. En conséquence de cet ordre, le Clergé va processionnellement au fossé chercher le cadavre; & on est fort surpris de le retrouver aussi frais que s'il était plein de vie, de lui voir un visage vermeil & une tige de fleurs qui lui sort de la bouche.*

Dans le second Miracle, *un Moine débauché a une Maîtresse; mais la maison qu'elle habite, étant séparée du Couvent par une riviere, il est obligé toutes les nuits, pour aller coucher avec*

elle, de passer la riviere en bateau. Dans un de ces voyages, il se noie, & les Démons l'entraînent en Enfer. Heureusement pour lui il avait toujours coutume, avant d'entrer dans la barque, de se recommander à la Vierge par une Oraison. Celle-ci vient à son secours, & l'arrache aux Démons; prétendant que bien qu'il soit en état de péché, cependant comme il s'est mis sous sa sauve-garde il ne peut être damné. Les Diables crient à l'injustice & vont se plaindre à Dieu. La Vierge demande à son Fils la grace du Moine, & elle obtient qu'il retourne sur la terre pour faire pénitence.

Ce Conte se trouve inséré dans le Roman de Richard-sans-Peur; mais la dispute pour l'ame du Moine se passe entre un Ange & un Diable, & ils vont plaider leur cause devant le Duc qui prononce entre eux.

Quant au troisieme Miracle, *l'Auteur annonce dans son préambule qu'il a été originairement publié par S. Hugues, Abbé de Cluni, & qu'il ne fait que le rimer. Le voici, extrait comme les deux précédens; mais avec quelques détails de plus.*

DU PÉLERIN QUI S'ORIGÉNISA (a),

POUR L'AMOUR DE S. JAQUES.

UN riche Bourgeois de Bourgogne se proposait d'aller en pélerinage à S. Jaques de Galice. Déja même il avait fait tous ses arrangemens. Mais, la veille de son départ, le Diable, qui n'aime pas les pélerinages, vint le tenter; & il le fit si bien boire, que notre Pélerin échauffé alla passer la nuit avec une fille. Le lendemain malheureusement celui-ci n'eut pas la précaution d'aller se confesser à son Curé, & il partit ainsi en péché mortel. Le Tentateur, dont la malice eût bien voulu le faire mourir dans cet état de réprobation, se présente à lui sur la route; il se donne pour l'Apôtre S. Jaques, & lui fait de grands reproches sur le péché dont il s'est rendu coupable. En un mot, il l'effraie tellement, & le menace si formellement de la damnation éternelle, que le malheureux demande s'il ne lui reste plus aucun moyen pour éviter ce malheur. Il n'en

eſt qu'un, lui dit-on, c'eſt de te mettre toi-même hors d'état de commettre dorénavant un pareil crime. D'après ce diſcours le Bourgeois trop crédule tire ſon couteau, & il exécute le conſeil du Malin; mais peu d'heures après il en meurt. Déja l'ennemi content s'apprêtait à emporter l'ame, quand tout-à-coup l'Apôtre Jaques, accompagné de Pierre, viennent l'arrêter. « Seigneurs Apôtres, répond » Satan, vous excédez ici vos pouvoirs. J'ai » fait tomber cet homme en péché mortel, » il eſt mort dèsconfez; par conſéquent il » m'appartient, & vous n'avez rien à y pré- » tendre. Tais-toi, villain, reprend Jaques. » Tu ſais bien que tu n'as droit ſur aucun de » mes Pélerins; & quant à celui-ci, tu as » trompé ſa bonne foi, en te ſervant de mon » nom, comme un menteur que tu es. Au » reſte j'en appelle à la Mere de Dieu. — Oh ! » je ne ſuis pas ſurpris de te voir en appeller » à elle; c'eſt que d'avance tu es bien sûr de » gagner ton procès. Depuis le matin juſ- » qu'au ſoir elle n'eſt occupée qu'à nous » chercher de mauvaiſes querelles pour nous

» enlever tout ce qu'elle peut. Si on la laissait
» faire, il n'y aurait pas une ame en Enfer.
» Un homme n'a qu'à saluer son image; le
» voilà sauvé. J'ai beau journellement me
» plaindre à Dieu de toutes ces injustices, &
» lui représenter qu'il ne doit pas se laisser
» mener ainsi; il n'entend point raison quand
» il s'agit de sa Mere, & il la laisse Dame &
» Maîtresse de son Paradis, sans demander
» seulement qui elle y fait entrer ».

Satan, malgré sa répugnance, n'en fut pas moins forcé de comparaître devant la Vierge. Mais ce qu'il avait prévu arriva. Notre-Dame, de sa propre autorité, & avant de l'avoir entendu, ordonna que l'ame rentrerait dans le corps du Pélerin pour lui donner le tems de faire pénitence. Cette sentence fut exécutée aussi-tôt. Le Bourgeois, se relevant sur ses pieds, fut fort étonné de se trouver sans plaie ni douleur. Cependant afin de lui ôter le moyen de commettre encore le même péché, les deux Apôtres, en le rappellant à la vie, le laisserent dans l'état où il s'était trouvé quand il avait rendu l'ame.

Et

eut
Et n'i ot qu'un petit pertuis
depuis ce tems.
Dont il pissa tout adès puis.

Ceux qui furent témoins de ce beau Miracle en remercierent beaucoup Notre-Dame ; & leur dévotion pour S. Jaques en augmenta. Quant au Bourgeois il se rendit à Cluni, où par le conseil du S. Abbé Hugues il prit l'habit monastique.

NOTE.

(*a*) J'ai employé ailleurs le mot *Abelardiser*, pour exprimer une mutilation faite par violence & destinée à punir le libertinage de quelqu'un. J'emploie ici celui d'*Origéniser*, pour la même mutilation faite volontairement & par un motif de dévotion. Il n'est pas besoin d'expliquer l'une & l'autre étimologie : tout le monde connaît l'aventure d'Abélard & l'action d'Origène. D'ailleurs les deux expressions sont décentes; & elles sauvent les périphrases.

Dans l'original, ce Conte est exprimé en termes que la décence me défend de rapporter ; & je connais un manuscrit avec miniatures, où le sacrifice du Bourgeois est représenté d'une maniere très-pittoresque.



DE L'ABBESSE

QUI DEVINT ENCEINTE.

EXTRAIT.

UNE Abbesse, très-réguliere dans sa conduite, mais trop sévere dans son gouvernement, s'était fait haïr de ses Religieuses par sa dureté. Le Diable qui rôde & qui guette sans cesse pour tenter les Saints, avait résolu de la faire pécher. Tous les soirs quand elle se couchait, tous les matins quand elle se réveillait, il lui parlait à l'oreille des joies d'amour. Enfin il l'embrâsa tellement par l'idée séductrice de ces plaisirs, qu'elle voulut les connaître. Celui qu'elle destina à remplir ce projet, fut un jeune homme qu'on employait dans le Couvent aux commissions du dehors. La Dame l'appella chez elle. Son intention pourtant n'était que de s'amuser, sans courir aucun risque pour sa réputation; & c'est ce qu'elle recommanda bien au Valet. Mais le Diable, plus fin qu'eux, les attrappa;

& malgré ſes réſolutions, l'Abbeſſe fit un enfant.

Bientôt les ſuites de ſa faibleſſe furent évidentes. L'arrondiſſement de ſa taille la trahit; & comme on ne l'aimait point dans ſa Communauté, ce fut alors que les Religieuſes triompherent. Elles porterent auſſi-tôt leur plainte à l'Evêque, qui jura de châtier le ſcandale d'une maniere exemplaire, & qui prit jour pour ſe rendre au Couvent.

La malheureuſe, éperdue, tentée mille fois de ſe donner la mort, ſe voyait ſans eſpoir; car le terme de ſon accouchement approchait. Dans ſon malheur elle eut recours à la Vierge qu'elle ſupplia de l'aſſiſter; lui promettant, en reconnaiſſance, de la ſervir fidelement toute ſa vie.

A peine a-t-elle fait ſa priere qu'involontairement elle s'endort. Marie alors vient avec deux Anges; & après lui avoir fait ſur ſa faute une courte ſemonce, elle l'accouche ſans mal ni douleur. Puis elle envoie un des Anges porter l'enfant à un S. Hermite du voiſinage, avec ordre de l'élever, parce qu'un jour ce devait être un perſonnage illuſtre. Le

Reclus reçoit avec respect le poupon ; mais il est fort embarrassé pour l'allaiter. Tout-à-coup une biche entre dans la cellule, & présente la mammelle au nouveau-né.

Pendant ce tems l'Abbesse se réveillait, l'Evêque arrivait au Couvent avec un Archidiacre, & il assemblait les Religieuses. Quand toutes sont au Chapitre, il mande l'accusée, & lui ordonnant de se mettre à genoux, l'accable des reproches les plus amers. Celle-ci, qui avec autant de surprise que de joie se sentait délivrée, écoute respectueusement, & sans mot dire, les réprimandes. Enfin elle répond avec douceur, que d'après la haine que lui ont vouée ses inférieures, d'aussi atroces calomnies n'ont plus droit de la surprendre ; mais elle proteste de son innocence, elle demande qu'on vérifie si l'accusation est fondée ; & dans le cas où on la trouverait coupable, elle se soumet d'avance aux châtimens les plus séveres. En conséquence d'une demande aussi raisonnable, l'Archidiacre est nommé,

Avec six Dames
Qui sçavoient privautez de femmes,

pour faire dans une piece voisine l'examen

proposé. Cet examen est favorable à la Supérieure. L'Archidiacre & les six Déléguées la trouvent telle qu'elle était neuf mois auparavant, & ils reviennent au Chapitre rendre témoignage sur son innocence. Grand bruit alors de la part des Religieuses. Le Prélat, au milieu de tout ceci, ne sait plus à quoi s'en tenir; il prend le parti de passer à son tour, avec quelques-unes des incrédules, dans la chambre, pour faire aussi sa visite.

En haut en bas y
A mont & à val i chercherent;
mais
Mès nul vice point n'i trouverent
ni
Ne en ventre ne en mamele,
Non plus.
Ne qu'en une simple pucele.

Convaincu par ses propres yeux, l'Evêque rentre; mais c'est pour tonner contre les Calomniatrices, & les menacer de toute sa rigueur. Il est désarmé par l'Abbesse, qui le tirant à part, lui avoue humblement & sa faute & le Miracle opéré en sa faveur. Malgré cet aveu il ne peut se convaincre sur la vérité d'une aventure si incroyable, qu'en se rendant chez l'Hermite. Là il trouve l'enfant

qu'il batiſe, qu'il adopte, & dont il veut être le Parrein. A quatre ans, il le fait venir dans ſon palais pour lui donner une éducation ſoignée. Enfin quand le jeune homme a aquis un certain âge, le Prélat ſe démet en ſa faveur de ſon Evêché, & il trouve moyen de l'avoir pour ſucceſſeur. Quant à l'Abbeſſe, elle jeûna & pleura tant qu'elle obtint le pardon de ſa faibleſſe, & qu'à ſa mort, Dieu lui donna ſon Paradis.

Prions tous la Vierge qui la délivra, de nous délivrer auſſi de nos péchés.

Autre Conte *pareil.*

Une Dame Romaine, veuve, & renommée pour ſa piété, devient enceinte. Pour cacher ſa faibleſſe, elle détruit ſon fruit ; après avoir néanmoins demandé pardon à la Vierge à qui elle était fort dévote. Le Diable qui veut la perdre va l'accuſer auprès de l'Empereur, en ſe donnant pour un Devin qui connaît les crimes les plus ſecrets. D'abord, on refuſe de le croire, parce que la Dame jouiſſait d'une grande réputation de vertu ; mais il aſſûre que c'eſt une

hipocrite, & consent à être pendu, s'il ne prouve qu'elle est coupable. D'après une accusation aussi formelle, la veuve est mandée devant le Prince. Elle comparaît, mais accompagnée d'une autre Dame; & cette Dame est la Vierge sa Protectrice. A la vue de celle-ci le Démon confondu s'enfuit en poussant, de honte & de colere, des hurlemens affreux. L'Empereur embrasse l'accusée, & toutes les cloches de la ville sonnent d'elles-mêmes.

Dans une autre version, la femme accusée par le Diable a eu de son fils deux enfans, qu'elle a détruits successivement. Mais quand elle paraît devant l'Empereur, son Dénonciateur ne peut plus la reconnaître. Son visage, par la protection miraculeuse de la Vierge, avait changé entiérement.

- Le Conte de la *veuve Romaine*, ceux du *Moine qui fut sauvé par l'intercession de Notre-Dame*, du *Moine qui fut nayé en allant voir sa Maîtresse*, & du *Chanoine de Chartres*, ont été donnés en extrait par Racine le fils, dans son Mémoire sur le manuscrit de Comsi.

DE CELUI QUI MIT L'ANNEAU NUPTIAL AU DOIGT DE NOTRE-DAME.

EXTRAIT.

LORSQUE le Pape ſaint Grégoire parvint au Pontificat, Rome avait encore beaucoup de Païens. Le Pontife, dans la crainte qu'ils ne fuſſent tentés d'adorer les nombreuſes ſtatues de Saints & de Saintes qu'offrait la Ville, les fit toutes enlever, & donna ordre qu'on les portât dans la place publique. Un jour que de jeunes Romains s'amuſaient à lutter dans cette place, l'un d'eux, nouveau marié & Païen, ayant ôté ſon anneau nuptial de peur qu'il ne ſe caſsât, il s'aviſa de l'aller mettre au doigt d'une des ſtatues qui étoient là; & il ajouta en plaiſantant, femme je t'épouſe. Cette ſtatue était celle de la Vierge; mais Notre-Dame qui n'entendait point raillerie, le prit au mot & plia le doigt, de ſorte que quand il vint reprendre ſon anneau, il ne put le retirer.

Ce n'eſt pas tout. La nuit, ayant voulu

careffer fa femme, il fut fort étonné de fe fentir repouffé par une main puiffante, qui en même-tems lui comprimait le corps d'une maniere très-douloureufe. A fes cris, fa femme effrayée fe leve & va chercher de la lumiere. Pendant qu'elle eft éloignée, Notre-Dame fe montre au jeune homme, elle fe dit celle qu'il a époufée le matin dans la place, devant témoins; en conféquence elle exige qu'il lui foit fidele, & qu'il renonce déformais à tout plaifir avec fa premiere époufe. Notre Païen foupçonne à tout ceci du fortilege. Dès qu'il fait jour, il envoie chercher un Prêtre pour exorcifer le prétendu Démon. Le Prêtre vient avec une étole & de l'eau bénite, & il ordonne aux deux époux de coucher enfemble & de confommer ce qu'ils avaient vainement tenté dans la nuit; bien sûr que tant qu'il fera près d'eux avec fon eau bénite, le Diable n'ofera point venir troubler leurs plaifirs. Mais malgré l'affûrance qu'il cherche à leur infpirer, tous leurs efforts font inutiles. Notre-Dame fe montre de nouveau, & déclare expreffément qu'il n'y a ni Prêtre ni eau bénite qui tienne, & qu'elle

ne permettra pas qu'on lui faſſe infidélité.

Nos gens déſolés vont alors conter leur aventure au Pape Grégoire, qui *de peur qu'on ne ſoupçonnât l'Egliſe de manquer de pouvoir, en ne pouvant empêcher tout ceci*, leur défend abſolument d'en parler. Cependant il recommande au jeune homme de garder la continence. Ce fut, dit l'Auteur, ce qui contraria le plus le ſire. Quelque-tems après, un ſaint Hermite lui conſeille de fêter un jour de la ſemaine en l'honneur de la Vierge. Celle-ci, appaiſée par ce dédommagement, lui ordonne, dans une nouvelle apparition, d'ériger une ſtatue parfaitement ſemblable à la figure qu'elle lui montre en ce moment. D'abord le Pape s'y oppoſe; mais ſur les inſtances du Damoiſeau, qui eſt menacé par d'autres viſions, d'un châtiment exemplaire, s'il n'obéit, la permiſſion eſt accordée, & la ſtatue portée ſolemnellement à Sainte Marie de la Rotonde. Là, on eſt ſurpris de lui voir au doigt un anneau. Le mari qui reconnaît que c'eſt le ſien, la ſupplie de le lui rendre; elle y conſent: ce qui

était en même-tems lui rendre la jouissance de son épouse.

Ce Miracle nous prouve, dit le Moine Poëte, combien Notre-Dame est bonne ; mais il montre aussi qu'il ne faut pas se jouer à elle ni lui manquer.

Si j'avais vécu il y a un siecle ou deux, j'eusse craint peut-être, en imprimant toutes ces Historiettes ridicules, qu'on ne m'accusât de vouloir insulter à la Religion. Aujourd'hui que notre Clergé s'est rendu, par la décence de ses mœurs autant que par la pureté de sa doctrine, l'un des plus respectables d'Europe ; aujourd'hui que les différens Ordres Religieux, rougissant de l'ignorance de leurs prédécesseurs, ne sont plus occupés qu'à s'éclairer ou à se rendre utiles, je publie tout ceci hardiment : persuadé que tout esprit sensé distinguera, comme moi, la Religion, qui toujours est respectable, de la superstition qui ne peut jamais que la déshonorer.



D'UN ROI

QUI VOULUT FAIRE BRULER LE FILS DE SON SÉNÉCHAL.

EXTRAIT.

UN Roi avait un Sénéchal qui depuis trente-cinq ans administrait sa Terre & le servait fidélement ; & celui-ci avait un fils d'environ quinze ans, plein de bonnes qualités & doué d'une figure charmante. Le Sénéchal étant au lit de la mort, recommanda son fils au Monarque. Le Prince promit d'en devenir le second pere ; & en effet, à peine l'enfant fut-il orphelin qu'il le fit venir au Palais, le logea avec son propre fils, lui donna pour instituteur le même *maître*, & le traita en tout de la même manière. Chaque jour il venait assister à leurs leçons ; & lorsqu'il avait caressé son fils, jamais il ne manquait de prendre dans ses bras celui de son bon Sénéchal & de l'embrasser tendrement.

Tant d'amitié prodiguée à un étranger, inſpira de la colere au maître. Il prit le Damoiſeau en haine & réſolut de le perdre. « Enfant, lui » dit-il un jour, le Roi s'eſt plaint pluſieurs » fois de votre haleine ; épargnez-lui ce déſa- » grément-là, je vous prie ; & dorénavant, » quand il viendra vous embraſſer, ne man- » quez pas de tourner la tête d'un autre côté ». Le jeune homme qui était ſimple & naïf crut ſon maître & fit ce qu'il lui commandait. Mais le Roi, ſurpris de voir ſa tendreſſe recevoir un pareil accueil, en demanda la raiſon à l'inſtituteur. « Sire, répondit le traître, puiſque » vous exigez la vérité je dois vous la dire. » C'eſt par dégoût que l'enfant ſe détourne » ainſi. Il regrette de ſe voir obligé à recevoir » vos careſſes, & prétend que votre haleine » eſt telle, qu'il eſt toujours près de tomber » en défaillance » *(a)*.

Cette confidence perfide mortifia ſinguliérement l'amour-propre du Monarque. Il ſortit furieux, en jurant bien de ne plus mettre jamais l'enfant dans le cas de ſe plaindre. Cependant il avait quelque inquiétude ſur le prétendu défaut qu'on lui reprochait ; & comme il vou-

lait ſavoir à quoi s'en tenir, & que d'ailleurs il n'oſait ſur cet article s'ouvrir à perſonne, il s'aviſa d'un expédient ſingulier :

chercher
Fit querre juſqu'à cinq puceles,
gracieuſes
Gentisfames, cointes & beles;
coucher
Avec elles veut donoïer
ſon haleine faire
Pour s'aleine fere eſſaïer.

Les coucheuſes l'ayant aſſuré toutes que le reproche n'avait aucun fondement, il prit à ſon tour le Damoiſeau en haine & ne voulut plus le voir. Son animoſité était encore attiſée journellement par les diſcours du maître. Enfin elle en vint à un tel point, qu'il réſolut de faire périr le jeune homme. Voilà, dit l'Auteur, où nous conduit la colere. Un Roi oublie l'honneur, il manque à ſa promeſſe; & tout cela pour ſe venger d'une prétendue indiſcrétion d'enfant.

Le Prince manda donc ſecrettement ſon Foreſtier; & après avoir exigé de lui un ferment de diſcrétion & d'obéiſſance, il lui ordonna d'allumer le lendemain un grand feu dans la forêt, & d'y jetter celui qu'il enverrait de ſa

part. Le lendemain matin, de fort bonne heure, il envoya le Damoiſeau chez le Foreſtier ſous prétexte de lui porter une lettre. L'enfant monta auſſi-tôt à cheval, & partit en récitant les Heures de Notre-Dame. *Or ſachez que celui qui aura cette bonne coutume, jamais ne ſera damné le jour qu'il les dira.* Ce n'eſt pas tout. Le jeune homme, dans ſa route, entendant ſonner une meſſe à un Hermitage, il s'arrêta pour l'entendre. Mais à la Communion, tout-à-coup une colombe blanche deſcendit du Ciel, & laiſſa ſur l'Autel un billet qu'elle portait dans ſon bec. Ce billet était envoyé par Madame Sainte Marie, qui voulant ſauver ſon fidele ſerviteur, ordonnait au Prêtre Hermite de le retenir avec lui juſqu'à midi.

D'un autre côté, l'abſence du jeune homme avait donné au maître des inquiétudes. Il alla s'en plaindre au Roi, dans le deſſein de le faire punir. Le Monarque, impatient de ſavoir ſi ſon ordre eſt exécuté, l'envoie lui-même chez le Foreſtier pour en demander la réponſe. Mais qu'arrive-t-il? Le Foreſtier, qui croit que ce Meſſager eſt la perſonne qu'on lui a recommandée, le jette au feu; & lorſque le

Damoiſeau arrive, il le charge d'aller annoncer au Roi qu'on lui a obéi. Le Monarque ne peut revenir de ſon étonnement, quand il voit le jeune homme. Il l'interroge, va lui-même trouver l'Hermite, & à force d'éclairciſſemens, découvre enfin que celui qu'il voulait perdre eſt aimé de Notre-Dame, & qu'il était innocent. Alors il lui rend ſon amitié. Mais l'enfant, touché du miracle que Dieu a opéré en ſa faveur, ſe retire dans la forêt, & s'y fait Hermite.

Quelque-tems après, le fils du Roi s'étant égaré à la chaſſe, eſt contraint de paſſer la nuit dans la cellule du nouveau Solitaire. Il le reconnaît; & les ſaints diſcours que lui tient ſon ancien ami le touchent tellement, qu'il forme la réſolution d'imiter ſon exemple. Le lendemain, lorſque ſes gens le retrouvent, il les charge d'aller porter cette nouvelle à ſon pere, & en leur préſence quitte ſes habits. Le pere accourt pour le détourner de ſon projet; mais lui-même il éprouve à ſon tour tant d'émotion, qu'il abdique la Couronne, qu'il fait bâtir un Couvent dans l'endroit, & s'y rend pour vivre & mourir avec eux.

NOTE.

NOTE.

(*a*) Dans les Contes de Bocace, une femme emploie ce moyen pour satisfaire un jeune homme qu'elle aime. Celui-ci, avant de se livrer à son amour, exige d'elle trois conditions fort difficiles à remplir, & entr'autres celle de lui envoyer une dent de son mari. La Dame s'y prend comme le Précepteur de notre Conte. Elle fait accroire aux Pages qui servent son époux qu'ils ont l'haleine forte, & en conséquence leur recommande de détourner toujours la tête lorsqu'ils approcheront de lui. D'un autre côté elle persuade au mari que c'est lui qui a ce défaut, prétend qu'il a une dent gâtée, & le détermine à la faire arracher.



DU BOURGEOIS

QUI AIMA UNE DAME.

CERTAINE Dame, épouſe d'un Chevalier puiſſant, devint veuve. Quoi qu'on en diſe, ce chagrin eſt de tous ceux qu'une femme peut avoir, celui qu'elle oublie le plus volontiers. Pour un homme qu'elle perd, elle en retrouve vingt qui viennent la conſoler, qui l'appellent leur Dame & Amie, & qui s'empreſſent à eſſuyer ſes larmes. Celle-ci néanmoins ſe comporta bien différemment. Quoique beaucoup de conſolateurs vinſſent la ſolliciter, parce qu'elle était encore jeune & très-aimable, elle les rejetta tous, renonça au mariage, & vécut dans la retraite, uniquement occupée de celui qu'elle avait perdu.

Parmi les ſoupirans était un Gentilhomme de ſes voiſins, homme paſſablement à ſon aiſe, qui l'aimait depuis long-tems, & qui avait de la beauté & du courage. Il vint chez elle, & ſe préſenta même en qualité d'épouſeur : mais

ſur la déclaration que lui fit la Dame du deſſein où elle était de reſter veuve, il fut contraint de ſe retirer. Loin de renoncer à elle après un aveu qui lui laiſſait auſſi peu d'eſpoir, il n'en fut au contraire que plus épris : on eût dit que les obſtacles animaient ſon ardeur. Bientôt il n'eut plus d'autre plaiſir que de voir ſa Mie quand elle ſortait pour aller à l'Egliſe, ou de ſonger à elle quand il ne la voyait point. Inſenſiblement il perdit l'appétit & le ſommeil, il devint triſte & farouche, & prit la vie en haine.

Dans cet état il entendit parler d'un Juif, renommé pour ſa ſcience occulte, grand Aſtrologue & Négromancien. Beaucoup de gens ſe louaient d'avoir été conſulter ſes talens. Notre amoureux voulut y aller auſſi ; car celui qui eſt malade, croit que tous les remedes dont il entend parler le guériront. D'abord il chercha à ſe concilier le Magicien par un préſent; puis lui contant l'hiſtoire malheureuſe de ſes amours, il le pria de lui procurer la jouiſſance de la belle veuve, & promit, s'il obtenait ce bonheur, une ſomme conſidérable. Le Juif en donna ſa parole; mais avant tout, il exigea une condition préliminaire, dure il

eſt vrai, néanmoins indiſpenſable : c'était de renoncer à Dieu, à la Vierge & à tous les Saints du Paradis. Alors, dit le Circoncis, j'emploierai pour ſéduire votre Maîtreſſe, un charme sûr ; je la rendrai ardente comme braiſe, & je veux qu'elle-même elle accoure ſe jetter dans vos bras.

A cette propoſition, le Gentilhomme héſita quelque-tems. D'un côté, damner ſon ame... Mais de l'autre auſſi, coucher avec celle qu'il aimait tant...! Enfin il prit ſon parti, & offrit de renier tous les Saints & Dieu lui-même ; mais il ne voulut pas renoncer à Notre-Dame. En vain le Sorcier lui repréſenta que dans un marché auſſi intéreſſant, une Vierge de plus ou de moins ne devait point l'arrêter ; le bon Gentilhomme réſiſta toujours, parce qu'il ſavait bien que s'il ſe conſervait la Vierge pour amie, il obtiendrait un jour ſon pardon par elle. Au moyen de ce ſubterfuge, il eſpérait attraper le Diable en ſe réſervant ainſi une porte de ſalut : mais ſa ruſe fut devinée, & il ſortit ſans rien obtenir.

Avant de retourner chez lui cependant, il entra dans une Egliſe pour ſe plaindre à celle

dont l'amitié venait de lui faire manquer sa Maîtresse, & pour la supplier de réparer au moins le malheur qu'elle avait causé. Il s'approcha donc d'une image de Notre-Dame, & lui dit tout haut: Douce Mere de Dieu, donnez-moi celle que j'aime, ou faites que je ne l'aime plus. Sa prière fut exaucée, & l'image inclina même la tête, en signe d'approbation; néanmoins il ne vit pas ce signe, tant il était occupé de son amour; & il continua toujours ses génuflexions & ses révérences. Mais la veuve était aussi dans l'Eglise, quoiqu'il ne l'eût point apperçue. Celle-ci remarqua très-bien l'action de la Vierge: elle vit qu'à chaque génuflexion du Gentilhomme, la statue faisait une nouvelle inclination de tête. Alors elle comprit que cet homme était aimé de sainte Marie, & qu'elle avait eu tort de ne pas l'aimer elle-même. Elle le suivit donc quand il sortit de l'Eglise, & lui demanda pourquoi son visage était si changé, & où il avait été depuis qu'ils ne s'étaient vus. Pour toute explication il raconta naïvement l'histoire entiere de ses amours, depuis le premier instant où il avait éprouvé un refus, jusqu'à celui où il était venu faire

ſa priere à la Vierge. Marie vous a récompenſé de votre attachement pour elle, reprit la Dame ; je ſerai votre épouſe quand il vous plaira. Ils ſe marierent quelques jours après, & ſervirent tous deux Notre-Dame, tant qu'ils vécurent.

Autre Conte ſemblable, intitulé de l'Hermite qui renia ſa foi pour une Sarraſine.

Cet Hermite habitait dans le voiſinage d'un village Sarraſin. Souvent il voyait une fille de ce village venir laver du linge au ruiſſeau qui baignait ſa cellule. Un jour il la vit s'y baigner elle-même ; & de ce moment, devenu amoureux d'elle, il réſolut de la demander en mariage au Curé *Sarraſin. On exige de lui qu'il renonce à Dieu & à la Vierge, & il y conſent. Mais à peine a-t-il prononcé ſon abjuration, que le Saint-Eſprit ſort de ſon corps, par la bouche, ſous la forme d'une colombe, & le frappe, en ſortant, d'un coup d'aîle. Cet avertiſſement le rappelle à lui-même. Il ſe retire pour faire pénitence. Enfin, après quelque-tems de prieres & de jeûnes, l'Eſprit, pour lui annoncer que ſa faute eſt pardonnée, deſcend ſur ſa tête, &* roucoule en faiſant la roue.

LA COUR DE PARADIS.

Le Comte de Caylus a donné l'extrait de ce Conte. Barbaſan l'a imprimé parmi ſes Fabliaux. J'ai déja prévenu que c'eſt l'image des Cours-Pléniéres *que tenaient dans leurs Palais les Grands Seigneurs & les Princes.*

DIEU un jour, (c'était à la Saint-Remi), fut curieux de connaître ceux des Bienheureux qui l'aimaient le plus. Dans ce deſſein il imagina de tenir Cour-Pléniere à un mois de-là, c'eſt-à-dire le jour de la Touſſaint. Ayant donc appellé les Apôtres. Simon & Jude, il les chargea d'aller par toutes les *chambres & dortoirs* (*a*) de ſon Paradis la publier, & y inviter de ſa part tous les Elus des deux ſexes. Les deux Apôtres promirent que le lendemain au lever du ſoleil ils exécuteraient ſa commiſſion; & le lendemain en effet, dès que le ſoleil parut, ils partirent l'un & l'autre, avec une clochette en main, pour s'en aquitter.

Le premier logement qu'ils rencontrerent

dans leur route fut celui des Anges. Ces Efprits, tous beaux par merveille, s'amufaient en ce moment à jouer & à folâtrer dans leur chambre. Simon, pour obtenir audience & fe faire entendre, fonna fa clochette à la porte. Auffi-tôt tout le monde fe tut; & les Arcanges Gabriel & Michel, qui luttaient enfemble, vinrent lui demander ce qu'il voulait. Alors il les invita, eux & leur noble compagnie, à la fête que le fire Dieu fe propofait de donner pour la Touffaint : fête où feraient faits grands miracles, difait-il, & où l'on verrait la fontaine d'amour *(b)*. Gabriel remercia au nom de la troupe, & il affûra qu'il fe feraient tous un devoir de s'y trouver. Les deux députés, continuant leur meffage, fe rendirent enfuite chez les Patriarches, auxquels ils firent également leur invitation. De-là ils pafferent chez les Apôtres; puis fucceffivement chez les Martirs, chez les Confeffeurs; & enfin chez les Innocens. Ceux-ci logeaient dans un endroit à part, & retiré.

Ce fut la même chofe pour le quartier des Saintes. Les deux Meffagers commencerent leur vifite par la *chambre de Virginité*. Là, n'ha-

bitaient que des Pucelles, toutes la tête parée en tout tems d'un chapel magnifique; & toutes ſi parfaitement belles, que la langue la plus éloquente ne ſaurait décrire ſeulement une moitié de leurs charmes,

A droite un peu plus loin, logeaient des Dames; mais tellement aimables, tellement pleines de graces & de toutes ſortes d'attraits, qu'elles égalaient preſqu'en beauté les Pucelles: c'étaient les Veuves, qui pour l'amour de Jéſus avaient renoncé à de ſecondes nôces, & qui n'avaient plus voulu avoir que lui pour époux.

Enfin que vous dirai-je? Il n'y eut Saint ni Sainte, Hermite ni Moine, qui fut oublié. Tous remercierent de l'honneur que leur faiſait leur Sire, & ils promirent d'aſſiſter à ſa fête.

Au jour fixé, Gabriel parut à la tête de ſa troupe aîlée. Chérubins, Séraphins, Anges & Arcanges, tous entrerent en voltigeant & caracolant dans les airs, & chantant en chœur *Te Deum laudamus*. Jéſus était aſſis aux pieds de ſa Mere: ils le ſaluerent; & comme les plus légers, ils allerent ſe placer au plus haut étage de la ſalle. Un moment après entrerent Abraham, Jacob, Moïſe, Jean-Batiſte & les autres

Patriarches, qui chantaient cette chanſon :

d'amour
Je vis d'amors
En bonne eſpérance (*c*).

Ils furent ſuivis des Apôtres qui chantaient celle-ci,

vous *pas*
Ne vos repentez mie
aimer
De loyaument amer :
aimer *plaiſir*
Car de bien amer vient ſolas.

Celle des Martirs fut

celui-là
Cil doit bien joie mener
Qui joie attent des maus qu'il ſent.

Celle des Confeſſeurs

fus jamais
Je ne fui oncques ſans amor,
Ni jamais ne ſerai
Ne ja n'iere en ma vie.

Les Innocens enfin répétaient

Tout ainſi va
Qui d'amors vit, & qui bien aime.

Catherine, Agnès, Cécile, Marguerite, & toute la troupe des Pucelles parut enſuite,

conduite par Madelaine (*d*). Leur chanfon était,

vais
Joyeufément m'en vois à mon ami.

Les Veuves, ornées d'un riche manteau & la tête couverte du figne de leur viduité (*e*), difaient tantôt à voix baffe, tantôt à haute voix,

fi aimé
Se j'ai amé folement,
je fuis ainfi
Sage fui; fi m'en repent.

Les femmes mariées tenaient par la main leur époux. Elles étaient richement parées, & chantaient,

ainfi
Enfi doit Dame aler vers fon ami.

A mefure que ces dernieres entraient, elles faifaient à la Vierge une révérence, en difant; *je vous falue, Marie*; & celle-ci les béniffait avec la main. Elles s'inclinerent enfuite devant fon Fils, qui les exhorta toutes à être gaies & à fe bien divertir.

Quand tout le monde fut arrivé, Jéfus appella Pierre pour lui ordonner de fermer les portes, & de n'ouvrir abfolument qu'à gens connus. L'Apôtre répondit que tout était fer-

mé ; & il fit l'ouverture de la fête en entonnant de toute ſa force :

aimez entrez dedans
Vous qui amez, traïez en ça ;
Dehors pas
En là, vous qui n'amez mie.

Jéſus alors ſe leva ; & jaloux de rendre agréable ſon aſſemblée, il pria ſa douce Mere d'en faire les honneurs à toute cette belle compagnie, pour laquelle il était mort, & qui l'avait bien ſervi ſur la terre. Volontiers, beau Fils, répondit Marie ; & Marie, ſe levant à ſon tour, alla prendre Madelaine ; puis elles s'avancerent dans la ſalle où toutes deux chanterent :

Que tous ceux amoureux
Tuit cil qui ſont enamourez,
viennent les
Viégnent dancer ; li autres non.

Auſſi-tôt Anges, Pucelles, Dames, Martirs, Patriarches, Veuves, Innocens, tous enfin ſe mêlerent & commencerent une danſe générale. Pendant ce tems, quelques-uns des Anges les plus beaux, voltigeant autour de l'aſſemblée, ſoufflerent de toutes parts de la vapeur d'encens ; & les quatre Evangéliſtes,

placés aux quatre coins de la ſalle, jouerent ſur le cor (*f*) différens airs, qu'ils entremêlerent de ce refrein :

garde *bois afin que nul n'emporte*
Je gart le bos que nus n'enport
fleurs
Chapel de flors, s'il n'aime.

La joie univerſelle gagna enfin Jéſus. Il vint prendre ſa Mere pour faire comme les autres. Notre-Dame alors retrouſſa ſa cotte : ils danſerent enſemble ; & chanterent enſuite, l'une ces paroles :

Embracez-vous, de par amor ;
Embracez-vous, (*g*)

L'autre celles-ci :

Que ſui-je donc? Regardez-moi ;
aimer
Ne me doit-on pas bien amer?

A ce ſpectacle, Madelaine attendrie, ne put ſe tenir. Elle avança vers ſon Bien-Aimé, & lui chanta cet air :

cœur *tendre*
Cuer amoureux, cointe & joli,
oubli
Je ne vous doi metre en obli.

Jéſus, lui tendant la main, & la regardant

avec cet air bénin qu'il avait pris autrefois lorsqu'il lui pardonna ses péchés, lui répondit par ces paroles :

> Je tieng par le doigt ma Mie;
> *ainsi vais*
> Si j'en vois plus joliement;

Et à l'instant tous ceux qui étaient dans la salle, réunirent leurs voix pour chanter ensemble cet air :

> *le cœur*
> Tous li cuer me rit de joie,
> Quant je vous voi.

Pendant qu'on dansait & qu'on se divertissait au Ciel, il y avait au Purgatoire des milliers d'ames qui brûlaient; & ces chants d'allégresse semblaient rendre encore leurs douleurs plus cuisantes. Du milieu de leurs brasiers elles crierent miséricorde à Dieu, si fort & si long-tems, que, malgré le bruit de la fête, Pierre qui gardait la porte du Paradis, les entendit enfin. Touché de compassion, l'Apôtre vint prier Dieu de rendre la joie de ce beau jour complette, en terminant le tems de leurs peines. Tous les autres Saints aussi-tôt, les Dames sur-tout, & les Pucelles, sexe compâtissant, joi-

gnirent leurs prieres à celles de Pierre ; mais ces prieres n'eussent rien opéré sans celles de Notre-Dame. Elle se tourna vers son Fils & lui tint ce discours : « Doux Enfant, écoute » celle qui t'a conçu dans son sein, qui t'a » nourri de son lait, & porté dans ses bras. » Quoique tu sois le Roi du Ciel, tu ne dois » pas oublier cependant que je suis ta Mere, » & une Mere qui t'a aimé tendrement. Par » l'amitié que tu me dois à ton tour, beau » Fils, je te conjure de pardonner à ces pau- » vres pécheurs. Ce sont mes sœurs & mes » freres ; & ta fête, quoique tu fasses, ne sera » point pléniere, si pendant ce tems il y a » ailleurs, sans que tu l'empêches, des gens » qui souffrent. Je te demande seulement que, » ce jour-ci, & demain encore, leur supplice » soit suspendu. Mere, répondit Jésus, que » ce que vous desirez soit fait. J'accorde non- » seulement deux jours, mais trois ; car je veux » que tout mon Paradis sache que je vous » aime ». A ces mots, il lui baisa les yeux & la bouche, qu'elle avait plus vermeille & plus douce que rose épanouie : & dans l'instant les flammes du Purgatoire s'éteignirent, & devin-

rent pour les patiens auſſi douces que lait.

Quant à celles d'entre ces ames qui ſe trouvaient avoir fini ce jour-là le tems de leur pénitence, il leur fut permis d'entrer à la fête. L'Arcange Michel alla les prendre, & il revint à leur tête en chantant ces paroles :

J'ai joie ramenée ici.

Pierre tout joyeux leur ouvrit les deux battans. Elles entrerent en ſe tenant par la main, & parurent auſſi blanches que l'aubépine lorſque le printems l'a fleurie. Jéſus les accueillit avec bonté; tout le monde les embraſſa; & la Mere-Dieu les pria gracieuſement de prendre part à la fête, puiſque leur bonheur ne devait plus jamais finir.

Ce que vous venez de lire, Meſſieurs, vous apprend pourquoi *le jour des ames* eſt toujours le lendemain de la Touſſaint. Tous les ans même, à pareil jour, en mémoire de cette grace, les feux du Purgatoire ſont éteints (*h*). Mais ce bienfait n'eſt que pour le Purgatoire, je vous en avertis : les Damnés n'y ont point de part, & ſouffrent ſans relâche toute l'année.

NOTES.

NOTES.

(*a*) [*Il les chargea d'aller par toutes les chambres & dortoirs de son Paradis.*] Mes Lecteurs se rappelleront certainement avoir vu un Fabliau où le Poëte donnait à Alexandre des Barons & une tour; parce que tels étaient les objets que ce Fablier avait ordinairement sous les yeux. Ici voilà un Moine, qui accoutumé à voir journellement des chambres, des dortoirs & des galeries dans son Couvent, en place dans le Paradis. Si l'on ne savait pas que ce Conte a été, comme les autres, écrit par un Moine, à ce mot seul on le devinerait.

(*b*) [*Fête où seraient faits grands miracles*; disait-il, *& où l'on verrait la Fontaine d'amour.*] Il ne s'agit dans le Conte ni de Fontaine d'amour ni de Miracles, quoique l'un & l'autre soient annoncés; l'Auteur a oublié cet article. Peut-être aussi ne fait-il promettre aux deux Apôtres messagers ces divertissemens que par une sorte de charlatanerie, pour exciter par-là la curiosité, & attirer ainsi plus de monde à la Fête. Au reste, ceci prouve que les grands Seigneurs, lorsqu'ils faisaient publier des Cours-plénieres, faisaient annoncer aussi beaucoup de divertissemens, & sur-tout des divertissemens extraordinaires & nouveaux.

(*c*) [*Chantaient cette Chanson, je vis d'amors.*] Ce morceau de chant, ainsi que tous ceux que l'Auteur a insérés dans son Conte, ne sont que des refreins ou des traits de Chansons vulgaires qui couraient alors parmi le Peuple, & qu'il applique à son sujet, assez ingénieuse-

ment pour la plupart. Je les ai retrouvés presque tous dans les Chansonniers du tems.

(*d*) [*La troupe des Pucelles parut enfuite conduite par Madelaine.*] La Madelaine à la tête des Vierges! il y a ici de quoi s'étonner. Il est vrai qu'il y a eû des Peres de l'Eglise qui ont prétendu que Marie, sœur de Marthe, que la femme pécheresse de l'Evangile, & que Marie-Madelaine étaient trois femmes différentes. Mais le Pape S. Grégoire accrédita l'opinion contraire, & son autorité a entraîné toute l'Eglise, malgré les réclamations de plusieurs Savans & Docteurs, qui depuis, & jusqu'à nos jours, ont soutenu le premier sentiment. Il paraît que notre Poëte pensait sur la Madelaine comme S. Grégoire, & qu'il la croyait la femme pécheresse; puisqu'il dit plus bas que Jésus la regarda avec cet air de bonté qu'il avait pris autrefois lorsqu'il lui avait pardonné ses péchés.

(*e*) [*Les Veuves, la tête couverte du signe de leur viduité.*] Au siecle dans lequel écrivait l'Auteur, celles des Veuves qui, renonçant au mariage, faisaient vœu de chasteté, portaient, comme les Religieuses, un voile sur la tête, avec un habit particulier[1]. C'était un reste des tems de la primitive Eglise où elles étaient Diaconesses.

[1] Ducange. Gloss. au mot *Vidua*.

(*f*) [*Jouerent sur le cor différens airs.*] Il y a plusieurs preuves que cet instrument était, ainsi que le tambour, employé à la danse.

il y eut *instrumens*
Si ot maintes armonies,

tambours
Tabours & cors Sarrasinois;

bruit
Entr'eus mainent grant tabarois :
les *sautent* *dansent*
Li uns trement, li autres saillent.

Mais ce tambour & ce cor sont-ils les mêmes que les nôtres? Il est probable que non, au moins pour le dernier; car, 1°. il était en bois.

entendriez
Là oïssiez maint cor de pin.
Roman de Claris.

2°. Il était droit & sans courbure. Une Piece, intitulée *Le dit des Herauts*, parlant des gens tortus, contrefaits & bâtis différemment des autres, les compare à des trompettes & à des cors qu'on aurait faits courbes,

crochus
Sont buisines * & cors croçus.

* *Buccinae*

Peut-être ces cors pour la danse n'étaient-ils autre chose que l'espece de petite flûte à bec, connue en Provence sous le nom de galoubet.

Il y avait des cors pour la chasse. Nos vieux Romanciers en donnent un ordinairement à leurs Héros; ou bien ils le font porter devant lui par un Nain qui lui sert d'Ecuyer. Quand ce Héros veut se faire annoncer dans quelque château, ou en défier le Maître au combat, il sonne du cor. Selon eux, le fameux Rolland mourut à Roncevaux en sonnant du sien. Les miniatures des manuscrits qui en représentent, leur donnent la forme du cornet de nos Vachers; & vraisemblablement c'en était un, comme le prouve le mot même, dérivé du latin *cornu*.

Le cor & le tambour au reste sont deux instrumens que nous avons adoptés des Sarrasins; & l'on a vu plus haut,

dans le passage cité, qu'ils sont nommés *Sarrasinois*. Quand S. Louis fut vaincu en Egypte & fait prisonnier avec son armée, les Sarrasins s'égayerent aux dépens des Français par des Chansons dérisoires où ils insultaient à notre malheur. *En venant dans ce pays-ci*, disaient-ils, *vous avez cru sans doute le prendre avec la flûte & le tambourin.* '

' D'Herb. bibl. orient. p. 712.

L'un & l'autre instrument fut adopté par les Ménétriers qui couraient la France. J'ai même vu dans les Poésies du tems une Piece intitulée les *Tabureors* (les Tambourineurs,) où l'Auteur se plaint du mauvais goût de son siecle, qui regardait, comme Ménétriers, des gens dont tout le talent était de jouer de la flûte & du tambourin. Il veut qu'on n'honore de ce nom que les Musiciens qui savent chanter des Romans.

(*g*) [*Embracez-vous, de par amors.*] La permission que donne ici la Vierge aux Danseurs & Danseuses de la Cour céleste, de s'embrasser les uns les autres, prouve combien est ancien l'usage, qui subsiste encore dans les classes Bourgeoises & dans celles du Peuple, d'embrasser sa Danseuse quand on a dansé. Cependant il n'a plus gueres lieu que pour les danses à deux, & sur-tout pour le menuet.

(*h*) [*Tous les ans à pareil jour, en mémoire de cette grace, les feux du Purgatoire sont éteints.*] Telle était l'opinion du tems; & on la retrouve encore dans nos Livres mistiques du dernier siecle, & même dans plusieurs de ce siecle-ci, sur la dévotion à la Vierge. Les Auteurs y attribuent de même à la Mere de Dieu, la faveur accordée dans ce jour aux Justes souffrans du

Purgatoire ; mais ils ne savent trop quelle raison en donner : car enfin on ne voit pas pourquoi la Vierge choisirait de préférence, pour une pareille grace, le jour de la Toussaint, plutôt que d'autres qui y paraissent bien plus favorables, tels que ceux de ses Fêtes par exemple. Mais les Ecrivains dont je parle ont reçu par tradition cette opinion dévote, & ils ignorent qu'ils la doivent au prétendu bal céleste de nôtre Conte.

On a cru aussi autrefois en France, que les flammes du Purgatoire s'éteignaient le jour de Pâques[1], ainsi que celui de la Toussaint.

[1] Ann. Ord. Bened. sæc. VI.



DE LA SACRISTINE.

UNE jeune Religieuse, d'une très-jolie figure & âgée de vingt ans, était Sacristine de son Monastere. Chargée par son emploi de sonner les Matines tous les jours, elle était obligée, pour aller à l'Eglise, de passer par une galerie où se trouvait une image de la Vierge; & jamais elle ne manquait d'y dire, en passant, un *Ave*. Mais le Diable qui ne s'occupe du matin au soir que d'anéantir toutes les bonnes actions qu'il voit faire, voulut perdre la jeune Nonain, & il y réussit. « Que fais-tu dans cette éternelle pri-» son, lui disait-il à l'oreille? Viens dans le » monde. Jeune & jolie comme tu es, sûre » de plaire, il n'est point de plaisirs que tu ne » puisses te promettre. Ne sera-t-il pas tou-» jours assez tôt de venir t'enfermer ici, lors-» que l'âge aura flétri tes charmes »?

Pendant que le Tentateur séduisait ainsi la Sacristine, il enflammait pour elle le Chapelain du lieu. Celui-ci ne se proposait rien moins que

de l'enlever. Mais il eût fallu pour cela y faire consentir la Pucelle, & il n'avait gueres la liberté de la voir. Il employa donc, pour la solliciter, une vieille femme qui lui peignit avec tant de chaleur les plaisirs qu'on lui destinait, que la petite personne, embrâsée, promit de suivre le galant, & lui donna rendez-vous la nuit suivante à la porte du Monastere. La chose était d'autant plus facile, qu'elle avait les clés de l'Eglise.

Elle vint en effet au rendez-vous; mais ayant, selon sa coutume, dit son *Ave* en passant, elle fut très-étonnée, lorsqu'elle s'apprêtait à sortir, de voir à la porte une femme, qui avec un visage sévere la repoussa, & lui dit qu'elle ne passerait point. Il fallut donc retourner. Elle se flattait d'être plus heureuse le lendemain; mais comme le lendemain elle dit encore sa priere, ce fut encore le même obstacle. Le Chapelain qui s'était impatienté à l'attendre pendant ces deux nuits, lui envoya sa Messagere pour se plaindre. Mais quand il sut pourquoi la Sacristine avait manqué à sa parole, il lui fit dire de passer devant l'image sans y prier, & même de détourner la tête

lorsqu'elle passerait. Celle-ci n'osa pas exécuter le conseil à la lettre ; mais elle prit par un autre chemin ; aussi ne trouva-t-elle personne qui l'arrêta. Le Chapelain l'attendait, ils partirent ensemble.

Cependant tous les *Ave* qu'elle avait dits depuis son entrée au Couvent, n'étaient point restés sans effet. Notre-Dame qui l'affectionnait, ne voulut pas que l'honneur d'une aussi fidele servante fût compromis. Elle prit ses habits & sa figure ; & pendant tout le tems que la fugitive fut absente, remplit assiduement toutes ses fonctions ; sonnant pour elle les cloches, chantant au chœur, allumant les lampes, enfin, s'aquittant de tout ce que l'autre eût dû faire.

Au bout de dix ans néanmoins, l'Apostate lassée de son libertinage & pressée par ses remords, se sépara du compagnon de ses débauches & voulut retourner dans son Couvent pour y faire pénitence. Elle n'arriva que le soir afin de n'être pas reconnue ; & même avant de se présenter, elle entra dans une maison voisine qu'habitait une femme dévote qui donnait à loger par charité. Elle y fut très-bien reçue,

On la fit ſouper ; & après la table , comme on cauſait de différentes choſes, elle s'aviſa de demander ce qu'on diſait d'une jeune Sacriſtine qui s'était enfuie, il y avait environ dix ans, avec un Chapelain. La dévote fut fort ſcandaliſée d'une queſtion pareille. Elle répondit que jamais on n'avait calomnié vertu plus pure; que la Religieuſe dont on lui parlait était un vrai modele de ſainteté ; & que le Ciel au reſte paraiſſait rendre témoignage à ſes mérites, puiſque tous les jours elle opérait des miracles.

Ce diſcours était une énigme pour la pénitente. Elle paſſa la nuit en prieres ; & le lendemain, au premier coup de Matines, elle ſortit, & vint ſe préſenter, en tremblant, à la porte de l'Egliſe. Une Religieuſe ſe préſente, & lui demande ſon nom. Je ſuis une pécheresse qui viens m'offrir à la pénitence, dit-elle : & alors elle confeſſa ſa faute. Et moi, dit la prétendue Religieuſe, je ſuis Marie, que vous avez ſervie autrefois fidelement, & qui en récompenſe ai voulu cacher ici votre honte. Après ces paroles, Notre-Dame lui raconte comment elle l'a ſuppléée dans ſes fonctions ; elle l'exhorte à faire pénitence, & lui montre

les habits qu'elle avait quittés à son départ, & qu'elle lui rend. Aussi-tôt elle disparaît, & la Sacristine reprend son emploi sans que personne la reconnaisse. Jamais on n'eût soupçonné son aventure, si elle-même ne l'eût publiée dans la suite. Les Religieuses au reste l'en aimerent davantage; & ils la priserent encore plus qu'auparavant, comme étant protégée spécialement par la Mere de Dieu.

Dans une autre version, la Religieuse est séduite par le neveu de l'Abbesse. Cette Abbesse, toute mondaine & livrée à la dissipation, avait continuellement auprès d'elle des étrangers, parens ou autres. Tous les jours c'étaient des festins; « & cet exemple, dit le Poëte, n'est que trop » commun. Combien ne voyons-nous pas d'Abbés » & d'Abbesses abuser ainsi des biens de l'Eglise » pour enrichir leur parens, & pour faire bonne » chere; tandis que les pauvres Religieux » ou Religieuses ne boivent que de l'eau & ne » mangent que des œufs durs ».

Le Damoiseau établi chez sa tante, devient amoureux de la jeune None; & cette tante favorise ses poursuites. Cependant la Religieuse ne

consent à se laisser enlever qu'après une promesse de mariage. La nuit du rendez-vous, elle dit sa priere en passant, comme dans le Conte de la Sacristine; *elle est arrêtée de même par une femme inconnue. Enfin, elle sort comme dans l'autre Conte. Son ravisseur l'épouse, ils ont des enfans, & vivent ensemble pendant trente ans. Mais* Madame sainte Marie qui n'avait point oublié sa Nonain, & qui ne voulait pas la laisser damner, *lui apparaît en songe; & après lui avoir reproché son apostasie, lui ordonne de rentrer dans son Couvent. A son réveil, celle-ci raconte à son mari ce qui lui est arrivé. Ils se séparent, & lui-même se fait Moine.*

Rutebeuf a aussi un Conte pareil aux deux qu'on vient de lire; car ce Poëte qui écrivait contre les Croisades, qui plaisantait sur la Religion & sur l'Enfer, a fait beaucoup de Poésies dévotes.

Chez le Fablier, c'est un Moine, Sacristain de son Couvent, qui s'enfuit avec la femme d'un Chevalier. L'une vole son mari, l'autre pille la Sacristie; mais on court après eux, on les ratrappe & on les met en prison. Là, ils implorent le secours de la Vierge. Marie descend dans la prison,

& y trouve deux Diables qui, pour damner plus sûrement les deux prisonniers, les sollicitaient à commettre ensemble un second péché qu'ils n'avaient pas eu le tems de commettre encore. Elle ordonne aux deux Démons de porter, l'un, la femme dans le lit de son mari, l'autre, le Moine dans son Couvent; & de revenir ensuite se mettre en prison pour eux. Le Sacristain rendu ainsi à son premier emploi, va pour reprendre ses fonctions. Ses confreres, & l'Abbé sur-tout, l'accablent de reproches. Il demande ce que signifie ce langage: on veut le convaincre de son infidélité; mais quand on ouvre les armoires, on voit que rien n'y manque. Le Chevalier n'est pas moins surpris de retrouver les effets que, la veille, lui avait volés sa femme, & de la revoir elle-même à ses côtés. La surprise est bien autre encore, lorsqu'on va visiter la prison & qu'on y trouve enchaînés un Moine & une Dame, parfaitement semblables aux deux coupables qui peu de tems auparavant y avaient été enfermés. On va consulter l'Evêque sur cette aventure extraordinaire. Le Prélat vient avec de l'eau bénite exorciser les deux prisonniers, & il les adjure au nom de Dieu de lui dire qui ils sont. Ceux-ci forcés de répondre, avouent qu'ils sont les Dé-

mons qui avaient voulu induire à mal le Sacristain & la femme du Chevalier ; mais ils avouent en même-tems qu'ils n'ont pu réussir. Cette réponse rend tout le monde content : l'Abbé fait des excuses au Sacristain, & le Chevalier retourne auprès de sa femme, plus amoureux encore qu'auparavant.

Je m'interdis toute réflexion sur les sujets qu'on a vus jusqu'à présent : mes Lecteurs en feront assez d'eux-mêmes. Je les prierai seulement de remarquer, & la suite le prouvera encore, que dans presque tous ces Contes le Diable joue un grand rôle. L'Ange de ténèbres y est toujours supposé en sentinelle pour induire au mal les ames pieuses, & sur-tout les Hermites & les Moines, qu'il hait de préférence, parce que leur état étant censé le plus saint, ils doivent lui échapper plus aisément. Comme notre imagination ne peut se représenter un Esprit, on donnait à celui-ci une forme, semblable à la nôtre, mais hideuse & horrible. C'était un grand homme sec & noir, avec une longue queue, des griffes aux pieds & aux mains, & une figure effroyable. Les miniatures des manuscrits, les peintures des cloîtres, les monumens, vitraux & portails d'Eglises, que le tems a respectés, nous le représentent encore ainsi. On croyait même le mortifier beaucoup, en le faisant extrêmement laid.

Le Conte suivant est l'Histoire d'une vengeance qu'il tira en pareil cas.

DU SACRISTAIN.

Des Moines faiſaient travailler à orner le portail de leur Egliſe. L'un d'eux, qui était Sacriſtain, & qui s'entendait à ces ſortes d'ouvrages, parce qu'il ſavait ſculpter, y plaça une image de la Vierge, d'une beauté admirable : car il aimait ſingulierement Notre-Dame. Le ceintre repréſentaient le Jugement dernier. Au haut ſe voyait Dieu notre Sire, tel qu'il apparaîtra dans ce grand jour lorſqu'il jugera tous les humains : il avait à ſa droite les Elus & les Anges ; à ſa gauche les Réprouvés (*a*). Mais parmi ceux-ci, on remarquait ſur-tout un Satan, armé d'un croc de fer, & ſi hideux, ſi horrible, qu'on ne pouvait le regarder ſans frémir. Tous ceux qui paſſaient par-là ſe ſignaient d'épouvante. Enfin la figure inſpirait tant d'effroi, que celui qu'elle repréſentait, irrité de ſe voir en exécration, vint demander au Moine ſculpteur pourquoi il l'avait fait ſi laid. « C'eſt que je te hais, parce que tu damnes

» les ennemis de Dieu, répondit le Frere. Au » reste, je veux que tout le monde te honnisse, & je t'aurais fait plus laid encore, si » j'avais pu. Ton intention, reprit Satan, est » donc de me rendre odieux par-tout, afin » qu'on me préfere cette Dame que tu as » rendue si belle ? Eh bien, attens-toi que je » me vengerai. Je t'ai jusqu'à présent assez laissé » en repos ; mais je t'avertis que si avant trois » jours tu ne changes mon portrait, je te » ferai ressouvenir de moi pendant long» tems ». En parlant ainsi, Satan disparut, laissant dans le lieu une puanteur affreuse.

Ces menaces ne firent qu'irriter davantage le Moine contre le Bouc, & dès le lendemain il ajoûta encore à sa laideur. Mais celui-ci venant le trouver sur l'échaffaut où il travaillait : tu veux donc que nous soyons ennemis, lui dit-il. Allons, puisque nous voilà en guerre, voyons d'abord comment tu sais sauter. A ces mots, il brise & renverse l'échaffaut. Mais qui fut bien attrappé ? Ce fut le Méchant : car le Sacristain n'eut pas plutôt crié, sainte Marie à mon secours, que la Vierge de l'image étendit le bras pour le retenir ; & qu'après l'avoir

laissé pendant quelque-tems suspendu en l'air afin de donner aux passans le tems d'admirer ce beau miracle, elle le posa doucement à terre, à la grand'honte du malin. Quoiqu'humilié de l'aventure, l'Esprit infernal ne voulut pas néanmoins renoncer à sa vengeance ; mais il s'y prit, pour réussir, d'une maniere plus adroite.

Près du Couvent demeurait une jeune veuve, riche & dévote. Il la rendit amoureuse du Moine, & en même-tems il échauffa celui-ci d'amour pour la veuve. Avec de pareilles dispositions, nos deux Amans furent bientôt d'accord, & ils ne songerent plus qu'à passer en terre étrangere pour y vivre librement ensemble. L'une prit donc le parti de vendre ce qu'elle ne pouvait emporter, l'autre, de voler le trésor de l'Eglise qui lui était confié. Ils fixerent le jour de leur départ, & se donnerent rendez-vous pour minuit à un endroit indiqué. L'heure arrivée, le Sacristain partit, emportant croix, patenes, calices, encensoirs; en un mot, tout ce qu'il avait pu prendre.

Mais c'était-là le moment qu'attendait le Malin pour se venger. Il était aux aguets. A peine

peine voit-il le Frere hors du Couvent, qu'il court par tous les dortoirs avec un bruit épouventable, & crie que le Moine emporte tous les effets de la Sacriftie. On fe leve, on s'habille à la hâte, on s'arme de bâtons & de maffues, on court après le fugitif, qui bientôt eft ratrappé, & on le ramene au Couvent en l'accablant de coups & d'injures. Pour la Dame on la laiffa échapper fans lui dire mot. La même chofe n'arriverait point aujourd'hui. Il y a peu de Moines maintenant qui en pareille circonftance ne profitât de l'embarras de la Belle; mais les Moines font devenus paillards : les mœurs autrefois étaient moins corrompues.

Dès qu'on fut rentré, on mit le Sacriftain au cachot. Là, il commençait à faire de triftes réflexions fur fa fottife, quand tout-à-coup le Diable vint fe préfenter à lui & infulter à fon malheur : « Cependant il refte encore entre » nous deux un moyen de réconciliation, » ajouta Satan; change cette vilaine figure que » tu m'as faite, donne-m'en une plus jolie; & » je te promets, moi, de te tirer d'ici & de te » rendre même blanc comme neige ». L'offre tenta le Frere; il l'accepta: à l'inftant fes chaî-

nes se briserent, & il alla se coucher tranquillement dans sa chambre.

A l'heure de Matines, il vint à l'ordinaire ouvrir l'Eglise & allumer les lampes. L'étonnement des Moines fut extrême de le voir là. Ils le saisirent, & quoiqu'ils protestât de son innocence, ils le ramenerent à son cachot. Mais imaginez qu'elle fut leur nouvelle surprise, de trouver là le Diable qui tenait la place du Sacristain, & qui, la tête inclinée, les mains croisées sur la poitrine, affectait un air cagot, qui vous eût fait pâmer de rire. On alla conter l'aventure au Pere Abbé. Celui-ci vint processionnellement au cachot avec la croix & le bénitier, & alors il fallut bien que le Malin délogeât malgré lui. Mais avant de partir, il se vengea, par une espiéglerie, du plus ardent de la bande : car il le saisit par son capuce & l'enleva en l'air. Heureusement pour le Moine, il était fort gros; il glissa à travers ses habits, & tomba tout nu au milieu de l'assemblée, de sorte que le Méchant n'emporta que le froc.

On crut alors que c'était le Démon qui avait volé le trésor, & on fit des excuses au Sacristain de l'avoir soupçonné. Celui-ci se confessa

de ſa faute & vécut bien depuis ; cependant il tint parole, & fit au portail une ſtatue du Diable plus belle que la premiere. De ſon côté, la veuve ſe comporta ſi bien, que Dieu, lorſqu'elle mourut, lui donna ſon Paradis.

L'Auteur dit que tous les ans on liſait ce Conte chez les Moines blancs, *pour les édifier.*

NOTE.

(*a*) Preſque toutes les anciennes Egliſes qui ont été bâties au tems de nos Conteurs, ont à leur portail un jugement dernier, repréſenté exactement comme celui du *Conte.*



DE L'HERMITE

QUE LE DIABLE ENNIVRA.

EXTRAIT.

DEPUIS long-tems le Diable tentait un Hermite, ſans avoir pu encore l'induire à mal. Enfin, furieux de voir toutes ſes ruſes inutiles, il lui déclare un jour qu'il l'étranglera de ſes griffes, s'il ne ſe réſout à commettre un péché mortel. Au reſte, il lui laiſſe à choiſir ſur trois; l'ivreſſe, l'homicide ou l'adultere. Le Reclus demande quelques jours pour ſe décider; & après bien des réflexions, il préfere de s'ennivrer, comme étant le péché le moins conſidérable des trois.

Au bas de la montagne ſur laquelle il avait bâti ſa cellule, était un moulin, dont le Meunier, à raiſon du voiſinage, était devenu ſon ami. Celui-ci ayant un jour pris du poiſſon, invita l'Hermite à venir le manger avec lui & ſa femme. L'autre accepta, dans l'idée de

s'aquitter bien vîte envers Satan, & d'être ainſi débarraſſé de ſon péché. En effet, il but ſi copieuſement, que quand il fallut retourner, notre pénitent avait de la peine à ſe ſoutenir. La Meuniere, quoiqu'elle eût un peu bu auſſi, s'offrit à lui donner le bras, & ils marcherent tous deux tant bien que mal. Mais en chemin la tête tourne à la Dame; elle tombe ſur l'herbe & s'endort. L'Hermite, que le vin avait échauffé, ſent à ce ſpectacle réveiller ſa luxure. Il profite de l'état où ſe trouve la Meuniere pour la careſſer. Le Meunier, qui de ſon moulin voit le tour qu'on lui joue, accourt avec une hache; mais au moment qu'il va frapper, il fait un faux pas & tombe; l'autre auſſi tôt ſaiſit la hache & le tue. Ainſi, en moins d'un clin d'œil, il fut adultere & homicide; & c'eſt ainſi qu'en voulant attraper le Diable & ne commettre que le moindre des trois péchés, il fut attrapé à ſon tour, & les commit tous trois.

L'Auteur, comme dans preſque tous les Contes où il s'agit de quelqu'un qui s'eſt rendu coupable de quelque grand crime, dit que l'Hermite fit pénitence, & qu'à ſa mort il fut porté par les Anges en Paradis.

Ceux de mes Lecteurs qui connaissent les Contes de Grécourt & de Piron, se rappelleront d'y avoir vu celui-ci. En publiant les Fabliaux, j'ai cité les imitations qui en avaient été faites, & je l'ai même regardé comme un devoir, parce que ces imitations tenaient à la gloire de la Nation Française. Je ne cite point celles des Contes dévots, parce que ce n'est point là un Ouvrage que la France puisse se faire honneur de revendiquer.



LE PURGATOIRE

DE S. PATRICE. (a)

Il n'y a personne qui ne sache, que tel est encore aujourd'hui le nom d'une caverne d'Irlande, devenue célèbre par mille Fables grossieres, qu'ont débitées ou crues l'ignorance & la superstition. Elle se trouve à deux lieues de Dungal, dans une petite île située au milieu d'un lac que forme le Derg; & fut détruite, ou comblée, successivement par les ordres du Pape Alexandre VI; par ceux de Henri VIII, Roi d'Angleterre, quand il se sépara de l'Eglise Romaine; & pour la troisieme fois vers la fin du regne de Jaques I. La dévotion pour le lieu subsiste cependant toujours parmi les Catholiques du pays, & ils y vont encore en pélerinage. On l'appellait Purgatoire, *parce que, selon l'opinion commune, quiconque y descendait en sortait* purgé *de ses péchés.*

Le Conte qu'on va lire, en donnant l'origine de ces opinions fabuleuses, peut être regardé comme un morceau curieux. Néanmoins comme ce n'est après tout qu'une Historiette de Légende & qu'une preuve de plus à ajouter aux sottises populaires, je crois qu'il suffira d'en donner un extrait abrégé.

Il a été depuis traduit en Prose & imprimé plusieurs fois.

L'APÔTRE Patrice avait entrepris de convertir à l'Evangile l'Irlande encore païenne. Dans ce dessein il annonçait par-tout aux grossiers habitans de ce pays les joies du Paradis & les tourmens de l'Enfer. Mais les Barbares lui ayant répondu que pour se résoudre à croire tant de choses incroyables, ils voulaient les voir, le Saint alors se vit forcé malgré lui de faire un miracle. Il employa, pour l'obtenir de Dieu, de longs jeûnes & de fréquentes prieres. Le Seigneur enfin lui apparut; & après lui avoir donné un bâton miraculeux que les Archevêques d'Irlande ont conservé depuis, & qu'on a nommé le *bâton Jésus*, il le conduisit dans une caverne noire & profonde, à laquelle il communiqua un pouvoir singulier: car, quiconque y entrerait repentant de ses fautes, devait y voir une image fidele des plaisirs du Ciel & des supplices de l'Enfer. L'Apôtre aussitôt fit clore de murs la caverne; il y bâtit un couvent, & y mit des Moines, auxquels il donna la Regle de S. Augustin. Beaucoup de gens lui demanderent depuis à descendre dans ce lieu redoutable. Il le leur

permettait; mais à leur retour il les interrogeait ſur ce qu'ils avaient vu; & leurs dépoſitions, recueillies fidelement, étaient gardées dans le Monaſtere. Après ſa mort, le trou fut appellé de ſon nom le *Purgatòire de S. Patrice*; & la clé en fut dépoſée entre les mains du Prieur. Voici avec quelles cérémonies on était admis à y deſcendre.

D'abord, dit Marie de France, il faut ſe confeſſer à l'Evêque & lui déclarer ſon projet. Celui-ci fait tous ſes efforts pour en détourner : il repréſente les riſques d'une pareille entrepriſe, & le grand nombre de ceux qu'on ſait y avoir péri. Si l'on perſiſte, il renvoie, avec une lettre cachetée de ſon ſceau, au Prieur, qui, après avoir employé les mêmes remontrances, vous admet aux épreuves. Elles conſiſtent en quinze jours de jeûnes, de veilles & d'oraiſons. Ce terme expiré, le Pénitent aſſiſte à une grand'meſſe, à laquelle il communie; après quoi on l'aſperge d'eau-bénite, & on le conduit en proceſſion à la caverne. Alors on lui en ouvre la porte; il demande de nouveau pardon à Dieu de ſes péchés; les Prêtres lui donnent leur bénédiction; il fait le ſigne

de la croix; puis s'enfonce dans le trou, dont l'ouverture eſt fermée auſſitôt ſur lui. Vingt-quatre heures après, les Moines reviennent, comme la veille, en proceſſion pour lui ouvrir. S'ils le voient reparaître, ils témoignent leur joie par des chants de dévotion. S'ils ne le revoient point, ils ſuppoſent qu'ayant cédé aux tentations du Démon, il a été emporté par lui; & le croient damné.

Après ce long préambule hiſtorique, Marie de France raconte l'aventure d'un Chevalier, nommé Ouvain, qui eut la curioſité de deſcendre dans ce Purgatoire.

Ouvain d'abord commence par marcher pendant quelque tems dans l'obſcurité. Une lueur faible qu'il apperçoit enſuite le fait arriver à un palais. Là il trouve des Chevaliers vêtus de blanc, qui l'avertiſſent des épreuves terribles par leſquelles il va paſſer, & qui en l'exhortant à prendre courage, lui donnent quelques avis ſur la conduite qu'il doit tenir. Un peu plus loin il eſt arrêté par des Démons, & menacé de tous les tourmens de l'Enfer, s'il ne retourne ſur ſes pas. D'après ſon refus les Eſprits infernaux le ſaiſiſſent. Ils l'attachent

ſur une roue armée de pointes, le jettent ſucceſſivement dans les flammes, puis dans une eau plus froide que la glace, &c. &c. Ouvain, en prononçant le nom de Jéſus, échappe à leur rage & les force à fuir. Libre de ce danger, il arrive dans un jardin délicieux dont la porte eſt de criſtal, & les murs de pierres précieuſes. Ce lieu eſt en tout tems couvert de fleurs & de fruits. On y reſpire un parfum plus ſuave mille fois que ne ſerait celui de toutes les épices de l'univers réunies enſemble. Tous les jours les Anges viennent y chanter; & à midi une étoile ſe détachant du Ciel, apporte à ceux qui l'habitent une manne exquiſe dont ils ſont nourris. C'eſt-là qu'après avoir paſſé par les différens tourmens de l'*Enfer*, & expié plus ou moins rigoureuſement leurs fautes, ces Juſtes purifiés attendent en paix le moment où le Ciel leur ſera ouvert. Ouvain, enchanté de ce lieu de délices, veut y reſter. On lui répond qu'il ne le peut, mais qu'il y viendra après ſa mort, s'il a vécu chrétiennement.

Au ſortir de la caverne, il ſe fait Moine dans l'Abbaye de S. Patrice; & le récit des merveilles dont il avait été le témoin convertit à

la Foi Chrétienne, dit l'Auteur, un grand nombre d'Idolâtres.

NOTE.

(*a*) Je ne mets ici ce Conte parmi les *Miracles* qu'à cause de l'analogie du sujet; car il n'est point fait par nos Moines. Son Auteur est une certaine Marie, surnommée de France, dont on lira ci-après des fables, & de laquelle j'ai parlé dans une note qui termine le troisieme Volume des Fabliaux. Elle dit avoir tiré son *Purgatoire de S. Patrice*, d'un Livre plus ancien qu'elle.

Act. sanct. vita S. Patric. Cette fable, selon les savans Bollandistes [1], naquit au commencement du XII[e] siecle, & fut l'ouvrage d'un Moine nommé Henri.

On la trouve dans le Roman de Guérin-Mesquin, l'un de ceux qui composent la Bibliotheque bleue; & c'est-là sa vraie place, quoique l'Historien Mathieu Ann. 1153. Paris [1] & quelques Bréviaires anciens l'aient aussi adoptée. Mais il y a ici une observation plus importante à faire.

Mes Lecteurs auront remarqué sans doute de la ressemblance entre cette descente d'Ouvain au Purgatoire de S. Patrice dans notre Conte, & celle d'Enée aux Enfers dans le Poëme de Virgile. Chez l'un & l'autre Auteur ce sont d'abord des Limbes par lesquels passe le Héros; puis un Tartare; enfin un Elisée. L'Auteur Chrétien a seulement adapté ces fables à sa Religion. Mais ce qui rend frappante la preuve de son

imitation, c'eſt d'y voir (ce que cette Religion n'admet point) des Limbes pour les Adultes, & un lieu de repos intermédiaire pour les ames juſtes purifiées de leurs fautes. Le Moine Henri, en liſant ou tranſcrivant l'Enéide, y aurait-il donc pris l'idée de ſa fiction? Un ſavant Anglais, Warburton, a prétendu que ce voyage d'Enée aux Enfers n'était qu'une allégorie de l'initiation aux Miſteres d'Eleuſis; & ſon ſiſtême ingénieux a trouvé beaucoup de partiſans. D'autres Savans ont eu la même opinion ſur le *Purgatoire* d'Irlande. Ils citent un paſſage de Strabon, qui prouve que des Miſteres tout-à-fait ſemblables furent introduits dans cette île, & ils penſent que la Religion Chrétienne, quand elle s'y eſt établie, a fort bien pu les altérer au point que nous l'offre le Conte. En effet, diſent-ils, ces préparations expiatoires, ces jeûnes, ces pénitences, ces épreuves périlleuſes par le feu, par l'air & par l'eau, qu'on employait dans les Miſteres de Cérès, ſont préciſément auſſi ce qu'on retrouve dans le *Purgatoire* de Patrice.

Pour moi il me ſemble que s'il fallait attribuer les Cérémonies religieuſes de la caverne d'Irlande à l'introduction de quelques Miſteres étrangers, on devrait y reconnaître, préférablement à toute autre, celles de l'antre de Trophonius. On n'entrait dans cet antre, comme dans celui d'Irlande, qu'après pluſieurs jours de retraite employés en purifications & en ſacrifices[1]. On y était conduit de même par des Prêtres. On courait les mêmes riſques, ſi l'on oſait y pénétrer ſans les diſpoſitions requiſes. Enfin quand on en était ſorti, il fallait de même écrire ſur des tablettes tout ce qu'on avait vu ou

[1] Pauſanias.



entendu ; & ces dépositions étaient conservées par les Prêtres.

Des traits de ressemblance aussi frappans paraîtront suffisans peut-être pour soupçonner aux deux superstitions une même origine. Peut-être est-ce en lisant dans Pausanias ce que dit cet Ecrivain sur l'antre de Trophonius, que le Moine Henri aura imaginé, soit par dévotion, soit par fourberie, de supposer aussi en Irlande une caverne expiatoire. Par la suite il aura trouvé dans Virgile de quoi embellir sa fiction, & il en aura profité pour y coudre une Histoire, capable de la rendre bien plus intéressante par le merveilleux. Je n'ose hasarder tout ceci que comme des conjectures. Mais si ces conjectures avaient quelque probabilité, quel ample sujet de réflexions nous offrirait cet antre de Trophonius, devenu dans les mers de l'Océan le trou de S. Patrice ; ces Misteres d'Isis changés d'abord dans l'Attique, entre les mains d'Orphée, en Misteres de Cérès ; & deux mille ans après dégénérés en Irlande dans l'Histoire d'Ouvain. De tout ceci il résulterait au moins une vérité ; c'est que les erreurs humaines ne sont vraisemblablement pas aussi nombreuses qu'on l'imaginerait d'abord, & que comme les êtres physiques elles ne sont, en vieillissant, que s'altérer & se modifier sans cesse, sans jamais s'anéantir. Mais cette vérité est-elle faite pour attrister le Philosophe ou pour le consoler ?



DE L'HERMITE

QUI SE CASSA LE COU.

EXTRAIT.

Un Hermite avait conſtruit ſa cellule ſur une colline près d'un bois où un voleur s'était établi pour détrouſſer les paſſans. L'Homme de Dieu le rencontre un jour, & il le prêche avec tant de force, que le brigand ſe jettant à genoux, confeſſe ſes fautes & demande pénitence. L'autre lui enjoint de ne jamais mentir & de rendre à ſon prochain tous les ſervices qu'il pourra. Le Voleur retourne chez lui dans le deſſein d'exécuter ce double conſeil. En traverſant le bois, il voit deux hommes nus, qu'avaient dépouillés d'autres voleurs, & qui étaient attachés à un arbre, les mains derriere le dos. Auſſitôt il court les délivrer. Dans le chemin une branche lui creve un œil, mais la douleur que lui cauſe ſa bleſſure ne l'empêche pas d'achever envers eux ſa bonne œuvre. Il leur donne même, pour les couvrir, une partie

de ſes habits. Quelques inſtans après il apperçoit un lépreux qui en voulant traverſer à cheval une riviere, avait été entraîné par le courant, & qui était ſur le point de ſe nayer : notre Pénitent ſe jette à la nage ; il le ramene à bord, l'embraſſe (*a*), & lui donne ſa bourſe. Dans ce moment ſe préſentent trois Cavaliers armés. Leur frere, peu de jours auparavant, avait été tué par le Voleur, & ils le cherchaient pour ſe venger. Comme d'après le ſignalement qu'on leur en avait donné ils croient le reconnaître, ils lui demandent avec menace ſi ce n'eſt pas lui qui eſt l'aſſaſſin de la forêt. Celui-ci qui ſe rappelle qu'on lui a recommandé de ne jamais mentir, leur répond qu'oui. A l'inſtant il eſt poignardé. Il meurt en leur pardonnant ſa mort ; & les Anges deſcendent du Ciel, avec des chants d'allégreſſe pour enlever ſon ame.

Cette pompe triomphante eſt apperçue de l'Hermite ; mais elle le ſcandaliſe. « Hé ! quoi ! » ſe dit-il à lui-même, ce Brigand abominable » eſt ſauvé pour une heure ou deux de péni- » tence ! Après une vie entiere d'aſſaſſinats & » de crimes, quelques bonnes œuvres lui ſuf- » fiſent. Je ſuis donc un fou, moi, d'être venu

enſevelir

» nu ensévelir ici mes belles années, de m'être
» abstenu de tous les plaisirs, d'avoir pendant
» trente ans, jeûné, veillé, porté la haire !
» Puisque Dieu donne son Paradis à si bon
» marché, soit Hermite qui voudra, moi j'y
» renonce. Je veux retourner dans le monde ;
» & quand je m'y serai bien diverti, & que la
» mort approchera, je demanderai pardon, &
» serai sauvé comme ce Voleur (*b*) ». En parlant ainsi, le Reclus donne un coup de pied à sa cellule pour la renverser. Mais dans sa fureur il perd l'équilibre : il roule en bas de la colline, se casse le cou, meurt ; & il est emporté en Enfer par les Diables.

NOTES.

(a) [*Il apperçoit un Lépreux qui était entraîné par le courant. Notre Pénitent se jette à la nage, il le ramene à bord, l'embrasse.*] La lépre, qui paraît être originaire d'Egypte, de Palestine & de Syrie, avait été connue en France sous la premiere & la seconde Race ; & y avait été vraisemblablement apportée par le commerce du Levant. Sous la troisieme elle s'y multiplia d'une maniere effrayante, par l'augmentation de ce commerce, & sur-tout par les Croisades. Elle rendait si horriblement difforme & se communiquait avec tant de facilité, que dans la plupart de nos villes on établit,

pour ſéqueſtrer ceux qui en étaient infectés, des hôpi. aux particuliets qu'on appella, du nom de la maladie même, Ladreries ou Léproſéries. On peut juger du nombre des Lépreux par celui des Léproſeries: Louis-le-Jeune, dans ſon teſtament, fait des legs à deux mille de ces Hôpitaux. Dans les villes qui n'en avaient point, le Lépreux était abſolument ſéqueſtré de toute ſociété. Nous voyons même par pluſieurs de nos anciennes Coutumes, qu'en quelques endroits, & ſur-tout en Flandres, on lui bâtiſſait dans un champ, hors des murs, une petite cabane de bois ſoutenue ſur quatre piliers. Si la miſère le forçait de venir ſur le grand chemin mendier ſon pain, il avait à la main une creſſelle ou claquette pour avertir les paſſans de ſa préſence; mais il était obligé alors de ſe tenir éloigné d'eux. Le déſeſpoir auquel un ſi odieux traitement devait réduire ces malheureux, fit qu'on leur ſuppoſa pluſieurs fois le deſir de ſe venger & l'envie de nuire. En 1321 ils furent accuſés d'avoir, conjointement avec les Juifs, eſſayé d'empoiſonner toutes les fontaines; & d'après cette inculpation inſenſée, il y en eut un grand nombre qui périrent dans les ſupplices.

Ce qu'on vient de lire ſur l'horreur qu'inſpirait la ſeule approche d'un Lépreux, doit faire ſentir combien était héroïque l'acte de vertu qu'exerçait le Voleur du Conte, en ſecourant, en embraſſant un de ces peſtiférés. Parmi les œuvres courageuſes de charité que nos anciens Légendaires prêtent à leurs Saints ou Saintes, on compte les ſervices rendus aux Lépreux.

(b) [*Quand je me ſerai bien diverti & que la mort*

approchera, je demanderai pardon & ferai ſauvé comme ce Voleur.] Les Auteurs qui ont parlé des Contes dévots ſemblent ne s'être attachés juſqu'à préſent qu'à les préſenter du côté du ridicule. Ils ne diſent rien de la morale ſcandaleuſe qu'on y rencontre à chaque inſtant; tant de celle qui s'y trouve miſe en leçons comme dans cet endroit-ci, que de celle qui eſt en exemple comme dans l'*Abbeſſe enceinte*, dans le *Voleur que ſauva Notre-Dame*, dans l'*Hermite que le Diable ennivra*, &c. &c. Ce reproche néanmoins eſt bien autrement ſérieux que l'autre.

Les deux *Contes* ſuivans prouveront quelle étrange idée les deux Moines, leurs Auteurs, avaient de la perfection & de la vertu.



DU PRÉVÔT D'AQUILÉE.

L'HERMITE, dont je vais vous conter l'hiſtoire, avait paſſé dans une cellule les deux tiers de ſa vie à prier, à jeûner, à combattre la chair & le Démon. Après un auſſi long tems de pénitence il crut que peu de gens ſur la terre devaient l'égaler en mérites. Néanmoins pour s'en aſſûrer, il pria Dieu de le lui faire connaître; & Dieu lui révéla qu'il y avait dans Aquilée un Prévôt qui, ſans être Hermite ni Moine, valait mieux que lui. Si cette réponſe humilia le Solitaire, je vous le laiſſe à penſer; mais elle le fâcha encore plus. « C'eſt donc » inutilement que je me ſuis macéré ſi long- » tems, dit-il, puiſque je n'égale pas même en » ſainteté un homme de ſang, dont le métier » eſt d'en faire périr d'autres ». Dans ſa douleur il renonça à la vie érémitique, & jura de ne point ſe donner de repos, juſqu'à ce qu'il connût par lui-même quelle était la vie de ce Prévôt devenu ſi cher à Dieu. Pour cela il fal-

lait faire le voyage d'Aquilée : c'eſt auſſi ce que réſolut le Prudhomme. Il partit donc ſans argent & ſans reſſources, fondant uniquement ſa ſubſiſtance ſur la charité des bonnes gens. Cependant, afin de ne pas perdre par ſa folie tous les mérites qu'il avait aquis juſques-là, il prit le parti de ne boire pendant toute la route que de l'eau pure, & de ne manger que du pain. Enfin, à force de cheminer, il arriva.

Le premier objet qu'il rencontra, en approchant de la ville, fut une troupe de Cavaliers qui en ſortaient. Un pauvre ſe trouvant là par hazard en ce moment, il lui demanda où allaient ces gens armés. « Beau Sire, répondit » le Mendiant, ils vont pendre un voleur qu'a » fait arrêter hier le Prévôt, notre Juſticier. » Prudhomme, reprit le Voyageur, montrez-» moi, je vous prie, quel eſt parmi eux le » Prévôt. — Il eſt fort aiſé à diſtinguer, beau » Sire : c'eſt celui qui porte une robe écarlate » & qui monte ce beau cheval gris ».

A la vue d'un pareil faſte, il ne faut pas demander ſi l'Hermite fut ſcandaliſé. Cependant il fendit la preſſe pour pénétrer juſqu'au Prévôt, & le ſupplia au nom de Dieu de lui don-

ner l'hofpitalité. L'autre la lui accorda de grand cœur. « Prenez, lui dit-il, cet anneau que je » vous remets ; allez de ma part le préfenter à » mon époufe, & dites-lui que je la prie de » vous recevoir comme elle me recevrait moi- » même «. Avec une pareille affurance le Solitaire fe rendit chez fon hôte ; mais il fut fort furpris, en entrant, de trouver une maifon magnifique, & dans cette maifon une Dame très-jolie & très élégamment parée, qui l'acueillit de fon mieux. « Pere célefte ! fe dit-il à lui- » même, quoi ! cet homme obtiendra paradis, » lui qui a toutes fes aifes en ce monde, qui » poffede tout ce qu'on peut defirer, beau » palais, beaux habits, belle femme ! Si c'eft » en menant cette vie-là qu'il parvient à être » fauvé comme moi, j'ai donc été jufqu'à pré- » fent un grand fou, de vivre en hermite, & » je méritais bien d'être tondu *(a)* ».

Ces penfées l'occuperent entiérement jufqu'à l'heure du fouper. Deux Demoifelles alors vinrent lui préfenter de l'eau & une aiguiere pour fe laver les mains ; & la Dame, le conduifant elle-même à table, le fit affeoir à fes côtés, & voulut manger avec lui dans la même

aſſiette. Tous les convives furent placés de même deux à deux (*b*). Rien ne manqua au feſtin en vins rouges & blancs, en volaille, gibier & bonne chere; mais l'Hermite qui voulait garder ſon abſtinence, ne toucha à rien de ce qu'on ſervit. La Dame l'imita. Elle & ſon Epoux avaient depuis dix ans fait vœu de s'abſtenir de vin, de chair & de poiſſon; & pendant tout ce tems ils avaient exactement obſervé leur vœu. Néanmoins ils faiſaient tous les jours ſervir leur table avec luxe, afin que leur appétit étant provoqué par l'excellence des mets, la tentation fût pour eux plus difficile à vaincre.

Enfin l'on apporta aux deux Pénitens un morceau de pain noir avec un plat de choux cuits à l'eau, & ils ſouperent enſemble. Devant eux ſe mangeaient de gros brochets, des pâns exquis, du gibier de toute eſpece, ſans qu'ils daignaſſent ſeulement y jetter les yeux. Cependant le fumet de ces viandes vint frapper ſi délicieuſement l'odorat du Solitaire, qu'il ne put réſiſter à un mouvement de concupiſcence, & qu'il laiſſa échapper un ſourire par lequel il fut trahi. La Dame, qui

s'en apperçut, le pria de se satisfaire; & peut-être y eût-il consenti, s'il n'eût été retenu par un certain respect-humain; mais à son tour l'ayant priée de lui dire, pourquoi en le pressant de manger, elle-même ne mangeait de rien, elle lui parla de son vœu; & cet exemple le contint. Il se repentit même alors d'avoir d'abord si mal jugé d'elle, & dans son ame il convint que ce couple Chrétien n'était pas sans vertu.

Après souper, le Voyageur se retira pour dormir; car il se sentait fatigué. La Dame qui de son côté cherchait à le bien traiter pour remplir les intentions de son mari, le conduisit dans une chambre très-belle & richement tapissée. Là se trouvait un lit bien large, bien douillet, avec sa courte-pointe & tous ses ornemens. Elle y fit coucher le Prudhomme; après quoi elle se déshabilla pour s'y coucher aussi. Lui alors voulut se lever; mais elle lui dit que c'était-là son lit, & qu'elle n'en prendrait point d'autre. En vain il la conjura de ne point l'induire à mal, & de lui permettre de sortir, ou de se retirer elle-même; elle répondit qu'il était le maître de pratiquer l'abstinence au lit

comme il l'avait pratiquée à la table, & que de ſon côté elle ne l'empêcherait aſſurément pas de dormir.

D'après ces promeſſes le pauvre Hermite ſe recoucha, & il tenta de ſommeiller. Mais lors qu'il ſentit à ſes côtés cette belle femme nue, il fut aſſailli d'une terrible tentation. Quelques remords l'arrêterent pourtant. Il ſe faiſait un ſcrupule de ſouiller les ſaints nœuds du mariage, & ſe ferait reproché d'ailleurs de perdre ainſi le fruit de tant d'années de pénitence. Il prit donc le parti de ſortir du lit; mais la Dame le ſerra dans ſes bras, & le força non-ſeulement à reſter, mais encore à s'approcher, & à ſe tourner vers elle.

Au reſte ce n'eſt pas que ſon cœur fût tenté du péché auquel elle incitait ſon hôte: non, pour un royaume entier elle n'eut pas voulu ſe ſouiller de pareille infamie; ſon intention était ſeulement d'éprouver le Solitaire; & elle n'y réuſſit que trop. Bientôt en effet la paſſion de celui-ci devint ſi forte, qu'il n'en eſt plus le maître. Il prie la Dame de le rendre heureux;

mais · *lui ferme*
Mès elle la porte li cloſt,

Et le jettant fortement vers la ruelle, le fait tomber dans une cuve de marbre qui était là, & qu'on avoit remplie d'eau.

Or vous ſaurez qu'on était alors en hiver. En un inſtant le pauvre here ſe trouve tranſi; il friſſonne de tous ſes membres; ſes dents claquent à faire compaſſion; enfin il ſupplie la Dame de le tirer au plus vîte de-là, ſi elle ne veut point qu'il y meure. L'autre lui tend la main pour l'aider à remonter, & après l'avoir replacé à ſes côtés, lui permet alors de ſatisfaire ſes deſirs. Hélas! le malheureux n'en avait gueres plus l'envie que le pouvoir. Alors elle le ſerre contre ſon ſein, elle entrelace autour de lui ſes jambes & ſes bras, le réchauffe, le ranime: mais il n'eſt pas plutôt dégourdi, qu'il ſent de nouveau l'aiguillon de la chair, & qu'il réitere auprès de la Dame ſes inſtances. Elle ne lui répond qu'en le jettant de nouveau dans la cuve. Rentré au lit, & réchauffé comme la premiere fois, il veut encore jouer ſon jeu: elle recommence le ſien;

& pendant le cours de la nuit éteint ainſi quatre fois de ſuite ſon ardeur luxurieuſe.

Enfin le jour parut, & l'Hermite, malgré lui *puceau de la Dame*, ſe leva pour partir. Celle-ci auparavant lui fit pluſieurs queſtions ſur ſon âge, ſur ſa maniere de vivre, ſur le lieu de ſa demeure. Le Prudhomme avoua toute ſon aventure, ainſi que le motif de ſon voyage. Interrogée à ſon tour ſi elle traitait ſon mari comme elle l'avait traité lui-même, elle avoua que c'était pour lui qu'avait été faite la cuve, & convint que toutes les fois qu'il lui témoignait des deſirs peu modeſtes, elle l'y précipitait,

Pour le mal des rains oublier.

« Peut-être, ajouta-t-elle, aurez-vous été » ſcandaliſé de le voir exercer une profeſſion » ſanguinaire; mais vous ſavez auſſi que c'eſt » la loi qui condamne, & que le Juge ne fait » qu'exécuter l'arrêt qu'elle a prononcé. Que » deviendrait le monde, ſi Juſtice n'exiſtait » pas! Loin donc de condamner celui qui ſe » dévoue à ces fonctions reſpectables, nous » lui devons de la reconnaiſſance, s'il les rem-

» plit sans reproche ; & je prétens même qu'il
» fait une œuvre pie (a) ».

Le Frere, lorsqu'il entendit ce discours, ne put s'empêcher de louer la vie sainte que menaient les deux époux. Il demanda de nouveau pardon à la Dame d'avoir porté sur elle un jugement défavorable, il lui fit ses adieux, & reprit le chemin de son hermitage. Cependant il se rappellait que malgré sa prétendue sainteté il avait chez le Prévôt succombé à la tentation de gourmandise, ainsi qu'à celle de luxure ; & l'idée de ce double péché l'affligea pendant toute la route. Arrivé au lieu de sa cellule, il s'en confessa, & fit une telle pénitence, qu'à sa mort il mérita d'être placé en Paradis.

Quelqu'étranges qu'aient paru les Contes dévots qu'on a lus jusqu'à présent, celui-ci, je crois, a de quoi étonner encore. Croira-t-on jamais qu'il y ait eu des hommes capables de concevoir de la vertu une pareille idée. Je ne parle pas de la vie pénitente que l'Auteur fait mener aux deux époux : ceci tient aux préjugés du Cloître. Un Moine ne pouvant gueres, par la pauvreté & la retraite qu'exige son état, s'exercer aux œuvres de charité, il fera nécessairement

consister la vertu dans les mortifications corporelles, dans l'abstinence & l'austérité. Je parle de l'épreuve singuliere que la Dame du Conte emploie vis-à-vis de son mari & vis-à-vis de l'Hermite, pour les obliger à la continence.

Cette idée au reste n'est pas une invention de notre Poëte. Quelque tems avant lui, on avait accusé le pieux Fondateur de Fontevrault de coucher avec ses Religieuses les plus jolies, afin de rendre par une tentation violente sa chasteté plus méritoire. Le reproche lui en fut fait par des Personnages très-graves & qui étaient ses contemporains. Mais ce reproche fût-il une calomnie, comme le prétend le Pere de la Mainferme, il est certain au moins que l'accusation seule a dû suffire dans le tems pour répandre & pour faire connaître l'austérité bizarre de d'Arbrisselles; & il est sûr encore que l'ignorance & les préjugés d'alors ont pu produire des têtes assez enthousiastes pour employer comme lui une épreuve aussi périlleuse.

La galanterie du tems, avec le purisme d'amour qu'elle inspirait quelquefois, en a trouvé elle-même.

Parmi les Ouvrages des Troubadours on lit une Tenson du Poëte Péguilain, laquelle roule sur une permission que lui avait accordée sa Dame de passer la nuit avec elle; mais à condition qu'il n'entreprendrait que ce qu'elle voudrait lui permettre. Le Poëte examine s'il doit tenir sa parole. Pour lui il s'y croit obligé; mais l'Interlocuteur qu'il introduit dans sa Tenson, homme moins délicat, est d'un avis contraire. Celui-ci lui conseille de profiter de l'occasion; vous en

ferez quitte, *ajoute-t-il*, pour aller ensuite à la Terre Sainte, afin d'expier la violation de votre serment.'

'Hist. litt. des Troub. T. 2. p. 240.

Les enseignemens du Chevalier de la Tour à ses filles, *contiennent de même l'Histoire d'une Dame qui permettait au Seigneur de Craon, son amant, de passer toutes les nuits avec elle, mais avec la même réserve.*

NOTES.

(a) [*J'ai donc été jusqu'à présent un grand fou de vivre en Hermitage, & je méritais bien d'être tondu.*] Il a été remarqué ailleurs que les Fous qu'entretenaient auprès d'eux les Rois pour leur amusement, étaient tondus. La Nation ayant, dès les premiers tems de la Monarchie, attaché beaucoup d'estime à sa chevelure, la privation de cheveux était devenue avilissante; & dans les Fous elle marquait le mépris qu'on avait pour une profession si justement décriée.

Les Moines, par esprit d'humilité, portaient aussi la tête rase.

(b) [*La Dame voulut manger avec lui dans la même assiette. Tous les convives furent placés de même deux à deux*]. On se rappellera ce qui a été dit ailleurs, que c'était là une galanterie du tems.

(c) [*Peut-être aurez-vous été scandalisé de le voir exercer une profession sanguinaire. Mais .... loin de condamner celui qui se dévoue à ces fonctions respectables, nous lui devons de la reconnaissance*]. Dans cette apologie de la judicature, si le Moine rimeur nous a peint les préjugés de son siecle contre un emploi

ſi utile, & non les ſiens, il faut avouer qu'il nous laiſſe de ce ſiecle une étrange idée. Cependant, avant de prononcer, comparons ces préjugés aux nôtres. Nos Peres avaient de l'averſion pour la profeſſion du Magiſtrat, parce que ſes fonctions quelquefois deviennent ſanguinaires, & que de ſa bouche ſortent des ſentences de mort; aujourd'hui notre haute Nobleſſe la dédaigne & la mépriſe parce qu'elle la regarde comme un état de roture: lequel des deux ſiecles eſt le plus ſage?



D'UN HERMITE

ET DU DUC MALAQUIN.

COMME la Quintaine, quelque vigoureux que ſoient les coups qu'on lui porte, n'eſt point ébranlée, parce que le poteau qui lui ſert d'appui reſte fixe (*a*); ainſi l'homme vraiment pieux, quelles que ſoient les tentations qui l'aſſaillent, demeure ſi fortement attaché à ſes devoirs, que rien ne peut l'en ſéparer.

Sur la Montagne noire, près d'Antioche, s'était retiré, pour ſe mortifier, un bon Hermite. Là, plus occupé du ſalut de ſon ame que de celui de ſon corps, il s'était condamné à ne vivre que de racines & de pain. Une vie auſſi exemplaire avait bientôt répandu au loin l'odeur de ſa ſainteté. De toutes parts ou accourait pour écouter ſes inſtructions ou recevoir ſes conſeils; & les Sarraſins de la contrée y venaient eux-mêmes. Enfin le bruit de ſa réputation fut tel, qu'il parvint aux oreilles de Malaquin, Duc du canton.

Ce

Ce Malaquin était un Sarrafin cruel & barbare, livré à tous les vices, & paffionné pour les plaifirs, fur-tout pour celui des femmes. Il ne put croire qu'un homme eût pu fe réfoudre à mener une vie totalement oppofée à la fienne, & voulut favoir par lui-même ce qu'il devait en penfer.

Dans ce deffein il fe rendit à la Montagne noire; & après avoir queftionné beaucoup le Solitaire, après avoir examiné fa cellule, fes habits, fes petites provifions: « Frere, lui dit-» il, cette nourriture-là ne vaut rien,

pour
Por fere péchié de luxure.

» fi tu veux que ton corps foit en état de te » procurer du plaifir, il faut le bien traiter, » & fur-tout le nourrir autrement qu'avec des » racines & de l'eau ». Le Prudhomme répondit qu'il n'était pas venu fur la montagne pour y chercher fes aifes; qu'il préférait le bonheur que Dieu promet à fes amis, aux joies momentanées que pouvait lui offrir le monde; enfin qu'il aimait mieux fauver fon ame qui était immortelle, que flatter fon corps qui devait mourir. « Par Mahomet, reprit le Sarrafin,

» il ne t'eſt pas difficile de réſiſter aux femmes, » lorſque tu es ſeul, & que ton cadavre eſt » preſque mourant. Mais viens dans mon pa- » lais, je t'y nourrirai comme moi, je t'y » ferai mener la vie que je mene; & alors ſi » tu *commandes à tes reins*, j'avouerai que tu » vaux quelque choſe ».

En parlant ainſi, Malaquin donna ordre qu'on jettât bas la cellule, & qu'on emmenât l'Hermite. Celui-ci ne put ſans larmes voir détruire ſon aſile; mais on l'entraîna, & il fut forcé de ſuivre. Arrivé au palais, on le logea dans une chambre magnifique, où un lit ſomptueux & mollet lui fut deſtiné. On lui donna un Queux & un Echanſon, chargés uniquement de pourvoir à ſes repas. Soir & matin, pendant quarante jours entiers, ils lui ſervirent, l'un les vins les plus exquis, l'autre les mets les plus recherchés: mais ils eurent beau le tenter, le Prudhomme, qui craignait Dieu, ne voulut jamais manger que du pain; & pour lui faire goûter de ce qu'on lui offrait, il fallut employer la violence.

Quand Malaquin vit qu'il ne réuſſirait point à faire pécher l'Hermite par l'appas de la bonne

chere, il employa un autre moyen : ce fut une de ses concubines, jeune & aimable, qu'il envoya vers lui

pour
. . . . Por savoir
voudrait *chair*
S'il vodroit de sa char avoir.

La Demoiselle mit en usage toutes les agaceries dont elle était capable. Afin de montrer avec avantage ses cheveux, qu'elle avait réellement fort beaux, elle fit voltiger la guimpe qui couvrait sa tête ; elle étala devant lui l'albâtre de son sein, vint se placer à ses côtés, prit ses mains dans les siennes, baisa malgré lui sa bouche, & l'accabla de caresses. Ce manège dura une demi-journée entiere, sans que le Solitaire daignât seulement dire un mot à la Tentatrice. Pendant tout ce tems il eût toujours le dos tourné, & parût aussi insensible à ses sollicitations qu'à ses discours.

Malaquin, instruit de l'aventure, en rejetta le mauvais succès sur la Demoiselle qu'il avait choisie. D'après cette idée il en envoya une autre, beaucoup plus belle encore que la premiere, & à laquelle il recommanda de tant faire par adresse & par séduction, qu'elle mît à

mal le ſaint Homme. Celle-ci en donna ſa parole, & à ſon tour elle alla le trouver.

D'abord elle s'aſſit ſur ſon lit, & là lui tint des propos d'amour. « Beau Frere, dit-elle, » on nous répéte ſans ceſſe que Dieu fit » l'homme & la femme pour habiter enſemble, pour ſe rendre la vie agréable par des » plaiſirs mutuels. Sans ceſſe j'entens parler de » ces joies ineffables, dont ceux qui les ont » goûtées ne font mention qu'avec tranſport. » Leurs diſcours m'ont enflammée, je vous » l'avoue; & je ne puis plus réſiſter à l'envie » de connaître par moi-même tant de délices. » Je vous fais naïvement l'aveu de mes deſirs: » de grace, bel ami, prêtez-vous à les ſatisfaire, & initiez-moi dans ces miſteres que je » ne connais pas encore, & dont la ſeule eſpérance me fait mourir de plaiſir. Eh quoi! » vous détournez la tête! Pourquoi cet air de » dédain? Que vous ai-je fait? regardez-moi;

jeunette
» Frere, je ſui bele & jonete;....
chevelure
Regardez ma crigne & mon front,
yeux bleux
Et les eulz verz qui rianz ſont;

Tenez & ma bouche & ma face
couleur
Qui de coulor la rose efface,
Et ma gorge & mes mamelettes
Qui est si blanche & sont si nettes;
reste
Et regardez bien le sorplus . . . .

Et en parlant ainsi, la friponne découvrit les appas charmans dont elle était pourvue. Mais elle eut beau faire; le Prudhomme parut constamment aveugle & sourd. Alors de dépit elle se leve, va le saisir par son manteau; puis le tirant à elle sur le lit, le renverse & le retient avec force dans ses bras. Mais il se débat si violemment, qu'il lui échappe & s'enfuit. Vainement elle court après lui; elle ne peut le rejoindre, & se voit forcée de retourner honteusement auprès du Duc, sans avoir réussi plus que sa compagne.

Malaquin fut plus humilié qu'elle encore. Résolu pourtant de l'emporter d'une maniere ou d'autre, il envoie prendre le Reclus, le fait attacher sur un lit; & en cet état, détache vers lui une troisieme concubine, avec ordre exprès de ne point revenir, qu'il n'ait commis péché avec elle. Celle-ci alla se placer toute

nue à ses côtés. Elle lui tint des propos semblables à ceux des deux autres, l'agaça de toutes manieres ; enfin que vous dirai je,

. . . Tant l'ala sermonant,
Et ses mains ça & là menant ;
plaça
. . . . Desus lui se jut,
Tant l'eschauffa & tant l'esmut
baiser
Par besier & par acoler
voulait
Qu'au fere * se voloit doner.

* *A faire le péché.*

Au moment de succomber, un remors salutaire l'arrête. Il fait à Dieu une courte priere ; puis se coupant la langue avec les dents, il la crache toute sanglante au visage de l'infame qui le tentait. La malheureuse se retire épouvantée. Malaquin alors fait venir le Prudhomme ; & celui-ci, qui s'attendait à la mort, se présente humblement à lui, les mains jointes : car il ne pouvait plus parler. Mais le Duc avait senti la grandeur de son iniquité : « Frere, » dit-il, si ton Dieu maintenant était assez puissant pour te rendre la parole, je jure que je » quitterais ma religion, & que j'embrasserais » la tienne ».

Ces paroles causerent à l'Hermite une joie

incroyable. Il pria notre Seigneur de l'employer à glorifier auſſi avantageuſement ſon nom ; mais à peine ſa priere fut-elle finie, qu'il vit le tronçon de ſa langue s'approcher miraculeuſement de ſes levres. Il le prit en ſe ſignant, & le mit dans ſa bouche. A l'inſtant les deux morceaux ſe rejoignirent comme s'ils n'avaient jamais été ſéparés. L'Hermite alors parla très-diſtinctement. Quant au Duc, il ſe mit à genoux pour lui demander pardon : le lendemain il ſe *chrétienna*, ainſi qu'il l'avait promis ; & dans la ſuite tout ſon pouvoir ne fut plus employé qu'à engager ſes ſujets de ſe convertir comme lui.

Saint Jérôme raconte une hiſtoire aſſez ſemblable, arrivée ſous l'Empereur Dece, à un Martir qu'on attacha, comme l'Hermite du Conte, pour le faire pécher malgré lui avec une proſtituée ; & qui de même lui cracha ſa langue au viſage. Notre Poëte n'a fait que broder ce fait à ſa maniere ; mais peut-on aſſez s'émerveiller lorſqu'on voit avec quoi ces Moines conteurs prétendaient édifier nos Peres.

NOTE.

(a) [*Comme la Quintaine, quelque vigoureux que ſoient les coups qu'on lui porte, n'eſt point ébranlée,*

parce que le poteau qui lui sert d'appui reste fixe.] Il a déja été fait mention de la Quintaine, dans une note du Fabliau, intitulé *la Bataille des Vins.* On y a vu que c'était une figure mobile, représentant un Chevalier armé, & contre laquelle on s'exerçait à jouter pour apprendre à manier la lance.



DE L'HERMITE QUI MIT SON AME EN PLEGE * POUR CELLE D'UN ORFÉVRE.

* Engagea son ame. (a)

EXTRAIT.

CERTAIN Orfevre s'était réduit à la vie la plus auftere, afin de foulager les pauvres. Un Hermite du voifinage ayant entendu parler de cet homme fi charitable, eut envie de le connaître. Il fe rendit chez lui vers le foir, & trouva la cour remplie de pauvres qui, affis fur des bancs, attendaient leur rétribution ordinaire. Le Reclus s'y affit avec eux: il leur fit diverfes queftions fur l'Homme de bien qui les nourriffait, & tous en parlerent avec éloge & reconnaiffance.

Pendant ce tems l'Orfevre travaillait à fa forge, & fuait pour eux. Quand fa journée fut finie, il vint dans la cour & leur diftribua à chacun la moitié d'un pain: puis appercevant le Solitaire; « Frere, lui dit-il, vous voyagez

» ſans doute, & vous cherchez un gîte. En-
» trez chez moi, je vous prie; & béni ſoit
» Dieu qui vous envoie ici pour me faire pra-
» tiquer une auſſi bonne œuvre. « A ces mots il le conduiſit dans ſa chambre, lui lava les pieds, & le fit ſouper. Pour lui, il ne mangea que du pain, & ne but que de l'eau : c'était ſa nourriture ordinaire. Pendant le repas nos deux Pénitens s'entretinrent de différentes choſes édifiantes. L'Hermite interrogea ſon Hôte ſur la maniere dont il vivait : il lui demanda ſi ſa fortune était conſidérable. « Non, répondit
» le Prudhomme, je n'ai que mon travail &
» mes bras; mais comme on me connaît pour
» vendre loyalement, je vends beaucoup; &
» c'eſt ainſi que je me procure la conſolation
» de ſecourir beaucoup de malheureux. Quel-
» quefois cependant le nombre des pauvres
» eſt ſi conſidérable, qu'il ne m'eſt pas poſſi-
» ble de donner à tous. Ah! ſi la choſe dé-
» pendait de moi, perſonne ici n'aurait faim.
» Beau Sire, vous que Dieu aime, priez-le de
» me rendre bien riche, afin que je puiſſe ai-
» der tous ceux qu'il y laiſſe dans la peine ».

Le Solitaire touché de tant de zele, promit

de demander à Dieu cette grace, & il alla se coucher. Le lendemain, à peine fut-il de retour dans sa cellule, que, pour tenir sa promesse, il se mit en prieres; mais ce jour là Dieu ne lui répondit point. Le jour suivant, instances nouvelles, accompagnées de gémissemens & de larmes; & toujours même silence. Le troisieme jour enfin le saint Homme pria si long-tems, qu'involontairement il s'endormit. Alors un Ange descendit du Ciel & lui tint ce discours: « Frere, c'est trop importuner Dieu » d'une requête qu'il ne veut point t'accorder. » Quel est ton but, en sollicitant pour cet » Orfevre de plus grands biens? Tu esperes » sans doute qu'il en fera un bon usage. Eh » bien, saches que nous le connaissons mieux » que toi, qu'il a une tête faible, & que s'il » devient riche, il se corrompra. D'après cela » veux-tu être sa caution? Mais aussi, s'il se » damne, il s'agit d'être damné pour lui ». L'Hermite avait une telle opinion de l'Orfevre, il avait été tellement édifié de sa vie sainte, qu'il n'hésita pas d'accepter le marché & de mettre pour lui son ame en gage. Alors il s'éveilla; fort surpris de voir que l'Ange

avait disparu, mais fort joyeux en même tems d'avoir obtenu ce qu'il demandait.

De son côté l'Orfevre se leva; il ouvrit sa boutique, & alla selon son ordinaire travailler à sa forge; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il y vit quinze lingots d'or. Aussitôt mon homme de s'enfermer pour en faire l'épreuve à son aise. Ils étaient de l'or le plus pur; jugez quelle fut sa joie. Dès ce moment il forme la résolution de vivre enfin tranquillement & de ne plus travailler. Mais aussi comment rester dans le pays en y annonçant une fortune aussi subite. Il prend donc le parti de s'expatrier, d'aller vivre à Rome, & de profiter, pour faire le voyage, de ces voitures dont se servaient les Marchands Lombards qui commerçaient en France. Heureusement pour lui il y en avait une qui partait la nuit même. Il fait prix avec le Conducteur, porte lui-même secretement son ballot, & part sans dire adieu à personne. Arrivé à Rome, il y étale un grand faste, & il a même le bonheur de se rendre si agréable à l'Empereur, que celui-ci le fait Bailli de sa terre. Pour des aumônes, il n'en fut plus question; ou s'il rencontrait des pau-

vres, ce n'était que pour les regarder avec mépris & les insulter.

L'Hermite ne savait rien de toute cette aventure. De bonne foi sur la vertu de l'Orfevre, il s'attendait à ne plus trouver un seul pauvre dans toute la contrée. Au bout de quelques mois, il vint à la ville, dans l'espoir d'admirer ces merveilles; & vit avec surprise la cour, où peu auparavant il avait vu tant de pauvres, déserte & couverte d'herbe. Il demanda aux voisins l'explication de cet énigme; on lui dit que l'Orfevre était parti clandestinement la nuit, & qu'il était à Rome où il gouvernait l'empire. A cette nouvelle, le Solitaire pleura & sanglotta long-tems. Témérairement il s'était fait envers Dieu caution pour cet homme, & répondait pour lui au prix de son ame. Néanmoins un faible espoir lui restait encore, si le malheur qui le menaçait n'était pas consommé: c'était d'aller trouver le Sénéchal & de le rappeller à son devoir; ne doutant nullement que celui ci, pour peu qu'il eût de probité, ne se fît une loi de le tirer d'un semblable péril.

Il se rendit donc à Rome, où son premier

foin fut de prendre des informations fur la conduite, fur la demeure du Bailli & fur les moyens de pénétrer jufqu'à lui. On lui dit que c'était un homme dur & impitoyable; mais qu'au refte on pouvait le voir tous les jours, en allant au palais, où il venait les matins pour le devoir de fa charge. Le Prud-homme l'y attendit. Bientôt il le vit paraître à cheval, au milieu d'une troupe de Sergens armés de bâtons & de maffes. Alors il s'approcha, &, pour fe faire remarquer de lui, cria de toutes fes forces, Sire Sénéchal, ayez pitié d'un pauvre Hermite, & daignez l'écouter. L'Officier le reconnut très-bien; mais il détourna les yeux; & en même tems les Sergens criant au pauvre Voyageur de fe ranger, firent pleuvoir fur fes épaules quelques coups de bâton. Malgré ce traitement, le malheureux revint encore à l'audience le lendemain; il y revint tous les jours pendant un mois entier, & toujours avec auffi peu de fuccès. Enfin quand tout efpoir lui parut interdit, il prit le parti de retourner dans fa cellule, & de s'abandonner du refte à la miféricorde de Dieu.

A peine y était-il arrivé, que le ſoir, au milieu de ſa priere, il ſe trouva ravi tout-à-coup en corps & en eſprit, & tranſporté aux pieds du Juge ſouverain. Tous les hommes reſſuſcités, tous les Anges, les Démons même entouraient le trône de l'Eternel; & ſon regard était ſi formidable, que tous tremblaient devant lui. Il appelle l'Hermite, & d'une voix tonnante: « Le voilà, dit-il, celui qui m'a » demandé des richeſſes pour l'Orfevre, & » qui eſt cauſe que j'ai perdu une ame: eh » bien, qu'il ſoit puni à ſon tour, & qu'on le » pende à l'inſtant ». Auſſitôt on emmene le coupable, on lui bande les yeux, & on le pend. Néanmoins, choſe étonnante! il ne ſentit point de mal; & ce qui le ſurprenait encore plus, c'eſt qu'il pouvait parler, ainſi qu'auparavant.

Comme il cherchait à raiſonner ſur tout ceci, une troupe d'Anges paſſe près du lieu de ſon ſupplice. Ils eſcortaient une grande Dame, & criaient de loin, *gare, gare; place à la Reine.* Quoique l'Hermite eût les yeux bandés, & qu'il ne pût voir par conſéquent celle qui paſſait, il ſoupçonna cependant que c'était la

Vierge. Alors il implora son secours; & Marie, toujours bonne & miséricordieuse, lui promit d'aller aussitôt solliciter sa grace.

Elle y alla en effet. D'abord notre Seigneur la lui refusa, alléguant pour raison que journellement elle en demandait tant, qu'à la fin il ne pouvait plus faire justice. Néanmoins dès qu'elle lui eût rappellé ce précepte, *Honore ton pere & ta mere*, précepte que lui-même avait dicté autrefois, il céda & donna ordre qu'on décrochât le Pendu. Celui-ci vint se jetter aux pieds de Dieu pour le remercier; & Dieu lui proposa deux conditions nouvelles, l'une de réduire l'Orfevre à son premier état de pauvreté, en lui ôtant tous ses biens; l'autre, de lui laisser ces mêmes biens, mais de l'obliger à en faire un pieux usage. Quoique la seconde fût bien préférable, l'Hermite cependant choisit la premiere; tant il se défiait du Chrétien, malgré l'assurance que Dieu lui donnait du contraire. Sa nouvelle demande lui fut accordée; & en un clin-d'œil il se retrouva dans son hermitage.

Dès le lendemain on intente à Rome un procès criminel au Sénéchal, pour des malversations

versations par lui commises. Il est mis en prison, dépouillé de tous ses biens, fouetté par la ville, & chassé. Sans ressource par cet événement, il revient dans sa boutique, où il reprend & son goût pour le travail & ses anciennes charités. L'Hermite, averti de son retour par une vision, va le voir. Ils s'embrassent & se content mutuellement leurs aventures. L'un avoue que les richesses lui ont fait perdre la raison; l'autre l'engage à réparer sa faute; & ce dernier, après quelques exhortations, s'en retourne dans sa forêt.

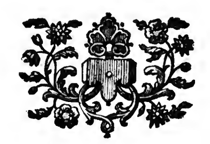
En parlant des Contes dévots dans le Discours préliminaire, j'ai dit que malgré le ridicule dont ils sont susceptibles, plusieurs offraient, avec une bonne morale, de l'imagination, des détails agréables, des morceaux intéressans & de l'art dans le sujet & dans la narration. Celui-ci, je crois, peut être mis de ce nombre. Placez-le, par exemple, dans les Mille & une Nuit; *substituez un Derviche à l'Hermite, Mahomet à la Vierge; & vous serez surpris de le voir devenu un Conte singulier & très-piquant.*

Celui de Merlin, *supérieur encore à celui-ci, selon moi, pour l'intérêt, a de même pour but de montrer combien les richesses peuvent changer les mœurs. Je l'ai*

donné parmi les Fabliaux. Il commence le premier volume.

NOTE.

(*a*) Preſque tous les uſages dont il eſt parlé dans les Contes dévots, ont été expliqués dans les Fabliaux. Voyez ſur les pleges, la note (*n*) du *Lai de Lanval.*



* DE LA BONNE IMPÉRATRICE

QUI GARDA LOYALEMENT LA FOI DU MARIAGE.

Aliàs

DE L'EMPEREUR DE ROME

QUI FIT LE VOYAGE D'OUTREMER.

EXTRAIT.

UN Empereur de Rome allait en pélerinage au S. Sépulcre pour accomplir un vœu qu'il avait fait dans une maladie. Il laiſſe, en partant, l'adminiſtration de ſa terre à ſon frere ; mais de maniere cependant que l'Impératrice ſon épouſe en aura la ſurintendance générale, & que rien d'important ne pourra s'y faire ſans elle. Ce Frere, pendant l'abſence de l'Empereur, devient amoureux de l'Impératrice. Il lui fait des déclarations, qu'elle rejette, comme il convient; mais il eſt ſi inſolent, qu'enfin elle le fait arrêter & l'enferme dans une tour.

Quelque tems après, l'Empereur revient. La Dame, pour lui épargner le chagrin de voir

ſon Frere en priſon, & pour n'avoir pas elle-même celui d'en révéler le motif, fait rendre la liberté au coupable. Celui-ci qui veut ſe venger d'elle, la prévient auprès de l'Empereur, & l'accuſe de mauvaiſe conduite. A l'entendre, elle ne l'a enfermé que parce qu'il voulait s'oppoſer à ſes déſordres. L'Epoux, trop crédule, condamne ſa femme à la mort, & la livre entre les mains de trois Chevaliers qui ſont chargés d'aller la jetter à la mer. Mais au moment d'exécuter le crime, les Chevaliers ſont arrêtés par le reſpect & la compaſſion. Ils ſe contentent d'expoſer l'Impératrice ſur une roche déſerte au milieu des flots; cependant ils la dépouillent & emportent ſes habits, afin de pouvoir aſſûrer qu'ils l'ont tuée.

Dans ce péril elle a recours à Dieu, & ſurtout à la Vierge, qu'elle avait juſques-là ſervie toujours fidélement. Celle-ci lui apparaît, l'aſſûre de ſa protection, & lui montre une herbe dont la vertu eſt telle, que tout lépreux qui en boira ſera guéri infailliblement, pourvu qu'il ſoit bien confeſſé & repentant de ſes péchés.

Au même inſtant une galere, pouſſée par

les vents, & chargée de passagers qui allaient en pélerinage, aborde au rocher. Ils sont surpris de trouver là une belle femme, en chemise; & lui font sur son aventure, diverses questions auxquelles elle répond comme il lui plaît. Cependant on lui fournit des habits, & on la reçoit dans le vaisseau. Arrivée à l'endroit où se rendaient les Pélerins, elle loge chez une vieille femme dévote, où elle travaille pour fournir à sa subsistance. Le Souverain du pays était lépreux. La Dame le guérit avec son herbe. Tous ceux qui ont la même maladie, viennent chercher le même secours; enfin, ces prodiges sont tellement multipliés, que le bruit en retentit jusqu'à Rome.

Depuis la calomnie intentée contre la Reine, le Beau-frere, calomniateur, avait été frappé d'une lépre affreuse qui lui dévorait les chairs, & qui lui avait fait tomber la peau. Tous les remédes employés à sa guérison n'avaient produit aucun effet. Enfin, l'Empereur, d'après les merveilles qu'il entend raconter de la Dame étrangere, envoye un Exprès au Roi du pays, pour le prier de la lui envoier. Elle arrive, couverte d'un grand voile; & d'abord,

annonce au malade que s'il veut guérir, il lui faut faire une confeſſion entiere de toutes ſes fautes. Il feint d'y conſentir, mais il ſe tait ſur la calomnie dont il a noirci ſa Belle-ſœur; auſſi l'herbe n'opere-t-elle rien. La Dame alors lui reproche de vouloir tromper le Ciel. Elle l'avertit que c'eſt en vain qu'il ſe flatte de guérir, tant que ſa conſcience ſera ſouillée. L'amour de la vie l'emporte enfin : il confeſſe à haute voix, que non-ſeulement l'Impératrice était innocente des déſordres dont il l'a accuſée, mais que c'eſt lui qui était coupable envers elle d'un amour inceſtueux. A cet aveu, tous les aſſiſtans fondent en larmes ſur le ſort de leur vertueuſe Impératrice. L'époux qui la croyait morte & qui l'avait imprudemment condamnée, ſe déſeſpere. Sans ſe faire reconnaître, elle cherche à le conſoler. « Sachez, » Sire, lui fait dire naïvement l'Auteur, que

celui
Cil qui pert ſa fame & ſon bœuf,
Son chagrin ne vaut pas un œuf,

» parce que rien n'eſt ſi aiſé que de réparer » l'une & l'autre perte ». Le Prince répond qu'il ne pourra jamais ſe conſoler de la ſienne,

& qu'il va être doublement malheureux, puisqu'il fera déformais en butte à la haine de fes Sujets. —Mais cette époufe que vous avez perdue, l'aimiez-vous donc beaucoup? Alors il fe répand en éloges fur la bonté, fur la douceur, & les autres vertus de l'Impératrice. Tout-à-coup elle leve fon voile & fe montre. Ils fe jettent tous deux dans les bras l'un de l'autre. La Dame raconte fon aventure & la protection qu'elle a reçue de la Vierge.

En conféquence, les trois Chevaliers qui lui avaient fauvé la vie, reçoivent chacun pour récompenfe mille marcs d'argent. Le Frere, dès le moment de fon aveu, avait été guéri de fa lépre. L'Empereur lui pardonne; mais il lui enjoint en même-tems de fortir de fes États. Cependant, pour obéir à ce précepte de l'Evangile qui prefcrit de faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal, il lui donne beaucoup d'argent. Quant aux deux époux, ils s'aimerent le refte de leur vie; ils fervirent tous deux dévotieufement Notre-Dame, & mériterent à leur mort qu'elle leur ouvrît le Paradis.

Je n'ai donné qu'une analise de ce Conte, parce qu'on lira plus bas un Roman qui offre des situations à-peu-près semblables, avec plus d'intérêt encore. Il est aisé de sentir cependant par la simple esquisse du Conte, qu'il doit contenir des détails touchans.

Mlle de la Rocheguilem en a fait, sous le nom d'*Adélaïde de Hongrie*, un Roman dans lequel, à la dévotion près, elle suit assez exactement la marche du Conte. Quant au dénouement, il est amené par une Princesse qui est amoureuse du frere. C'est elle qui fait reconnaître l'innocence de l'Impératrice; tout se raccommode, & la Princesse épouse son amant.



DE LA REINE

QUI TUA SON SÉNÉCHAL.

En Egypte jadis vivait un Roi, beau, jeune & ſans aucun vice. Il aimait ſingulierement les chiens, les oiſeaux & la chaſſe; & faiſait de cet amuſement ſes plus grands plaiſirs. Un jour qu'il courait le cerf, tout-à-coup ſurvint un orage ſi épouvantable, que ſa ſuite s'écarta, & qu'il ſe trouva abſolument ſeul. Pas un Ecuyer, pas un valet pour le ſecourir. La peur avait écarté tout le monde. Notre Chaſſeur ſe mit, comme il put, à l'abri de quelque arbre, juſqu'à ce que la pluie ceſsât; alors il ſe remit en marche à l'aventure, prêtant de tems en tems l'oreille pour entendre ou le cor ou les chiens. Preſſé par la nuit qui s'approchait, & ne ſachant trop où aller (*a*), ſa bonne fortune heureuſement lui offrit un petit ſentier, qu'il ſuivit à tout haſard, dans l'eſpoir que ce ſentier, peut-être, le conduirait vers quelque lieu habité. Effectivement il ſe trouva bientôt

hors de la forêt; mais sa joie fut bien autre encore, lorsqu'à peu de distance il apperçut un Château fort & bien bâti.

Tout le monde y était déjà couché. Le Roi fut obligé de frapper & d'appeller plusieurs fois. Il se dit un Chevalier égaré de sa route, & demanda asile au Seigneur Châtelain. Aussitôt le Portier alla réveiller son maître, qui s'habillant à la hâte, vint par courtoisie recevoir au pont-levis le Chevalier prétendu. Il reconnut le Roi, le reçut avec le respect qu'on doit à son Seigneur, & fit ordonner à sa femme & à sa fille de s'habiller au plutôt pour venir tenir compagnie au Prince. Peu de tems après, la mere entra dans la salle, tenant par la main sa fille, qui était un prodige de beauté, & elles s'inclinerent profondément devant lui. Il les salua de même; mais à peine eut-il jetté les yeux sur la Pucelle, que son visage changea de couleur. Il s'assit auprès d'elle, en attendant le souper, la regardant avec admiration & ne pouvant lever les yeux de dessus les siens. On servit enfin; mais quoique tout fût bon & bien apprêté, il ne put s'occuper que d'elle, & *soupa de la contempler.* « Cette jeune personne

» eſt parfaite, ſe diſait-il à lui-même ; Nature » lui a donné tout ce qui peut charmer. Que » ſont toutes mes richeſſes au prix d'un pareil » tréſor ! Oui, je ne peux réſiſter au plaiſir » de l'aimer ; & ſi elle conſent à m'aimer auſſi, » c'en eſt fait, je veux la faire Reine ».

Lorſqu'on eut deſſervi, nos convives laverent, puis ils burent (*b*) ; après quoi, le Roi qui était fatigué, ſe retira pour dormir. Mais quelque beſoin qu'il eût de repos, il ne put de toute la nuit fermer les yeux, & la paſſa toute entiere à rêver, à s'agiter, à s'occuper de mille penſées affligeantes. « Eh ! pourquoi tant me » tourmenter, ſe dit-il enfin ? Ne dépend il » pas de moi d'épouſer la Pucelle & d'être » heureux quand je voudrai ? Oui certes ; & » je puis me flatter d'avance, que ſi je la de- » mande à ſon pere, il en reſſentira tout au- » tant de plaiſir que moi ».

Le lendemain en effet, le pere étant venu avec ſa femme & ſa fille ſaluer le Monarque, celui-ci fit aſſeoir la Demoiſelle à ſes côtés & parla ainſi. « Cher hôte, j'ai à vous propoſer » pour votre fille un mari, qui, à ce que je » crois, pourra vous convenir. Ce mari, Sire,

» c'eſt moi. J'aime la Demoiſelle ; je veux la » rendre Reine de ma terre, parce que j'eſ» pere qu'elle aura les bonnes qualités qui » conviendront à ſon rang ; & je vous demande » ſa main ».

A ces paroles, les parens & la fille ſe jetterent à ſes genoux, les larmes aux yeux, pour remercier leur Seigneur de l'honneur qu'il leur faiſait. Les deux époux furent fiancés auſſi-tôt ; & au même inſtant on vit entrer toute la ſuite du Roi, qui s'étant raſſemblée après l'orage, & l'ayant cherché inutilement pendant la nuit, venait d'apprendre qu'il était au Château, & s'y rendait auprès de lui. Il leur montra l'épouſe qu'il s'était choiſie ; & quelques heures après, partit avec eux, promettant aux parens de revenir dans trois jours célébrer & conſommer ſon mariage. Mais auparavant, il prit la Belle en particulier ; & dans l'impatience où il était de jouir de tant de charmes, il la pria de ſe prêter, pour la nuit du lendemain, à une entrevue ſecrette. Celle-ci qui était ſimple & naïve, & qui ne doutait nullement que dès l'inſtant des fiançailles ſon époux n'eût aquis le droit de tout exiger d'elle, non-ſeulement conſentit à

ce qu'il demandait, mais lui donna même une clé de la petite porte du pont-levis, pour qu'il pût entrer ſans être apperçu de perſonne; & promit de tenir ouverte celle de ſa chambre. Ce fut ainſi que l'innocente ſe perdit elle-même ſans le ſavoir, & que par ſon ignorante confiance elle ſe prépara les plus affreux chagrins.

Parmi les Officiers de ſa ſuite, le Roi avait en ce moment ſon Sénéchal, qui adminiſtrait ſa terre & qui en percevait les revenus, au grand regret des vaſſaux; car c'était un homme avide & brutal. Le Monarque dans la route ne put s'empêcher de lui parler de ſon amour, & ſur-tout des plaiſirs qui l'attendaient pour la nuit ſuivante. « Sire, lui dit le Sénéchal, je » ſuis votre Homme; je dois à ce titre garder » votre honneur & vous dire vérité. Eh bien, » ſachez, Sire, que ce ſerait grand péché à » vous d'abuſer ainſi d'une fille ſimple, & que » ſi vous commettiez pareille infamie, vous » n'en recueilleriez, au lieu de plaiſir, que » honte & chagrin ». Ce diſcours fit impreſſion ſur le cœur du Roi. Il s'engagea par ſerment à s'abſtenir du rendez-vous; & même,

pour ſe mettre dans l'impoſſibilité d'en profiter, il donna la clé au Sénéchal.

Or, c'était-là ce qu'avait eſpéré le ſcélérat. Il n'avait pu voir ſans amour, la grace, l'air naïf & pudibond de la Pucelle. Il en était devenu amoureux; & ſon but, en détournant le Roi d'aller coucher avec elle, était d'y aller lui-même. A l'aide de la clé & des renſeignemens qu'on lui donnait, il y parvint aiſément. La chambre ſe trouva ouverte, la fiancée était au lit :

vouloir
Si fiſt ſon talent de la Belle
le nom
Tant que perdit non de pucelle.

Mais à peine ce nom précieux fut-il perdu pour la fillette, qu'elle ſoupçonna avoir été trompée. « Le Roi mon époux eſt jeune & » bien fait, ſe dit-elle. Il n'a point la taille » épaiſſe de cet homme. Ah ! ſi c'était un » autre que lui, j'en mourrais de honte & de » douleur ».

Pendant qu'elle ſe livrait à l'amertume de ces réflexions, le Sénéchal s'endormit. Elle ſe leve alors doucement, va chercher de la lumiere; puis revient toute tremblante examiner

qui s'était introduit dans son lit. Quel est son désespoir, quand elle reconnaît le Sénéchal. Le malheureux m'a trahie, s'écrie-t-elle; qu'il éprouve une trahison à son tour. En parlant ainsi, elle apperçoit l'épée du coupable suspendue au lit. Elle la tire & lui coupe la gorge. Ainsi mourut le méchant; ainsi fut punie sa perfidie.

Mais ce n'était pas assez de s'être vengée; il fallait encore se débarrasser du cadavre; & la chose était difficile. Heureusement il y avait au Château en ce moment une cousine de la Demoiselle, du même âge qu'elle à-peu-près, & son intime amie. Elle va la réveiller pour lui conter son double malheur. Celle-ci propose de jetter le corps dans un vieux puits abandonné, qui se trouvait près d'une tour du Château, & qui depuis long-tems ne servait plus. Elles y traînent, quoiqu'avec peine, le Sénéchal; & jettent par-dessus lui, pour le mieux cacher & pour en dérober l'odeur, de la terre, des pierres & du fumier. Après cela elles lavent, & enlevent les taches de sang qu'il avait laissées; de façon que quand le jour parut, il ne restait déjà plus de sa présence le

moindre veſtige. Comme, en partant, il n'avait eu garde de dire où il allait, perſonne ne ſoupçonna ſon aventure. Ainſi, après l'avoir cherché inutilement pendant pluſieurs jours, on le crut mort; & l'on n'en parla plus, ainſi qu'il arrive d'ordinaire.

Cependant le Roi preſſé par ſon amour, aſſembla ſes Barons pour les conſulter ſur ſon mariage; & d'après leur approbation (c), il ſe rendit avec eux chez la Belle, qu'il épouſa le jour même. L'aſſemblée fut nombreuſe en Dames & Chevaliers, & il y eut beaucoup de divertiſſemens. Mais le ſoir la nouvelle Reine ſe trouva fort embarraſſée. Depuis que le Sénéchal lui avait ravi par ſurpriſe ce qu'elle devait à ſon époux, elle ſe voyait hors d'état de fournir au Roi les preuves auxquelles il s'attendait, & que tout nouveau marié a droit d'exiger. Elle pria donc la couſine de venir une ſeconde fois à ſon ſecours & de la remplacer la nuit auprès du Roi. « Auſſi-tôt que » les lumieres ſeront éteintes, dit-elle, je » vous introduirai dans ſon lit à ma place. » Dès qu'il ſera endormi, vous ſortirez, & » je reviendrai auprès de lui reprendre la » mienne ».

» mienne ». Ce stratagême réussit en effet (d): la cousine s'y prêta complaisamment; le Roi en fut la dupe, & après avoir parlé quelque-tems de ses plaisirs avec sa compagne, il s'endormit.

La Reine était là aux aguets, hors d'elle-même & tremblante. Lorsqu'elle entendit ronfler le Prince, elle entra; & s'avançant vers le lit le plus doucement qu'elle put, tira la cousine par le pied pour l'avertir de se retirer. Mais celle-ci, devenue perfide à son tour, s'y refusa. En vain on la supplia les larmes aux yeux; elle répondit qu'elle voulait être Reine, puisqu'elle en avait gagné l'honneur; & protesta qu'elle ne se leverait qu'avec le Roi. En même-tems elle se tourna d'un autre côté & s'endormit. La Reine alors ne ménage plus rien. Elle attache la cousine avec une guimpe au chevet du lit, & met le feu à la paillasse (e). Bientôt tout est en flammes. Le Roi éveillé par la chaleur, se sauve tout nu, & il est aussi joyeux que surpris de trouver sa femme hors du danger. On arrêta cependant les progrès de l'incendie; mais l'appartement fut consumé ainsi que la cousine, & celle-ci ne tira de son

crime aucun fruit. Le lendemain les deux époux partirent. Ils s'aimaient tendrement & vécurent bien enſemble.

Tout ce qui ſuit ſentant un peu trop la Légende, il ſuffira d'en donner l'extrait.

Au milieu de ſon bonheur, la Reine ſe reproche les deux meurtres qu'elle a commis, & néanmoins elle n'oſe s'en confeſſer. Pour étouffer ſes remords, elle entend tous les jours la meſſe, bâtit des Egliſes à la Vierge, y établit des Chanoines bien rentés. Enfin, elle ſe détermine pourtant à faire une confeſſion, & s'adreſſe au Chapelain du Palais. Cet homme était un hipocrite, qui avait jetté ſur elle des yeux de concupiſcence. Au récit du crime, il la réprimande amérement, & lui annonce qu'elle doit en porter la peine & s'attendre à périr ſur un bûcher. Cependant, il ajoute que ſi elle veut avoir pour lui quelques complaiſances, il la ſauvera du danger. Elle ne répond à ce diſcours qu'avec horreur & indignation. « Si j'ai manqué au Roi mon Seigneur, dit- » elle, c'eſt innocemment & ſans le ſavoir. » Sachez que je ſuis réſolue de lui garder toute

» ma vie fidélité, & que je mourrai dans les
» flammes, s'il le faut, plutôt que de souiller
» son honneur & le mien ».

Le Chapelain va aussi-tôt révéler au Roi la confession de son épouse; & pour vérifier l'accusation, il le conduit au puits, où réellement se trouvent les restes du cadavre du Sénéchal. Aussi-tôt la Reine est saisie, jugée par les Evêques & Barons, & condamnée au feu. Déjà on la conduisait au bucher. Dans cet état, elle implore la Vierge, qu'elle avait toujours servie avec zèle; & la Vierge vient à son secours. Notre-Dame envoie vers le Monarque un vieil Hermite, qui lui annonce qu'elle prend l'accusée sous sa protection. En conséquence, le Roi fait revenir celle-ci. Elle arrive les mains liées, les yeux bandés & en chemise. Mais tout-à-coup les liens & le bandeau tombent d'eux-mêmes; & une colombe descendant du Ciel, pose sur sa tête un billet où sont exposés son innocence & le crime du Chapelain. Alors le Roi embrasse son épouse en lui demandant pardon; il fait jetter dans le bucher l'infame Prêtre, & punit tous les parens du Sénéchal. Depuis ce moment, la Reine reconnaissante

redoubla de zèle & de ferveur envers sa Libératrice Enfin elle la servit si bien, qu'à sa mort elle mérita d'être conduite par Notre-Dame en Paradis.

L'Histoire d'Angleterre offre un événement pareil à celui de notre Conte. Le Roi Edgar logeant chez un Gentilhomme de ses sujets, lequel était pere d'une fille extrêmement belle, devient amoureux de la Demoiselle, & veut en jouir dès la nuit même. La mere substitue une femme-de-chambre, attachée à elle; en recommandant à celle-ci de quitter le lit du Roi avant le jour. Le Prince retient sa compagne, qui ne peut trouver moyen de s'échapper; mais à peine l'a-t-il vue qu'il ratifie l'échange. Cette maîtresse, nommée Elflide, devint depuis sa femme, & fut mere d'Edouard, surnommé le Martir.

C'est vraisemblablement d'après cette aventure, que le Moine a imaginé son Conte.

NOTES.

(a) [*Un jour qu'il courait le cerf, survint un orage si épouventable que sa suite s'écarta, & qu'il se trouva absolument seul*]. Ce Roi égaré à la chasse & entraîné par là dans diverses aventures, nous rappelle l'Opéra-comique, intitulé *le Roi & le Fermier.* L'Auteur de cette Piece avoue en avoir pris l'idée dans

une Piece Anglaise. On a prouvé depuis que l'Auteur Anglais l'avait prise lui-même dans un Ecrivain Espagnol ; & peut-être ce dernier la doit-il à notre Moine Conteur.

(b) [*Lorsqu'on eut desservi, nos convives laverent, puis ils burent*]. Cet usage a été expliqué dans une note du Fabliau *de la Dame qui fut corrigée.*

(c) [*Le Roi assembla ses Barons pour les consulter sur son mariage ; & d'après leur approbation, il se rendit avec eux chez la Belle*]. Sur cet autre usage voyez la note *f* du Fabliau, intitulé *Bataille de Charnage & de Carême.*

(d) [*Ce stratagême réussit effectivement*]. La même ruse se trouve employée plusieurs fois en cas pareil dans nos vieux Romans de Chevalerie, & notamment dans celui de Tristan. Quant à la preuve de virginité dont il s'agit ici, preuve usitée encore chez plusieurs peuples, on y croyait alors, & les maris l'exigeaient.

(e) [*Met le feu à la paillasse*]. Le Lecteur remarquera cette paillasse pour un lit de nôces, & même pour un lit de Roi. On ne connaissait point alors les sommiers de crin. Les lits du reste étaient composés comme les nôtres ; aux couvertures près, pour lesquelles on employait ordinairement des pelleteries.



DE L'HERMITE QUE LE DIABLE TROMPA AVEC UN COQ ET UNE POULE.

Je vais vous conter l'aventure d'un Hermite qui vivait jadis. Elle mérite de tenir place parmi les autres, car elle eſt curieuſe. Ecoutez-moi attentivement (*a*).

Le Solitaire dont je vous parle habitait un bois dont le Seigneur était un Chevalier, pere d'une fille très-jolie. Notre Reclus allait de tems en tems chez lui à la quête : ſouvent on lui offrait quelque préſent ; mais il refuſait tout, ſe contentant du néceſſaire pour vivre, mortifiant continuellement ſa chair, & veillant dans les prieres & les larmes depuis minuit, tems où il ſe levait, juſqu'au point du jour où il diſait ſa meſſe ; car il était Prêtre & Lettré. De tout le voiſinage on accourait à ſa cabanne pour le conſulter ou pour ſe confeſſer à lui ; & il n'y avait perſonne qui n'en revînt conſolé :

aussi jouissait-il à la ronde d'une estime & d'une considération générale.

Long-tems l'Ennemi commun, jaloux des mérites qu'il lui voyait aquérir, chercha à le faire pécher; long-tems il employa, pour le tenter, toutes les ruses dont il est capable. Le Prudhomme, toujours sur ses gardes, y résista toujours; mais le Malin en imagina une enfin qui lui réussit : vous savez que quelquefois Dieu nous abandonne, & que pour nous apprendre à ne pas trop compter sur nos propres forces, il nous laisse succomber.

Un jour donc le Tentateur prit la forme d'un gros & riche Bourgeois; & couvert d'une bonne chape fourrée, il vint, comme voisin, se présenter chez l'homme de Dieu. Là, il lie conversation avec lui, se dit un homme de Loix, nommé Jaques de Saint-Amand, le consulte sur les voies du salut, & se retire en se recommandant à ses prieres; car dans le monde hélas! on a tant d'affaires, tant de distractions, qu'à peine a-t-on le tems de songer à son ame. Le lendemain, le surlendemain, le prétendu Jaques revint encore. Bref, à force de politesses & de saints discours, il s'insinua

si bien dans l'esprit du Reclus, qu'en peu de tems il devint son meilleur ami.

Sa confiance une fois gagnée, il crut que le moment de l'attaquer était venu ; & un certain soir qu'il l'avait interrogé sur sa maniere de vivre, il lui dit d'un ton d'amitié : « Frere, » vous vous levez toutes les nuits, dites-vous, » pour louer Dieu ; je ne saurais trop donner d'éloges à votre zèle assurément. Mais » n'ayant personne pour vous éveiller, ne » vous arrive-t-il pas quelquefois de manquer » involontairement à votre devoir ? Que n'avez-vous un coq, par exemple ? L'oiseau » par son chant vous réveillerait tous les matins au point du jour. Ce serait d'ailleurs » pour vous une sorte de compagnie ; & avec » les graines qu'il trouverait ici autour, il » pourrait se nourrir sans qu'il vous en contât rien ».

A ce conseil perfide, l'Hermite opposa plusieurs objections, fondées la plûpart sur la crainte qu'il avait de posséder quelque chose en propre ; mais bientôt ses scrupules furent levés, & l'oiseau lui fut apporté dès le soir même. Au point du jour il chanta, comme

on l'avait promis. Dans la journée il vint avec familiarité manger les miettes de pain qui tombaient de la bouche du Solitaire ; il vint même manger dans fa main. Celui-ci était aux Anges ; & fa joie fut telle, que dans la crainte de perdre fon coq, il l'enferma. Mais l'animal luxurieux fortait d'une baffe-cour nombreufe, où de jolies compagnes s'offraient fans ceffe à fes plaifirs. Cette nouvelle prifon, cette vie célibataire, fi différente de l'autre, l'ennuyerent bientôt. Il devint trifte, fes plumes fe hérifferent, fes aîles traînaient à terre ; enfin il ceffa de chanter.

Le Prudhomme défolé appréhenda que fon coq ne mourût ; & la premiere fois qu'il vit le voifin Jaques, il ne manqua pas de lui communiquer fes craintes. « Oh ! il n'y a pas là » de quoi s'effrayer, répondit celui-ci. Je fais » d'où vient le mal. Le drôle avait chez lui » jeunes poulettes pour fes ébats, & ici le » voilà feul. Mais laiffez-moi faire ; je me » charge du reméde & me fais fort de lui ren- » dre la fanté ». L'offre cependant effaroucha encore le Solitaire ; mais le voifin lui ayant demandé avec un ton d'aigreur, s'il le croyait

capable de propofer quelque chofe qui fût mal, il demanda excufe & confentit à tout.

Une heure après, le coq eut une compagne. A cette vue fes plumes fe redreffent, fes yeux fe raniment, il faute fur elle, la careffe plufieurs fois; puis tournant autour de fa conquête avec cet air fier & triomphant qu'il avait quelques jours auparavant, il chante, pour célébrer fa victoire & fes plaifirs. Le Frere qui le vit guéri en auffi peu de tems, ne put s'empêcher de fourire du prodige. Mais l'oifeau ayant plufieurs fois dans le jour, & toujours avec la même apparence de joie, renouvellé fa guérifon; ce fpectacle, qui rappellait au faint homme des plaifirs auxquels il avait renoncé, échauffa tellement fon imagination, que pendant tout le refte de la journée il fut hors de lui-même, & que la nuit il ne put dormir.

Le lendemain Jaques, quand il vint le vifiter, le trouva trifte & abattu. « Qu'avez-vous, » lui dit le Tentateur? — Ah! Sire, je » l'ignore; mais j'éprouve une trifteffe, un » malaife univerfel dont je ne puis deviner la » caufe. Je ne fuis point malade, & cependant » je voudrais être mort. Je fais, moi, très-

» bien la raiſon de tout ceci, reprit le Malin,
» & je puis bien aſſurer que c'eſt votre faute.
» Il y a long-tems que je m'en ſuis apperçu,
» & mille fois j'ai eu la bouche ouverte pour
» vous en avertir ; mais vous recevez ſi mal
» mes avis, que malgré moi il a fallu me taire.
» — Eh! pourquoi, s'il vous plaît, ces re-
» proches que je ne mérite point? N'ai-je pas
» juſqu'à préſent ſuivi en tout vos conſeils?
» — Eh bien, puiſqu'il faut parler vrai, je
» vous dirai que ſelon moi c'eſt-là une puni-
» tion du Ciel. Vous voici confiné dans un
» déſert, occupé du matin au ſoir à vous ma-
» cérer, à vous exténuer le corps. Or, à
» quoi bon tout cela, je vous prie; & quel
» bien en réſulte-t-il pour les autres hommes,
» qui après tout ſont vos freres? Dites-moi,
» Dieu nous a-t-il faits pour vivre ſeuls?
» Quand il créa le premier de tous, ne lui
» donna-t-il pas au contraire une compagne
» à l'inſtant? Oui, ſans doute; il les forma
» pour s'aimer l'un l'autre, pour vivre unis
» enſemble; il leur donna des beſoins mu-
» tuels; & à la ſatisfaction de ces beſoins, il
» attacha le plus grand des plaiſirs. Puiſqu'il
» a fait les femmes pour nous, n'eſt-ce pas

» un crime de renoncer à ſon bienfait ? Au » reſte, ami, je ne vous en dis pas davan- » tage ; mais vous avez de l'eſprit, ſongez au » coq & à ſa guériſon ».

Ce diſcours, quelque adroit, quelque ſéduiſant qu'il fût, était fait, il faut l'avouer, pour effaroucher le Solitaire. Il en parut ſcandaliſé. « Eh bien, puiſque c'eſt ainſi que vous ré- » pondez à mon amitié, reprit Jaques, j'ai tort » de chercher à vous en donner des preuves. » Adieu, vous ne me reverrez plus ». En parlant ainſi, l'Eſprit de ténebres ſe retira. En vain l'Hermite voulut le retenir ; il partit, laiſſant la tête & les ſens de celui-ci dans un déſordre dont vous ne pouvez pas avoir d'idée.

En même-tems le Pervers travaillait d'un autre côté, pour couronner ſa ruſe maudite. Pendant qu'il embrâſait le Reclus, il ſoufflait les mêmes feux impurs chez la fille du Chevalier dont je vous ai parlé. La Pucelle avait dix-huit ans ; par ſa beauté, elle eût mérité d'être Reine ; & voilà que cet abominable Satan l'induit à une action telle que j'ai honte de vous la raconter. Pour moi le cœur me fend, je vous l'avoue, quand je ſonge à cette aimable enfant, ſi fraîche, ſi naïve, ſi intéreſſante ; &

que je ſais qu'elle va devenir la victime d'un Hermite ſale & dégoûtant. Oh! que cette aventure doit nous apprendre à nous défier de l'Ennemi commun & à le haïr de toutes nos forces!

La pauvre petite ne pouvait plus dormir; & cependant elle n'oſait découvrir à perſonne le mal qui la dévorait. Un jour après le dîner, oppreſſée & brûlante plus que de coutume encore, elle deſcendit au verger afin de reſpirer à l'aiſe. Son habillement était un péliçon de menu vair, & un chainſe pliſſé ſous lequel on pouvait admirer les graces de ſa taille légère. Ses beaux cheveux, nouvellement treſſés, étaient couronnés d'un chapel que relevaient l'or & les perles, & d'où tombait un voile tranſparent qui couvrait ſon viſage. Non, jamais, depuis que vous exiſtez, vos yeux n'ont vu plus aimable créature.

Le Tentateur, ſous la figure d'un jeune homme, l'attendait au verger. Il la ſalua d'abord de la part de l'Hermite; puis la cajolant ſur ſa jeuneſſe & ſa beauté, l'exhorta à profiter de ces dons paſſagers, l'aſſura que le Solitaire était épris de ſes charmes, promit au nom de celui-ci, des plaiſirs, d'autant plus doux, qu'ils ſeraient couverts du ſecret; bref, à force de

féduction & d'adreſſe, il fit ſi bien que la malheureuſe, aveuglée, prit à l'inſtant le chemin du bois. Oh ! quel dommage encore une fois ! Et peut-on, ſans être navré de douleur, voir cette pauvre victime aller d'elle-même ſe livrer entre les mains d'une ſorte de Sauvage, vieux & hideux.

Il était à ſa lucarne occupé à l'attendre ; & il la vit venir de loin. Quelques heures auparavant, le Tentateur, malgré ſa colere apparente, était revenu le voir, comme par un dernier effort de bonté. Le Frere, dans un trouble que je ne puis vous exprimer, l'avait reçu avec des larmes de joie, & il s'était écrié : « Ayez pitié de moi, je me meurs. Quoi ! » avait repris Jacques, vous n'êtes ni de fer » ni de marbre, & vous vous obſtinez à con» trarier la Nature ! Une fille charmante vous » aime ; & vous vous refuſez à ſes plaiſirs » ainſi qu'aux vôtres ». L'Hermite avoua l'impreſſion puiſſante que la Demoiſelle avait faite ſur lui ; mais à ſon âge & avec ſa laideur, quelle apparence qu'il pût plaire à une beauté ſi parfaite ! d'ailleurs il était effrayé du ſcandale & de l'éclat d'une pareille aventure. Cependant quand on lui eut annoncé que la

Pucelle venait le trouver, ſes ſcrupules furent bientôt levés, & il ſe mit, comme je vous l'ai dit, à ſa fenêtre pour la voir arriver.

Du plus loin qu'il l'apperçut, ſon cœur treſſaillit. Il ſe décraſſa auſſitôt pour la mieux recevoir, & prit ſa bonne cotte des Dimanches. La Pauvrette, malgré l'emportement de la paſſion qui l'entraînait, n'avait pas perdu entiérement la pudeur propre à ſon âge & à ſon ſexe. Elle rougit en approchant de la cellule, & frappa doucement. Le Reclus ne la fit point attendre pour ouvrir. « Sire, dit-elle, » les yeux baiſſés, ayez pitié d'une jeune per- » ſonne qui eſt s'égarée dans le bois, & qui ne » ſait où ſe réfugier. La nuit approche; je ſuis » ſi excédée de fatigue & de frayeur, qu'il » ne m'eſt pas poſſible d'aller plus loin. Au » nom de Dieu, accordez-moi un aſile. De- » moiſelle, répondit le Frere, je n'ai d'autre » aſile à vous offrir que cette chambre où » vous voyez mon lit; mais je n'oſe vous le » propoſer, de peur que ſi l'on vous eût vue » entrer chez moi, nous n'euſſions à nous en » repentir tous deux. Ne craignez rien, re- » prit-elle; perſonne ne m'a vue. Au reſte je

» ne veux ni vous être à charge, ni troubler
» votre repos. Donnez-moi ſeulement un peu
» de paille, ſur laquelle je puiſſe me jetter en
» attendant le jour. Dès qu'il paraîtra, je
» prendrai congé de vous, & tâcherai de re-
» trouver ma route ».

Les difficultés que lui avait faites le Reclus n'étaient que feintes ; & l'hipocrite ne deſirait rien plus ardemment que de la voir entrer. Il la prit par la main, lui offrit tout ce qui dépendait de lui, tira de ſa huche du pain, du vin, du fromage, avec un morceau de tarte qu'on lui avait donné la veille dans ſa quête, alluma du feu pour faire cuire quelques fruits ; enfin, l'œil ardent de luxure, il vint s'aſſeoir auprès d'elle.

EXTRAIT DE CE QUI SUIT.

L'Hermite garde chez lui la Belle trois jours entiers. Pendant ce tems les parens la faiſaient chercher par-tout. Deux de ſes freres avaient monté à cheval pour courir après elle. Sur leur route ils rencontrent un Payſan qui leur demande ce qu'ils cherchent, & qui ſur leur réponſe, déclare que la jeune perſonne eſt chez

chez l'Hermite. Or ce Payſan prétendu était Satan, qui, non content d'avoir induit au mal le Prudhomme, voulait encore le déshonorer & le faire périr ſur un échaffaud. D'après ſa déclaration, les deux Freres retournent au Château pour inſtruire leur pere de ce qu'ils viennent d'apprendre. Celui-ci arme tout ſon monde, & la fureur dans l'ame il ſe rend au bois, dans le deſſein de venger ſur le ſéducteur la honte de ſa fille. Mais pendant ce tems le Démon, toujours ſous la forme de Jaques, s'était tranſporté avec la rapidité d'un éclair à la cellule du Frere, & l'avait épouvanté ſur le danger qu'il courait. Celui-ci éperdu lui demande ce qu'il doit faire. Il ne vous reſte qu'un parti, répond l'Eſprit infernal, celui de tuer la Demoiſelle & de la cacher quelque part, afin de ſouſtraire la preuve de votre crime. L'Hermite dans le trouble où il eſt, ſuit ce conſeil abominable : il ſaiſit la hache qui lui ſervait à couper ſon bois, & s'approchant de la Demoiſelle qui, la gorge nue & le viſage vermeil comme roſe, dormait tranquillement ſur ſon lit, il lui fend le crâne & la cache ſous la paille.

A l'inſtant la troupe arrive au galop. On renverſe la porte, on entre avec des épées, des bâtons, des fourches; — Où eſt-il, le ſcélérat? Qu'on le ſaiſiſſe, qu'on le garotte. Lui, quoique tremblant, & avec juſte raiſon, affecte d'être étonné d'une ſemblable violence; il demande la vie, comme s'il ſe trouvait attaqué par des voleurs. On cherche la Demoiſelle, & on ne la trouve point; car il ne vient à l'eſprit de perſonne qu'on l'avait tuée. Alors le Pere, confus de ſon emportement, & croyant avoir été mal informé, ſort avec tout ſon monde. Cette retraite allait faire perdre à Satan le fruit des crimes qu'il avait fait commettre. Auſſitôt il ſe déguiſe en Foreſtier; il ſe préſente à la troupe, demande ce qu'elle cherche, & ſe donne à elle comme le Garde du bois, & comme obligé par ſon devoir de ſavoir tout ce qui s'y paſſe. On l'interroge ſur la Demoiſelle. Il répond qu'elle eſt chez l'Hermite, qui, après l'avoir déshonorée, l'a tuée & cachée dans la paille de ſon lit. On retourne à la cellule. On y trouve le cadavre enſanglanté. Alors tout le monde fond en pleurs. Un jeune homme qui aimait la Demoiſelle, &

qui avait ſuivi la troupe, eſt inconſolable. Le Pere s'arrache les cheveux; & dans ſa colere il veut donner la mort à l'Aſſaſſin. On le lui ôte des mains, afin que le crime ſoit puni exemplairement. Le Malheureux eſt lié ſur un âne, le viſage tourné vers la queue, les yeux bandés, les mains liées derriere le dos; & dans cet état on le conduit à la ville. Le lendemain il eſt pendu en préſence d'un peuple innombrable; & en montant à l'échelle il s'écrie: Voilà où m'a conduit un coq.

Dans une autre verſion l'Hermite s'échappe la nuit de ſa priſon.

Dans une autre, au moment qu'il va être accroché, on entend rire une groſſe voix, pareille à celle d'un bœuf. On demande au criminel ce que cela ſignifie; il répond que c'eſt le Diable qui après l'avoir fait tomber en péché, ſe moque de lui. Alors il raconte ſon aventure; on lui accorde ſa grace, & il retourne dans ſon Hermitage où il fait pénitence.

Enfin dans une quatrieme verſion, le pere & ſa troupe, ayant cherché inutilement la Demoiſelle chez le Solitaire, retournent au Château. Satan fâché de n'avoir pu faire convaincre celui-ci de ſon crime, veut au moins le perdre tout-à-fait. Il lui conſeille de jouir des plaiſirs de ce bas monde, puiſqu'il doit avoir perdu l'eſpoir du Paradis pour l'autre. La nuit en effet

l'Hermite quitte sa cellule ; il donne dans les plus grands désordres ; cependant, après deux ans de cette vie débordée, il est saisi d'un remors salutaire, & il revient dans son Hermitage pour faire pénitence.

NOTE.

(a) [*Je vais vous conter l'aventure d'un Hermite qui vivait jadis ; écoutez-moi attentivement*]. Ce début, dans lequel le Poëte paraît adresser la parole à des Auditeurs, prouve que tous les Contes dévots n'étaient pas faits pour être lus seulement dans le cabinet ; mais qu'il y en avait plusieurs qu'on lisait ou qu'on récitait en public. Les gens du monde, les Nobles, ayant des Romans ou des Fabliaux que les Ménétriers venaient déclamer chez eux pour les amuser, il est probable que les Moines, par une sorte d'émulation, voulurent avoir aussi des Contes, & qu'ils se les faisaient lire pendant leur repas, au réfectoire, à certains jours de l'année où ils avaient récréation. Or ces Contes ne pouvant être des Fabliaux, parce que les sujets eussent été pour eux d'une gaieté trop libre, ils adopterent vraisemblablement un certain nombre de Contes dévots qu'ils destinerent à cet usage, & qui s'y trouvaient d'autant plus propres qu'ils ne contiennent la plupart que des aventures de Moines & d'Hermites. Nous avons vu ci-dessus, au Conte du Sacristain, l'Auteur nous annoncer que tous les ans on le lisait chez les Moines blancs.

Fin des Contes dévots.

FABLES

PAR

MARIE DE FRANCE.

AVERTISSEMENT

PRÉLIMINAIRE.

Le recueil de Fables qu'on va lire, fut composé vers le milieu du XIIIe siecle par une femme appellée Marie, dont j'ai déjà parlé dans le Conte du *Purgatoire de saint Patrice*, & à la fin du troisieme volume des Fabliaux. J'y ai dit qu'elle avait pris le surnom de France; non qu'elle fût de la Maison Royale, mais pour désigner le pays où elle était née: de même que les autres Poëtes ses contemporains prenaient le nom de leur ville, afin d'indiquer le lieu de leur naissance. Elle a mis son nom à son Ouvrage, de peur, dit-elle, que quelqu'un n'entreprît de lui en dérober la gloire.

Cet Ouvrage au reste nous le devons, à ce qu'elle-même nous apprend, aux sollicitations du Comte Guillaume de

Dampierre; homme, pour me ſervir de ſes propres termes, *la fleur de Chevalerie & de Courtoiſie*. Le Comte pria Marie de l'entreprendre, & elle y conſentit: mais le motif d'après lequel elle ſe détermina, fait honneur à l'honnêteté de ſon ame; ce fut pour ſe rendre utile, & pour contribuer à rendre meilleurs ceux qui la liraient. « Tel eſt, dit-elle, le but que » doit ſe propoſer quiconque a reçu du » Ciel le talent des Vers. Il doit l'em- » ployer à inſtruire ſon ſiecle, à recueillir » les exemples de vertu que nous ont » laiſſés les ſages, leurs maximes ſenſées, » leurs bons diſcours, afin de les tranſ- » mettre à la poſtérité: & voilà ce qui » m'a engagée moi-même à rimer ».

De pareils ſentimens dans une femme de beaucoup de mérite, ſont faits pour honorer ſon ſexe; comme dans le tems ſes écrits honorerent ſon ſiecle. Marie fut la ſeule de ce ſiecle qui ſe livra au

genre de la Fable; ce qui peut-être indique, plus que tout autre chose, la solidité de son esprit & la justesse de son goût. Quant aux raisons qui lui firent préférer, pour exercer son talent, ce rameau inculte de la Littérature, à ceux des Romans, des Contes, des Chansons d'amour, vers lesquels un engouement général avait porté tous les esprits, & pour qui seuls les succès & la gloire semblaient faits, elles ajoutent encore à son éloge. Si elle choisit la Fable, c'est que *sous un masque apparent de folie il n'y en a aucune*, dit-elle, *qui ne recèle une Philosophie profonde.*

En effet, ce fut un homme d'un génie bien étonnant que celui qui le premier osa donner pour Instituteurs, aux humains, non des humains comme eux, mais des animaux & des plantes; & qui par la sagesse & la raison supérieures qu'il leur prêta, força toutes les Nations d'ap-

plaudir au fuccès d'une entreprife, en apparence fi ridicule. Efope, ou Lockman, comme on voudra l'appeller, eut le premier cet honneur : car je n'entreprends pas d'examiner lequel des deux perfonnages, calqués évidemment l'un fur l'autre, eft le véritable ; ni fi les Arabes adopterent l'Efope des Grecs, ou plutôt, fi les Grecs ne fe firent pas un Efope du Lockman des Arabes.

L'Art de parler allégoriquement, par figures & par apologue, eft une rufe qui paraît affez naturelle à l'homme d'efprit. En différens tems & chez différens peuples, d'habiles perfonnages l'avaient employée pour ouvrir à la vérité des oreilles redoutables, peu accoutumées, ou mal difpofées à l'entendre : témoin l'apologue de la Laie & de fes petits ; des membres révoltés contre l'eftomac ; du pauvre à qui un riche enleve la feule brebis qu'il poffede, &c. &c. Mais Nathan, en re-

prochant à David ſon homicide adultere, n'avait commis qu'une action particuliere de juſtice & de courage; Ménénius, en ramenant à l'obéiſſance le peuple Romain révolté contre le Sénat, qu'un trait d'adreſſe; le Gaulois, ennemi des Phocéens nouvellement établis à Marſeille, en indiſpoſant contre eux le Roi Comanus, leur voiſin, qu'un acte de politique bien ou mal vu : & il n'avait réſulté de tout cela, aucun avantage réel pour l'humanité.

Une idée bien autrement ſublime, fut celle de Bid-Paï ou Pilpai, lorſqu'il imagina, quoique Sujet, de corriger & d'inſtruire le Deſpote auquel il était obligé d'obéir. Tout le monde connaît cette longue Hiſtoire allégorique, entremêlée de Contes & d'Apologues, qu'il compoſa dans ce deſſein. J'en ai parlé moi-même à propos des Fabliaux; & l'on ſait qu'elle fut couronnée du ſuccès. Ce pro-

jet hardi était vraiment le projet d'un Sage, parce qu'il était celui d'un homme qui avait entrepris de ſervir à la fois toute ſa Nation; mais ce qui doit encore le rendre aujourd'hui plus étonnant pour nous; c'eſt qu'il fut conçu dans une tête, née ſous le joug du deſpotiſme, & née par conſéquent avec l'aviliſſement & tous les bas préjugés que le deſpotiſme inſpire. Cependant en donnant au Philoſophe Indien tous les éloges que mérite ſa généreuſe entrepriſe, on peut encore lui faire un reproche; celui de n'avoir point aſſez ſongé au bien général de l'humanité : car enfin, s'il forma aux Souverains une morale, il ne fit rien, ou fit très-peu pour la morale des Sujets. Or voilà encore une fois la gloire qui eſt particuliere à Eſope.

Celui-ci ſe ſentait digne d'être l'Inſtituteur des Nations; mais il était eſclave: & quel poids les leçons d'un eſclave pouvaient-elles aquérir? Qui eût daigné l'é-

couter? Pour accomplir ſon deſſein, il fait parler les animaux à ſa place; il imagine la Fable proprement dite; & lui imprimant ce caractere d'utilité générale à laquelle, depuis lui, les peuples qui cultivent les Lettres l'ont tous conſacrée, il embraſſe dans ſon vaſte plan l'homme de tous les âges & de tous les climats. Ses Fables, qu'on peut regarder comme un des premiers codes de morale qu'ait eu le genre humain, ont été ſucceſſivement adoptées & traduites par toutes les Nations policées. Lui-même a joui, pendant ſa vie, d'une renommée éclatante; & cependant, choſe étonnante! toute cette réputation n'inſpira à aucun de ſes concitoyens, le deſir de marcher ſur ſes traces. Il eſt le ſeul Fabuliſte qu'aïent eu les Grecs.

Les Latins n'en ont de même qu'un ſeul à citer: encore celui-ci ſe fit-il un honneur de travailler d'après ſon modèle,

& d'imiter plusieurs de ses sujets. Il est vrai que les Latins, si supérieurs aux autres peuples dans l'art de la guerre & la politique, ne furent originaux dans aucun des genres de Littérature. Toute leur gloire est d'avoir fourni, dans quelques-uns de ces genres, des Hommes dignes d'être comparés aux Grecs.

Ceux qui, depuis Esope & Phedre, ont fait des Collections de Fables, ont presque toujours réuni ces deux Auteurs; mais presque toujours aussi ils y en ont ajouté quelques-unes, tirées d'Auteurs étrangers ou plus modernes. C'est ce qu'a fait au XIIIe siécle Marie de France. Cependant, si l'on s'en rapportait à ce qu'elle dit elle-même dans son préambule, on pourrait croire qu'on ne connaissait alors chez nous que le seul Esope. Elle ne fait mention que de lui, ne nomme point Phedre, donne à son Recueil le nom d'*Ysopet* (petit Esope;)

enfin elle ajoute qu'avant qu'elle le rimât en Français, il avait été traduit du *Grec* en Latin par un certain Adenès * : ce qui ſuppoſerait qu'il ne contenait que des Fables greques. D'un autre côté l'on peut aſſûrer qu'il en contient beaucoup d'autres ; & en particulier, pluſieurs de Phedre, leſquelles ne ſe trouvent point dans Eſope, & qui étant latines originairement, n'ont pu être traduites par Adenès, du Grec en Latin. Il y en a même quelques-unes qui viſiblement ſont plus récentes qu'Eſope & Phedre, & que je ſoupçonne être de Marie elle-même ; telle eſt, par exemple, celle du Villain & de l'Hermite, dans laquelle il s'agit du péché originel.

* Poëte dont il nous reſte quelques Romans de Chevalerie.

Ce n'eſt pas tout. Marie, après avoir parlé de la traduction d'Adenès, dit traduire elle-même de l'*Anglais en Français*. Tout ceci n'eſt rien moins que clair, & l'on ne peut l'expliquer qu'en

disant que ces expressions, *traduit du Grec en Latin*, *traduit de l'Anglais en Français*, sont une sorte de charlatanerie littéraire, usitée dès-lors en France, comme elle l'est encore aujourd'hui, pour exciter chez les Lecteurs cette curiosité que produit toujours l'annonce de ce qui est étranger. Nos Fabliers, & nos Romanciers sur-tout, l'emploient très-fréquemment, quand ils veulent traiter un sujet de la Table-ronde. Rarement ils le commencent, sans annoncer qu'ils l'ont tiré d'une Bibliotheque d'Angleterre ou des archives compilées sous le Roi Artus. Pour quiconque connaît l'ancienne Romancerie, ces formules triviales ne signifient rien ; il n'en est point dupe.

La Traduction que je vais donner à mon tour, des Fables de Marie, est faite d'après quatre manuscrits du tems. Annoncer quatre manuscrits, c'est, comme je l'ai dit ailleurs, annoncer quatre versions

ſions différentes. Ceux-ci s'accordent ſi peu entr'eux, que l'un des quatre, (celui de S.-Germain-des-Prés,) ne contient que ſoixante-ſix Fables; tandis qu'un autre, (celui de la Bibliotheque du Roi, N° 7615,) en contient cent-deux. Les Copiſtes ſe ſont permis non-ſeulement de les compoſer à leur gré, ſelon leur ordinaire; mais encore d'y inſérer certaines pièces étrangeres, & en particulier des Fabliaux, tels que le *Lai de l'Oiſelet*, *le Pré fauché*, *la Femme nayée*, *le Villain qui avait un cheval à vendre*, &c. Mais quiconque ſe dévoue à défricher notre ancienne Littérature, doit s'attendre à toutes ces épines; & du moment qu'il met la main à l'ouvrage, prendre pour ſa deviſe ces deux mots peu conſolans, *courage & patience.*

Je ne dis rien du mérite littéraire de Marie de France; quoiqu'elle eût beaucoup de goût, ainſi qu'on le verra par

cinq ou ſix corrections qu'elle s'eſt permis de faire à ſes deux originaux : corrections qui , ſi je ne me trompe, ſont toutes heureuſes. Je ne dis rien de ſon ſtile, qui eſt, comme le leur , ſimple, clair, & même élégant pour ſon tems: elle a bien un autre mérite pour nous.

Perſonne n'ignore que nous devons le Phedre à un manuſcrit que l'un des freres Pithou découvrit dans la Bibliotheque de S. Remi de Reims, vers les dernieres années du XVI[e] ſiècle On ſait que ce manuſcrit était unique en Europe, & que la Bibliotheque a depuis éprouvé un incendie. Si cet accident était arrivé avant la découverte de Pithou ; ſi le manuſcrit y avait péri, comme après tout la choſe était poſſible, Phedre peut-être ſerait perdu aujourd'hui pour nous, ainſi que le ſont beaucoup d'autres excellens ouvrages de l'Antiquité. Mais le cinquieme livre des Fables n'eſt point entier.

Qui fait même fi les quatre autres le font; & fi nos anciens Copiftes n'ont point fait pour les Auteurs grecs & latins ce qu'ils ont fait pour nos Ecrivains nationaux. On peut dire la même chofe de l'Efope. Certainement le recueil que nous avons de fes Fables n'eft point complet, puifque les Anciens en citent quelques-unes qui ne s'y trouvent point. Or maintenant ne fe pourrait-il pas qu'il ait exifté au XIII. fiècle un manufcrit plus entier; que ce manufcrit ait été connu de Marie; que ce foit celui fur lequel elle a travaillé; & qu'enfin il ait péri depuis par un accident quelconque, ou même par le feul ravage infenfible du tems?

Ces fuppofitions n'ont rien que de très-vraifemblable: mais dans le cas où elles feraient vraies, ne fe pourrait-il pas auffi qu'une partie des Fables de l'Auteur Grec & de l'Auteur Romain, que nous croyons perdues, fe retrouvaf-

ſent aujourd'hui dans la collection de Marie? Pour moi je me plais, je l'avoue, à me repaître de cette idée conſolante. Dans le recueil que je vais donner, (car je ſupprime tout ce qui ſe trouve imprimé des deux Fabuliſtes anciens,) je crois reconnaître ce ſens exquis, cette juſteſſe d'allégorie, qui les diſtinguent tous deux, ce ſceau de l'Antiquité enfin, qu'une main moderne contrefait difficilement, & qu'aſſûrément on était bien moins capable encore de contrefaire au XIIIe ſiècle. Puiſſé-je avoir deviné aſſez heureuſement, pour voir mes Lecteurs penſer comme moi, & approuver ma conjecture! Au reſte ſi elle ſe trouvait fondée, nous n'aurions point, il eſt vrai, dans leur langue originale les Fables mêmes dont il s'agit; mais au moins nous aurions les Fables, & c'eſt un dédommagement.

La remarque que je viens de faire par

rapport aux Fables, on peut l'appliquer à ceux des autres ouvrages de l'Antiquité, Hiſtoriens, Poëtes, Orateurs, que nous avons perdus tout-à-fait, ou qui ne nous ſont parvenus que tronqués. Il eſt poſſible que quelques-uns d'entr'eux exiſtaſſent encore en entier, il y a ſix ſiècles. Imaginez tout ce que pendant un pareil eſpace, le tems, & les événemens innombrables qu'il amene, ont dû détruire de manuſcrits : imaginez tout ce qu'en a détruit l'ignorante avidité des Copiſtes, qui les grattaient pour y ſubſtituer une Légende, un morceau de Scholaſtique ou un mauvais Roman: comptez ceux qui ont péri dans certains Ordres Religieux, où, par une dévotion mal entendue, des Supérieurs barbares déclaraient la guerre à tout ce qui n'était point Evangile, Sermon, ou Théologie : joignez-y enfin tous ceux qu'ont anéantis nos guerres de Religion, les guerres qu'occaſionna la démence de

Charles VI, &c. &c.; & vous regarderez presque comme un miracle qu'il nous en soit parvenu un seul.

Cependant au milieu de cette espece de conjuration destructive, il y a eu des gens qui dans le tems se sont occupés, bien ou mal, à traduire en vers ou en prose ces mêmes ouvrages dont il semblait qu'on avait juré l'extinction. Quelques-unes de ces traductions doivent nécessairement subsister encore : qui sait si l'on n'y retrouverait pas une partie de ce que nous regrettons ? Un espoir si doux peut être permis, sur-tout pour les Historiens que nous n'avons qu'imparfaits & mutilés. En vain, pour trouver à les parfaire, on a remué les Bibliotheques les plus anciennes & les plus riches : toute espérance paraît perdue de ce côté-là. S'il en reste quelqu'une, ce ne peut être que chez nos vieux Translateurs : or cette mine est encore vierge

en partie. Peut-être même ne ferait-il pas indigne du Gouvernement d'en ordonner l'exploitation, & de la confier à quelque Homme de Lettres, inftruit & laborieux, qui aimerait affez la gloire & fon pays pour furmonter les longs dégoûts d'un pareil travail. En ce moment on fouille par les ordres de ce même Gouvernement les Bibliotheques d'Italie; on a vifité de même, il y a peu d'années, les manufcrits de la Tour de Londres: n'y aurait-il donc que nos richeffes nationales qu'il négligerait? Combien d'entreprifes beaucoup plus incertaines n'a-t-il pas tentées fouvent? Et d'ailleurs fi celle-ci n'avait aucun fuccès, n'eft-il pas affûré d'avance qu'elle produira au moins des découvertes utiles pour notre Hiftoire, ou glorieufes pour notre Littérature? Mon exemple doit encourager. Moi, Littérateur inconnu, fans avoir été fecondé par fa protection

ſi favorable, n'ai-je pas eu le bonheur d'en faire quelques-unes de ce dernier genre! Cependant je n'ai parcouru qu'une très-petite partie des manuſcrits; & forcé en quelque ſorte, par le genre de mon travail, à ne m'occuper que des Poëtes, j'ai entiérement négligé les Proſateurs.





FABLES

PAR

MARIE DE FRANCE.

L'ABEILLE ET LA MOUCHE.

L'Abeille & la Mouche eurent querelle un jour. Celle-ci méprifait l'autre: elle fe vantait d'entrer dans les palais des Rois, de s'affeoir fur leur tête, de manger à leur table. « Toute la terre m'appartient, difait-elle; je » vole librement par-tout où il me plaît, & » me nourris, fans aucun travail, de ce miel » que tu fais avec tant de peine, & pour le- » quel on te donne la mort. On me fait mou- » rir, il eft vrai (*a*), répondit l'Abeille; mais

» c'est à regret, parce que je suis utile. Pen-» dant ma vie on m'estime, on me recherche: » tandis que toi, paresseuse, importune & » vagabonde, tu ne peux être en honneur » nulle part, & te fais chasser de tous les » lieux où tu parais ».

Dans Phedre, les deux Acteurs de cette Fable sont la Mouche & la Fourmi. Cette derniere y dit à sa rivale les mêmes choses à-peu-près que lui dit l'Abeille dans l'autre. Elle s'y donne les mêmes éloges, & loue sur-tout sa prévoyance à se préparer, pour l'hiver, des ressources contre la faim. Aujourd'hui que tout le monde sait que la Fourmi demeure, pendant tout le tems des froids, engourdie & sans mouvement, cette prétendue prévoyance qu'on lui prête n'est plus qu'un éloge dérisoire. D'ailleurs s'il est pardonnable à l'Abeille de se donner des louanges, on ne les pardonnera point à la Fourmi, insecte aussi incommode, & tout aussi inutile que la Mouche. Cette Fable est une de celles où Marie s'est permis, comme je l'ai remarqué, de corriger son original; & c'est une de celles, je crois, où l'on approuvera le plus son bon goût.

La Fontaine a suivi la version de Phedre.

NOTE.

(a) [*On me fait mourir, il est vrai.*] Le discours



que Marie prête ici à l'Abeille, prouve que de ſon tems on ne ſavait extraire des ruches le miel & la cire, qu'en y étouffant par des fumées meurtrieres l'animal lui-même. Cette méthode barbare a long-tems ſubſiſté en France; quoiqu'elle fût la plus oppoſée aux intérêts du Propriétaire, puiſqu'elle détruiſait ſes mouches & qu'elle altérait la qualité de ſon miel. Le premier canton du Royaume où l'on y ait renoncé, eſt le Gatinais. Là, dit-on, fut trouvé l'art de *châtrer* les ruches, en les compoſant de différentes pieces, amovibles à volonté, qu'on pouvait, ſans nuire à l'inſecte, enlever avec le miel dont elles étaient chargées. Mais, malgré tous ſes avantages, ce ſecret, choſe étonnante! ne ſe répandit point au-delà du Gatinais; & il fallut que Réaumur l'annonçât & le prônât, pour le faire adopter. Aujourd'hui il eſt non-ſeulement connu, mais perfectionné.



L'AIGLE, L'AUTOUR ET LES PIGEONS.

LE Roi des oiseaux repofait en paix, perché fur un arbre. A fes côtés était l'Autour, fon *Sénéchal*; & un peu au-deffous des Pigeons, occupant d'autres branches, jouaient & folâtraient fans crainte fous le feuillage. Cette confiance choqua l'Autour. Infolents ! leur dit-il, vous bravez ma ferre, parce que la préfence de votre Monarque vous raffûre; mais fi j'étais feul ici, vous ne m'infulteriez point impunément.

Un Roi fage ne doit point choifir fes Officiers parmi les méchans: car enfin s'il eft des momens où fes regards peuvent les contenir, il en eft beaucoup plus où ils feront affurés de n'être point vus.



L'ANE ET LE CHIEN.

Un Ane se plaignait de sa destinée ; un Chien l'entendit, & prétendit être bien plus à plaindre encore. Le premier, racontant ses infortunes, détailla tout ce qu'il avait à souffrir pendant l'année. Toujours sur les chemins par la chaleur, par le vent ou la pluie ; aujourd'hui c'est de la farine ou du blé, demain c'est du fumier ou du bois qu'il lui faut porter. Il plie sous le fardeau, il ne peut marcher ; on l'accable de coups. A peine lui laisse-t-on dans la journée quelques instans de relâche, pour aller le long des fossés pâturer à la hâte un peu de mauvaise herbe. Du reste aucun soin de sa personne ; toujours des menaces & du mépris ; jamais un mot d'amitié ni une caresse. « Tu travailles le long de la semaine, il est » vrai, lui répondit le Chien ; mais, le soir, » quand tu rentres, tu trouves une étable » bien chaude où tu peux t'étendre & reposer » en paix. Moi, au contraire, je n'ai jamais

» de repos. La nuit comme le jour, l'hiver » comme l'été, mon ſort eſt de veiller dans » une cour, expoſé à toute la rigueur des » ſaiſons. Vient-il à ſe gliſſer dans la maiſon » un Voleur ou un Loup; il faut combattre » au riſque de ma vie, & te défendre pendant » que tu dors. Le matin, après une nuit ainſi » paſſée, je vais à jeûn me préſenter à la cui- » ſine pour recevoir la récompenſe de mes » ſervices. J'y trouve la Servante qui, aux » dépens de ſon Maître, déjeûne ſecrettement » avec le Valet qu'elle aime. Ils me chaſſent » à grands coups de pieds, parce que je les » importune. Obligé d'attendre l'heure du dî- » ner, quoique mes entrailles crient famine, » j'accours enfin, & trouve toute la famille à » table, buvant & mangeant bien. J'ai beau » pendant ce tems-là les regarder piteuſe- » ment, aucun d'eux ne daigne ſeulement faire » attention à moi; & je me crois très-heureux » ſi, après bien des careſſes de ma part, ils » daignent, lorſqu'ils n'ont plus faim, me » jetter quelque os décharné. Pendant que je » ſuis occupé à le dévorer, l'un des enfans ou » l'une des filles laiſſe échapper quelque incon-

» gruité : l'encens frappe l'odorat : on se bouche le nez : au diable le Mâtin, s'écrie-t-on ; & à l'instant mille coups que je n'ai pas mérités pleuvent sur moi ; on me chasse, & je me vois obligé de me sauver à la cour, sans oser reparaître de toute la journée.
» Tout ce que tu viens de dire est vrai, reprit l'Ane ; mais si l'on te procure des momens de chagrin, tu en as d'autres aussi qui te dédommagent. Tu vis avec ton maître, il reconnaît tes bons offices, il te loue, il te caresse ; & au moins l'emploi dont il te charge n'est pas avilissant ».



L'ARPENTEUR ET SA PERCHE.

Un Arpenteur voulait mesurer son champ, & il ne pouvait en venir à bout, parce qu'il était ivre. Dans sa colere il s'en prit à sa perche, qu'il jetta par terre avec mille injures. Tu as tort, répondit celle-ci; ce n'est pas moi qu'il faut blâmer, je ne me suis jamais trompée.

Mais l'Homme en place fait-il une faute, il la rejette toujours sur quelque autre, & s'en prend à lui.



L'AUTOUR ET LE HIBOU.

Un Autour & un Hibou s'étaient liés d'une étroite amitié. Au printems l'Autour ayant fait un nid, l'autre vint y pondre. Alors le noble Oiseau renonçant généreusement, en faveur de son ami, à la douceur de devenir pere, il adopte les œufs & les couve comme s'ils étaient les siens. Dès que les petits sont éclos, il les appâte avec la même tendresse; mais il est étonné de voir sans cesse son nid humide & infecté par leur ordure, & il leur en fait des reproches. « Voilà vingt ans de suite » que j'ai une aire, leur dit-il, & jamais je n'ai » éprouvé d'aucuns de mes enfans dégoût sem- » blable. » Les jeunes Hiboux répondirent que ce n'était pas leur faute; & ils ajouterent naïvement que leurs parens les ayant faits foireux, il ne dépendait point d'eux d'avoir un nid qui fût propre. « Vous avez raison, reprit l'Autour : j'ai pu vous faire éclore, je puis encore vous élever & vous nourrir; mais tous mes succès se borneront-là ». Jamais on ne change un mauvais naturel.

LE BŒUF ET LE CHEVAL.

Certain Seigneur, homme de peu d'esprit, avait un cheval dont il voulait se défaire. Il crut l'occasion favorable pour se défaire en même tems d'un bouc qu'il avait aussi, & les exposa tous deux en vente ; demandant pour l'un & pour l'autre vingt sous. Plusieurs personnes marchanderent le cheval ; mais aucune ne voulut du bouc : lui au contraire s'opiniâtra dans son idée, & déclara toujours qu'il ne vendrait point l'un sans l'autre. Vous devinez ce qui arriva ? C'est qu'il ne vendit ni le bouc ni le cheval.



LA BICHE, LE FAN ET LE CHASSEUR.

UNE Biche inftruifait fon Fân fur tout ce qu'il avait à craindre du Loup, des Chaffeurs & des Chiens; & elle lui apprenait en mêmetems à s'en défier & à s'en garantir.

Tandis qu'elle parlait, ils apperçurent au loin dans la campagne un homme à cheval, armé d'arc & de fléches. « Qu'eft-ce que ceci, » dit le Fân? Mon fils, répondit la mere, » c'eft ce que tu dois redouter le plus au » monde, fi tu aimes à vivre. Garde-toi bien » de te laiffer jamais approcher par de pareil- » les gens; & fi par hafard tu en es furpris, » fuis de toutes tes forces ». Pendant ce difcours, le Chaffeur qui les avait vus auffi, approchait à grands pas. Fuyons, difait la Biche; fuyons, le voici. Le jeune téméraire, loin d'écouter ces avis, regardait tout cela comme des terreurs de femme, & s'amufait à confidérer

l'habillement du Chasseur & les mouvemens lestes de son cheval. « C'est lui qui a peur de » nous, disait-il. Regardez, le voilà qui des- » cend de cheval & qui met pied à terre. Ah! » mon fils, sauve-toi, criait la mere en fuyant » tant qu'elle pouvait ». Hélas! il n'en était plus tems; déja une fléche était lancée, & le Fân, blessé à mort, tombait par terre.

Avertissez un fou du danger qui le menace, il rira de vos conseils, & n'y croira que quand il sera tombé dans le malheur.

Quoique la Fable suivante dérange l'ordre alphabétique auquel je me suis assujetti, je la place ici cependant, parce que le sujet en est le même à-peu-près que dans celle qu'on vient de lire.



LES CORBEAUX.

De jeunes Corbeaux venaient de quitter leur nid ; ils étaient déja grandelets & commençaient à voler. Leur pere, avant de les abandonner à eux-mêmes, crut devoir cependant leur donner quelques leçons. Il leur parla donc des dangers différens qui allaient les menacer de toutes parts, & leur apprit comment il fallait s'en garantir ; recommandant sur toutes choses d'être circonspects & défians. « Par » exemple, dit-il, si vous voyez un homme » se baisser pour ramasser pierre ou bâton, » n'attendez-pas qu'il soit relevé ; commencez » d'abord par vous envoler. Mais s'il ne se » baissait pas, répondirent les Corbeaux, » nous pourrions rester, n'est-il pas vrai ? Il » est évident qu'alors nous n'aurions rien à » craindre de lui. Eh ! qui vous répondra, re- » prit un de la bande, qu'il ne porte point » dans sa poche de quoi vous tuer ! Mes freres, » croyez-moi, le plus sûr est de nous enfuir.

» Mon enfant, dit le vieux pere à celui-ci,
» tu en fais assez pour n'avoir plus besoin de
» moi : adieu, pars, me voilà rassuré sur ton
» compte. Quant à tes freres, je vois qu'il
» leur faudra encore quelques leçons ».

Du Perrier a inséré cette Fable parmi ses Contes. Chez lui seulement c'est une Pie, au lieu d'un Corbeau. La mere veut se débarrasser de ses petits, ils lui représentent qu'ils ont peur d'être tués par les Arbalétriers. Elle répond qu'il faut du tems pour tendre l'arbalête, pour la lever & la mettre en joue; & qu'ainsi ils auront celui de s'envoler. — « Mais, » ma mere, s'il allait prendre une pierre ? — Eh » bien, auparavant ne la lui verrez-vous pas ramas- » ser ? — Oui sans doute; mais il n'a qu'à l'avoir » dans sa poche ? — Oh, oh ! puisque vous êtes si » habiles, répond la Pie, vous pouvez-vous passer » de moi » ; & en parlant ainsi, elle s'envole.



LE BLÉREAU ET LES COCHONS.

ON conduifait des Porcs à la glandée dans une forêt. Un Bléreau fe joignit à eux, & prétendit être de la famille. Le foir il entra avec eux dans l'étable; mais quand il vit qu'on en égorgeait quelques-uns, il ne voulut plus être de leurs parens, & jura fur fon honneur que jamais il ne leur avait appartenu.



DU CHAMEAU ET DE LA PUCE.

Un Chameau allait commencer un grand voyage; une Puce sauta sur son dos, & fit le voyage avec lui. Quand il fut de retour, elle crut devoir le remercier. «Vous m'avez portée » fort doucement, dit-elle : je vous suis obli- » gée, & conviens que sans vous je n'eusse » jamais pu faire si longue route ». Le Chameau, tournant avec étonnement la tête pour la regarder, répondit d'un ton ironique : « vous êtes trop reconnaissante en vérité ; » mais s'il faut parler vrai, je ne me suis point » apperçu dans le chemin que votre poids » m'ait fatigué; & jusqu'à ce moment-ci, je » vous l'assure, j'ai ignoré que nous fussions » ensemble ».

On rencontre souvent ici-bas de ces gens obscurs, qui ont beaucoup de prétentions néanmoins. Ils se croient fort importans, & l'on ne sait seulement pas s'ils existent.

LE CHEVALIER ET LE VIEILLARD.

Il y avait un Vieillard qui avait beaucoup voyagé. Comme d'ailleurs il était plein de fens, on le confidérait à la ronde, & l'on écoutait volontiers fes confeils. Un jour certain Chevalier du voifinage vint le confulter. « Prud-
» homme, lui dit-il, je n'ai rien qui me fixe
» ici, & je veux vivre heureux. Dites-moi,
» quel eft le pays où je dois me retirer pour
» cela. Dans celui où l'on voudra vous aimer,
» répondit le Vieillard. Et fi je ne trouvais
» point de gens qui vouluffent m'aimer, reprit
» le Gentilhomme ? — Dans ce cas-là, Sire,
» je vous confeille d'aller où l'on vous crain-
» dra. — Mais enfin, fi le peuple chez qui je
» m'établirai n'avait point de raifons pour me
» craindre. — Eh bien, alors allez où l'on
» ne vous craindra pas. — Enfin, fi par hafard
» je ne pouvais pas encore trouver ce pays-là,
» lequel choifirai-je, je vous prie ? — Celui,
» Sire, où vous ne trouverez perfonne, & où
» vous ferez sûr que perfonne ne vous trou-
» vera ».

LE CORBEAU ET LE LOUP.

Un Corbeau s'était posé sur le dos d'un Mouton. Un Loup qui passait près de-là l'apperçut. « Voyez ce que c'est que le bonheur, se dit-» il à lui-même ! Ce monstre, de mauvais » augure, est perché là tranquillement ; le » Berger ne lui dit rien : & moi, malheureux ! » si j'approchais seulement de ce Mouton im-» bécile, tous les chiens galoperaient après » moi ».

Le méchant cause tant d'effroi, que dès qu'il paraît, tout le monde cherche à se garantir de lui.

Dans Esope le Corbeau s'amuse à béqueter la plaie d'un âne qui avait un ulcère. Les sauts & les gambades que fait l'âne pour se débarrasser de l'oiseau, amusent beaucoup des pâtres qui sont là. C'est à propos de ces ris que le Loup fait sa réflexion.



DE L'ESCARBOT.

Un Escarbot, sortant de son fumier, vit un Aigle qui prenait son vol dans les nues. Le sale insecte en fut jaloux. « Eh ! pourquoi, se » dit-il à lui-même, ce fier oiseau a-t-il reçu » de la Nature une destinée si brillante, tandis » que moi je ne fais presque que ramper? Après » tout, s'il a des aîles, n'en ai-je pas aussi ? » S'il est grand & fort, n'ai-je pas le corps » beau & luisant ? C'en est fait ; je renonce à » mon fumier, & veux désormais vivre & » voler comme lui ».

Tandis qu'il arrangeait dans sa petite tête ses nouveaux projets, l'oiseau Roi s'abattit à terre, & vint se reposer assez près du fumier. L'Escarbot saisit l'occasion ; il prend son essor, saute par-dessus l'Aigle, & pousse de joie un vilain cri aigre, pour célébrer sa prouesse. Le reste de la journée il en fut tout fier ; mais sur le soir, la faim l'ayant pris, il fut obligé de

retourner à ſon ordure, & renonça à toutes ſes idées de grandeur.

Ceci eſt l'image de ce qui arrive à certains ambitieux ſans mérite. Jaloux de ceux qu'ils voient s'élever, ils veulent comme eux prendre auſſi leur vol : mais c'eſt l'hiſtoire de l'Eſcarbot ; bientôt la Nature les ramene à la fange d'où ils ſont ſortis.



LA GUENON ET L'OURS.

De toutes les femelles d'animaux, vous favez que la Guenon eft celle qui aime le plus extravagamment fes petits, tout laids qu'ils font.

Il y en avait une un jour qui était fi éprife du fien, & qui le trouvait fi beau, qu'elle le montrait à tous les paffans. Ils avaient beau lui rire au nez & fe moquer d'elle, rien ne la défabufait. Sa folie alla même jufqu'à vouloir le montrer à la Cour du Lion; mais le Monarque ayant dit que jamais il n'avait vu fi laide bête, elle s'en revint fort affligée. En route, la mere & le fils furent rencontrés par un Ours. Celui-ci s'arrête avec un air de furprife, & il s'écrie : « oh ! le bel enfant ! Qu'il eft joli ! » c'eft lui fans doute de la beauté duquel on » parle tant? Oui, Sire, répond la mere en» chantée; & c'eft mon fils. — Je ne puis y » tenir; fouffrez, Dame, que je le baife ». A ces mots il prend le poupon, & d'un coup de mâchoire il lui croque la cervelle.

DE LA GRUE.

L'AIGLE eut un jour à se plaindre de l'Autour. Il assembla aussi-tôt tous les Oiseaux ses sujets; & après leur avoir exposé ses griefs il donna ordre qu'on allât saisir le coupable & qu'on le lui amenât. Celui-ci qui pressentait la colere du Monarque s'était retiré dans le trou d'un rocher, bien résolu à se défendre si on l'y attaquait. Vingt fois les oiseaux passerent & repasserent devant le trou, sans qu'aucun d'eux osât se risquer à y entrer.

La Grue enfin proposa un expédient qui annonçait bien son imbécillité; c'était d'y enfoncer son long cou, & d'obliger avec le bec le rébelle à sortir. L'avis fut fort approuvé. En conséquence, la sotte ennivrée par ces éloges, péretre étourdiment dans le piege; mais à peine y a-t-elle enfoncé la tête, que l'Autour, la lui saisissant avec sa serre, la mord cruellement. Elle ne s'attendait pas à cet accueil. Sa peur est telle qu'involontai-

rement elle ouvre l'extrémité oppofée, & confpue les oifeaux qui étaient auprès d'elle. Tout le monde fe met à rire. Enfin elle fe tire du trou avec grand'peine; mais dans la confufion que lui caufe fon accident elle fe fauve, & prend même le parti de paffer les mers, pour s'éloigner à jamais des témoins de fa honte. Dans fa route elle rencontre une Mouette de fa connaiffance qui lui demande où elle allait ainfi. L'autre lui raconte naïvement fa trifte aventure. « Mais, dites-moi,
» reprit la Mouette, vous n'emportez pas
» fans doute avec vous l'inftrument honteux
» qui vous a joué fi vilain tour? — Belle
» queftion! Eh! comment voulez-vous donc
» que je m'en fois défaite? — Eh bien, ma
» chere, puifque vous le portez toujours,
» retournez d'où vous venez, croyez-moi; &
» craignez qu'il ne faffe encore pis ailleurs ».



L'HOMME ET LES DEUX CERFS.

Un Payſan traverſait à pied une forêt. Dans ſa route il vit deux Cerfs qui ſe parlaient d'un air d'effroi, & qui ſemblaient délibérer ſur ce qu'ils avaient à faire. « Et ! d'où vous vient » cette terreur, leur dit le Manant ? Je ne » vois ici aucun danger ; Que craignez-vous ? » Le danger futur, répondirent-ils ».



L'HOMME,

L'HOMME, LE RENARD ET LE SERPENT.

Un bon Villageois, ſans malice, trouva en hiver un Serpent roide de froid. Touché de pitié, il le met dans ſon ſein pour le réchauffer; mais la Bête malfaiſante n'eſt pas plutôt rendue à la vie, qu'elle cherche à étouffer ſon Bienfaiteur, en le ſerrant des longs anneaux de ſon corps. Celui-ci cherche à ſe débarraſſer: « Malheureux ! s'écrie-t-il, voilà donc » comme tu paies le bien qu'on te fait! J'obéis » à mon naturel, répond le Serpent ».

Pendant tout ce débat un Renard paſſe auprès d'eux, & voit le Villageois aux priſes avec ſon ennemi. « Retire-toi, dit-il au Ser- » pent : tu commettais une vilaine action, » mais il eſt encore tems de te repentir. Et » vous, ajouta-t-il, en s'adreſſant à l'Homme, » vous avez eu tort d'employer vis-à-vis de » cet animal des termes injurieux. Sachez que,

» quand on eſt dans le danger, il n'eſt pas » ſage d'inſulter ſon ennemi ».

Cette Fable eſt de Phedre; mais elle n'a chez lui que deux acteurs, l'Homme & le Serpent. Celui-ci tue l'homme; on lui demande pourquoi il a commis ce crime, & il répond que c'eſt pour ôter l'envie de rendre ſervice aux méchans. Le dénouement qu'y ſubſtitue Marie me paraît préférable; je trouve de même très-ſenſé le diſcours du Renard; peut-être néanmoins ſerait-il mieux placé encore dans une autre bouche. On peut prêter au Renard de la fineſſe; mais tant de ſageſſe & de raiſon ne lui conviennent gueres. D'ailleurs une bonne action ſurprend toujours dans un animal, né méchant; parce qu'elle dément ſon caractere.



LE LIEVRE ET LE DESTIN.

UN Liévre vit passer un Cerf, & il fut frappé de la beauté de cet animal. Il admirait sur-tout la majesté du bois dont sa tête était parée. Ce bois enfin fit sur lui une telle impression, qu'il alla se plaindre au Destin de n'avoir pas aussi reçu en partage une arme si redoutable & si capable de le faire craindre. En vain le Dieu lui représenta que de pareilles armes n'étaient pas faites pour sa tête; il importuna tant, qu'enfin elles lui furent accordées. Le voilà donc avec un bois de Cerf; mais il ne peut plus marcher; le poids l'entraîne, il tombe à chaque pas, & périt enfin par sa faute.

Ceci s'adresse aux ambitieux qui se chargent d'emplois pour lesquels ils ne sont point faits.



L'ASSEMBLÉE DES LIEVRES.

L'Homme vint un jour avec ſes chiens s'établir dans le pays qu'habitaient les Liévres. Ceux-ci, depuis ce moment-là toujours tourmentés, toujours inquiets, réſolurent enfin d'aller vivre ailleurs; & ils convoquerent à ce deſſein une aſſemblée générale. Les plus vieux & les plus ſages opinerent à reſter: ils avaient de la peine à quitter cette terre où avaient vécu leurs peres, & où eux-mêmes étaient nés: mais on n'écouta point leurs repréſentations; les clabaudeurs l'emporterent, & toute la troupe partit.

Dans leur route ils paſſerent près d'un marais dont les bords étaient couverts de Grenouilles. Elles étaient ſorties pour reſpirer l'air & jouir du ſoleil. Au bruit que font les Liévres en paſſant, elles s'effraient, & toutes en foule ſe précipitent dans les eaux. Un des Liévres s'arrête alors: « Freres, dit-il à ſa » colonie fugitive, nous avons eu tort de

» quitter notre terre natale. Retournons, » croyez-moi; je vois que par tous les pays » on craint, & que par-tout on a à craindre ». On le crut, & on retourna.

On pourrait adreſſer le même diſcours à tous ces gens qui, mécontens de leur patrie & du gouvernement ſous lequel ils vivent, veulent le quitter, dans l'eſpérance de rencontrer mieux ailleurs. Hélas ! ils ont beau chercher; ils ne trouveront nulle part de contrée ſans inquiétude, ſans travail & ſans douleur.

La Fable qu'on vient de lire eſt imitée d'Eſope. Le Fabuliſte Grec dit que les Lievres s'étant enfuis pendant un orage, ils cotoyerent dans leur courſe un marais; mais que leur frayeur ayant augmenté encore par le bruit que firent les Grenouilles en ſe jettant dans l'eau, un d'eux s'arrêta & dit à ſes camarades: Ne nous déſolons pas, mes amis; vous voyez qu'il y a des animaux plus poltrons que nous.

Quelle eſt l'utilité qui peut réſulter d'une pareille morale? Je ne le devine point.

Me pardonnera-t-on de dire que celle de notre femme Poëte eſt bien autrement intéreſſante. Rappellez-vous que Marie vivait ſous un gouvernement féodal, c'eſt-à-dire, dans un état partagé entre un million de

petits tirans ; songez que chaque jour elle devait voir une infinité de personnes, molestées par l'abus du pouvoir, chercher dans d'autres cantons une situation plus douce ; relisez après cela sa Fable ; & vous sentirez combien son allégorie est juste, & la morale qu'elle en tire, ingénieuse.



LE LION, LE LOUP ET LE RENARD.

Le Lion se promenait un jour avec le Renard & le Loup, ses Sujets. Tout-à-coup il se mit à bâiller, & laissa voir une gueule toute sanglante encore, & remplie de floccons de laine. Le Renard s'en apperçut très-bien; mais flatteur à son ordinaire: « Sire, vous avez faim,
» dit-il, & je vois par ce bâillement que votre
» estomac travaille & que vous n'avez point
» mangé d'aujourd'hui. Il est vrai, répondit
» le Lion; eh bien, chassons ensemble, nous
» partagerons notre chasse en commun: mais
» jurez-moi auparavant d'être fideles, & de
» ne rien détourner pour votre profit parti-
» culier ». Les deux Courtisans jurerent; le Monarque lui-même fit le serment; & après être convenus d'un signal & d'un lieu de ralliement, ils partirent chacun de leur côté. Mais celui-ci n'eut garde de se fatiguer à chasser; il se rendit tranquillement au lieu du rendez-vous.

Pour les deux autres, ils revinrent bientôt après, annonçant qu'ils avaient découvert, l'un un taureau, l'autre une vache avec son veau. Sur leur rapport, le Roi les suivit pour aller étrangler les trois victimes. Quand elles furent tuées, Ysengrin * proposa de partager. « Volontiers, dit le Lion; eh bien, fais toi-» même les parts. Elles doivent être propor-» tionnées à la taille & à l'appétit de chacun » de nous trois, reprit le Loup. Que le tau-» reau soit pour vous, Sire; Renard aura le » veau, & moi la vache ». Pour toute réponse, le Lion furieux lui allonge sur le museau un coup de griffe, avec lequel il lui arrache un œil & une partie de la machoire; puis se tournant vers le Renard, il ordonne à celui-ci de parler. — « Je vous obéirai, Sire, répond le » Renard; & j'aurai soin de ne pas manquer, » comme mon camarade, au respect que je » vous dois. Prenez le taureau, Sire; il vous » appartient comme notre Roi & notre Maî-» tre. La Reine, votre auguste compagne, » vient de vous donner un Lionceau; il est » juste que nous travaillions pour elle; don-» nez-lui la vache. Quant à Messire votre fils,

* Le Loup.

» ses droits ne doivent pas être oubliés; qu'il
» prenne le veau ».

Voici comme Esope conte cette Fable.

« Le Lion, l'Ane & le Renard allerent
» chasser; ils prirent beaucoup de gibier, &
» le Lion ordonna de faire les parts. L'Ane
» les fit réellement; mais le Monarque le sai-
» sissant aussi-tôt lui-même, il l'étrangle. Il
» charge ensuite du partage le Renard, qui
» plus fin que l'autre, donne presque tout
» au tiran & ne se réserve qu'une très-petite
» portion. Interrogé, qui lui a appris à par-
» tager si juste; c'est celui-ci, dit-il, en mon-
» trant l'Ane mort ».



LE LOUP DEVENU ROI.

On raconte que le Lion, ayant résolu un jour de voyager, convoqua tous les animaux pour leur déclarer son projet; & comme d'ailleurs il ne comptait pas revenir de si-tôt, il leur permit même de se choisir un Roi à sa place. Tous répondirent d'abord que sur un choix si difficile, ils ne s'en rapporteraient qu'à lui seul; & en conséquence, ils le prierent de chercher dans sa noble famille, quelqu'un qui fût digne d'être son successeur. Je ne me suis point donné d'héritier, répondit-il; je laisse le trône vacant, placez-y qui vous plaira.

D'après ce consentement, les animaux prirent jour pour se donner un Maître. Ils choisirent le Loup, & vinrent demander pour lui l'agrément de leur ancien Monarque. « J'approuve votre élection, dit celui-ci. Votre » nouveau Roi est actif, hardi, entreprenant; » & je ne désirerais à son courage & à son » caractere, qu'un peu plus de franchise & de

» loyauté. Prenez garde ſeulement qu'il ne ſe
» donne quelque traître pour Conſeiller. Si,
» par exemple, il allait prendre le Renard, ce
» feraient deux méchans enſemble; & alors
» vous auriez tout à craindre. J'appréhende
» encore, je l'avouerai, qu'il ne puiſſe pas
» commander à ſa gloutonnerie. Voulez-vous
» ſuivre un bon conſeil? Faites-lui promettre
» que tant qu'il ſera Roi, il ne mangera chair
» d'animal vivant; & ne lui prêtez ferment
» d'obéiſſance, que quand il aura, le premier,
» prêté celui-là ».

L'avis fut exécuté. Le Loup fit ſans ſcrupule tous les fermens qu'on voulut, parce qu'il eſpérait bien les rompre impunément lorſqu'il ſerait le plus fort. En effet, il ne vit pas plutôt ſon autorité aſſûrée & ſon ſucceſſeur parti, qu'il voulut manger de la chair. Cependant, afin de ne pas trop effaroucher les eſprits, il employa la ruſe; & la ſienne fut telle, qu'elle eut l'apparence de la juſtice.

Il appella donc la Brebis, & lui demanda ſur la foi qu'elle lui devait comme Sujette, s'il était vrai, ainſi qu'on le prétendait, qu'il eût l'haleine forte. Celle-ci, trop bête pour

ſoupçonner le piége qu'on lui tendait, convint avec franchiſe que la bouche du ſire exhalait une odeur capable de ſuffoquer. Lui auſſi-tôt, avec l'apparence de la colere, convoque ſes Barons. Il leur demande quel traitement mérite celui qui a fait honte & inſulte à ſon Seigneur: Tous opinent à la mort; & à l'inſtant il fait égorger la brebis & la mange, après en avoir cependant diſtribué quelques morceaux aux Juges, pour les intéreſſer à ſa félonie.

Quelques jours après, lorſque la Brebis fut entiérement conſommée, il manda le Chevreuil, & lui fit la même queſtion qu'à l'autre. Ce dernier, que l'aventure du Porte-laine avait rendu circonſpect, donna dans l'extrêmité oppoſée; il aſſûra le Prince qu'il n'y avait roſes, parfums, ni aromates, qui pour la douceur approchaſſent de ſon haleine. D'après une flatterie auſſi groſſiere, nouveau conſeil pour ſavoir comment devait être puni le Sujet qui avait menti impudemment à ſon Souverain; nouvel arrêt de mort par conſéquent, & nouvelle victime.

Peu après, le Loup, en ſe promenant, apperçut un gros Singe dont il eut envie. Il le

questionna aussi sur son haleine, comme les deux premiers; mais le drôle était plus fin qu'eux. Il répondit adroitement qu'elle ressemblait à celle de mille autres; c'est-à-dire, qu'il ne la trouvait ni douce, ni forte. La réponse était adroite; il n'y avait pas là de quoi traduire en Jugement: aussi le Tiran fut-il embarrassé. Voici ce qu'il imagina.

Il se mit au lit, se dit malade, se plaignit d'un dégoût général, & envoya chercher des Médecins. Ceux-ci lui demanderent s'il n'y aurait pas quelque chose qui pût le ragoûter. « Non, répondit-il. J'ai bien, il est vrai, une » envie démesurée de manger du Singe; mais » je sais aussi le serment que j'ai fait en mon» tant sur le trône; & j'ai la conscience trop » délicate pour y manquer ». Les Médecins, comme vous pouvez croire, s'empresserent de rassûrer cette ame si timorée. A les entendre, tout devenait juste, quand il s'agissait de conserver une tête si chere. Enfin ils représenterent que le Roi avait promis seulement de ne point manger de chair vivante, mais que son serment ne regardait point la chair morte. Ainsi il n'y avait, selon eux, qu'à tuer le Singe;

& les fcrupules du fire n'avaient plus de fondement.

Ces fcrupules n'étaient pas bien confidérables ; car il étrangla lui-même l'animal & le mangea auffi-tôt. Ce n'eft pas tout. Enhardi par ces criminelles complaifances, il devint de jour en jour plus entreprenant. Bientôt il ne connut plus de frein ; & pendant tout le tems qu'il régna, il ne ceffa de dévorer fans honte fes Sujets, toutes les fois que fa faim lui en demanda quelqu'un.

On doit bien fe garder de fe donner pour Seigneur un homme méchant ; car rien ne pourra l'arrêter, & il traitera fes Sujets comme le Loup traita les fiens.



LES DEUX LOUPS.

Deux Loups s'entretenaient enſemble des brigandages de leur vie ſcélérate : car les Méchans ont quelquefois des retours de vertu. « Nous ſommes en exécration, diſait l'un » d'eux ; auſſi nous fait-on ſans ceſſe la guerre, » & vivons-nous dans des tranſes éternelles. » Changeons de conduite, eſſayons de bien » vivre ; & alors, loin d'être redoutés, loin » d'avoir nous-mêmes à craindre, nous ſerons » par-tout honorés & chéris. Tu as raiſon, » répondit l'autre ; ſoyons bons ; mais qu'ima- » ginerons-nous pour l'être, & ſur-tout pour » convaincre de notre changement » ?

En parlant ainſi, il apperçoit dans la campagne des Moiſſonneurs qui coupaient les grains. Il propoſe à ſon camarade d'aller les aider. Celui-ci y conſent, & voilà nos deux pénitens qui s'approchent des travailleurs. Mais dès qu'on les voit, on crie après eux, & on les chaſſe à coups de pierres & de bâtons.

« Tu vois, dit alors un des Loups; nous » avons beau faire, on nous en veut; & tout, » jusqu'à nos services, est imputé à crime. Eh » bien, puisque nous sommes haïs, méritons » de l'être; retournons au bois, & faisons pis » encore qu'auparavant. Ils le firent, & tinrent » parole ».

Combien de fois n'est-il pas arrivé à des Méchans d'affecter ainsi des sentimens honnêtes; mais quand il s'agit de les mettre à exécution, ils trouvent bientôt un prétexte pour s'en dispenser.



DU LOUP

DU LOUP ET DE LA GUEPE.

Un Loup, pendant ſon ſommeil, fut piqué ſous la queue par une Guêpe, à l'endroit que vous ſavez. Jugez quels hurlemens il fit, lorſque la douleur le réveilla. Cependant, à force de contorſions & de mouvemens, il réuſſit à faire ſortir l'inſecte ; mais quand il le vit, il fut tellement indigné qu'un ſi petit animal eût pu lui arracher de pareils cris, qu'il l'accabla d'injures. La Guêpe fut choquée à ſon tour de ce ton mépriſant. Elle prétendit valoir mieux que lui. « Aſſemble ici demain toute ta famille, » lui dit-elle ; j'y aſſemblerai la mienne ; nous » combattrons, & la victoire décidera qui de » nous eſt le plus mépriſable ».

Le lendemain en effet, au point du jour, les deux troupes bien ordonnées ſe préſenterent au combat. Le Loup perſuadé que ſes ennemis ne pouvaient piquer qu'où il avait été lui-même piqué la veille, s'était bouché & tamponé, avec des feuilles, l'endroit faible ;

& tous ſes camarades en avaient fait autant. Avec cette aſſurance, il s'avance fierement à leur tête; mais la Guêpe, s'élançant ſur lui tout-à-coup, s'attache ſous ſon ventre à un endroit, plus ſenſible encore, qu'elle pique & mord cruellement. Il ne s'attendait pas à cette attaque. La frayeur lui cauſe un accident qui jette au loin le tampon; mais non dans l'état où il avait été mis. Notre Héros s'enfuit à toutes jambes; & les autres qui le voient déſarmé, & qui craignent pour eux la même choſe, ſuivent ſon exemple.

Il n'eſt point d'ennemis mépriſables.



DU LOUP ET DU HÉRISSON.

Le Loup & le Hériſſon s'étaient réunis pour chaſſer enſemble. L'un devait arrêter les chiens, les attirer à lui, & les combattre avec ſes pointes; & l'autre pendant ce tems devait ſaiſir & emporter la proie. Un jour qu'ils chaſſaient ainſi, le Loup trouva à enlever un Agneau; mais il fut apperçu de loin par les Bergers, qui auſſi-tôt lâcherent leurs chiens après lui. C'était au Hériſſon à les attendre; il n'en eut pas le courage, & ſupplia ſon compagnon de le tirer du danger. Celui-ci fit la ſourde oreille. L'autre inſiſtant vainement, lui dit enfin: « Cher ami, il m'eſt bien douloureux de mourir ainſi ſans pouvoir embraſſer, pour la derniere fois, & ma femme & mes enfans. » Puiſque tu es sûr d'échapper, charge-toi » à ma place de ce triſte office, je t'en ſupplie. » Approche, & porte-leur au moins un baiſer, comme le dernier gage de mon tendre » attachement ».

Le Loup, par une sorte de compassion, s'avança pour embrasser son ami; mais l'ami aussi-tôt le saisit à l'oreille avec une telle force, que l'autre fut malgré lui obligé de l'emporter. Cependant ce poids rallentissait sa marche, & donna aux chiens le tems de l'atteindre. Quand le Hérisson vit qu'il allait être pris, il le lâcha & grimpa sur un arbre qui était là auprès. Le Loup alors le supplia de descendre & de venir à son secours. « Que Dieu t'aide, répondit » l'animal aux épines; mais quand je t'ai prié » de venir au mien, tu sais comme tu t'es » conduit. Tu m'as abandonné, je t'aban- » donne. Adieu, défens-toi, me voilà en » sûreté ».

On trouve dans Marie de France deux autres Fables dont le sujet est en partie à-peu-près le même que celui qu'on vient de lire.

Dans l'une c'est un Bœuf qui surpris par un Loup & prêt à être dévoré, lui demande pour toute faveur, avant de mourir, d'aller faire sa priere sur un tertre voisin, afin que sa famille puisse entendre ses derniers adieux. On le lui permet; mais il se met alors à beugler d'une maniere épouventable, & attire vers lui les chiens qui étranglent le Loup.

Dans l'autre, le principal personnage est une Oie, saisie de même par un Loup. Elle se plaint de ce qu'elle va périr tristement & sans joie ; tandis que ses compagnes, destinées aux festins, y paraîtront au son des instrumens de musique. Oh ! s'il ne faut que de la musique pour te consoler, réplique le Loup, je suis en état de t'en fournir. Alors il se pose sur son derriere, il allonge le cou, & commence à chanter à sa maniere. Mais pendant ce tems l'Oie, qu'il a lâchée, s'envole. Honteux de sa sottise, il jure de ne plus chanter jamais que quand il aura bien mangé.

Ces Fables sont imitées d'Esope. Seulement, au lieu d'un Bœuf ou d'une Oie, le Fabuliste Grec suppose un Chevreau ; & lui fait demander au Loup de jouer de la flûte, pour l'égayer avant de mourir. Le Loup commence à chanter ; les chiens accourent & le tuent.



DU LOUP QUI AVAIT FAIT UN VŒU.

JADIS il fut un Loup, qui, dans un moment de ferveur, voua de faire un carême de quarante jours, & de s'abſtenir ſcrupuleuſement de chair pendant tout ce tems. A peine il avait prononcé ſon ſerment, qu'il rencontra un Mouton gras & dodu. « Ah! quelle occaſion, s'écria-» t-il, ſi je n'avais pas fait un vœu! Mais ce-» pendant, ſi je ne mange point ce benêt, » viendra un autre qui le mangera & qui ſe » moquera de moi. D'un autre côté, après » tout, il faut bien dîner. Acheter un Saumon » ou un Brochet, il m'en coûtera deux fois » davantage. Eh bien, appellons cet animal » Saumon, & mangeons-le comme tel ».

Je veux vous apprendre par là, que rarement un homme vicieux ſe corrige de ſes mauvaiſes inclinations. Qu'une occaſion de rechûte s'offre à lui; adieu les belles réſolutions, il y ſuccombera.

DU MÉDECIN ET DE LA FILLE ENCEINTE.

CERTAIN Bourgeois tomba malade, & pendant quelques jours il se contenta de garder le lit, soigné uniquement par sa Fille. Enfin cependant, comme il sentait le mal empirer, il envoya chercher un Médecin. Celui-ci le saigna *(a)*, & il ordonna à la Demoiselle de conserver le sang, afin qu'à son retour il pût voir, quand ce sang serait refroidi, d'où la maladie provenait. La Fille, pour plus grande sûreté, alla porter l'écuelle dans sa chambre, & la posa, bien couverte, sur un banc. Mais l'instant d'après, l'étourdie n'y songea plus; & la premiere chose qu'elle fit en rentrant chez elle, ce fut de tout jetter par terre. Qu'imaginer en pareille circonstance pour éviter d'être grondée? Elle ne trouva rien de mieux que de se faire saigner elle-même par une autre personne, &, quand le Médecin reviendrait,

de lui préſenter ce ſang en place de celui de ſon pere. C'eſt ce qui arriva : mais l'Eſculape devina la tricherie, & voulut en punir la donzelle. Il s'adreſſe au pere : « Ce ſang-là, » dit-il, me donne pour vous de bonnes eſ» pérances ; il m'annonce que bientôt vous » aurez un enfant de plus ». A ces paroles le Prudhomme reſte interdit ; & il l'eſt avec d'autant plus de raiſon, qu'il était veuf. Il en demande l'explication. De ſon côté la Fille rougit. Enfin tout s'explique ; & celle-ci, forcée d'avouer la vérité, convient qu'à trois mois de là l'horoſcope du Médecin doit s'accomplir.

Combien de gens qui, en voulant tromper les autres, ont été trompés eux-mêmes.

NOTE.

(*a*) [*Envoya chercher un Médecin qui le ſaigna*]. L'art de la Chirurgie étant très-peu avancé au tems de notre Fabuliſte, il était exercé par les Médecins. Ceux-ci portaient même ordinairement dans leur viſites un ſachet rempli des drogues & des ſimples les plus uſités, pour les adminiſtrer à l'inſtant au malade, s'il en avait beſoin.

LES OISEAUX SE CHOISISSANT UN ROI.

Les Oiſeaux ayant perdu leur Roi, s'étaient aſſemblés dans un grand bois pour lui donner un ſucceſſeur. Tous ſe trouverent à la Diette, excepté le Coucou. On l'entendit chanter à quelque diſtance de-là : ſa voix forte & ſonore frappa tout le monde ; on crut qu'un Oiſeau qui annonçait tant de vigueur, était fait pour gouverner un grand empire, & en conſéquence il fut unanimement élu Roi.

Cependant, avant de lui jurer obéiſſance, on voulut connaître plus particuliérement ce qu'il était ; & l'on dépêcha vers lui, pour s'en aſſûrer, la Méſange, renommée entre tous les volatiles pour être ſage & prudente. Celle-ci alla ſe percher ſur l'arbre où il était ; elle vola, tourna autour de lui, l'examina bien ; & fut d'abord choquée de l'air niais & ignoble qu'elle lui trouva. Ce n'eſt pas tout. Dans le deſſein de l'éprouver & de pouvoir l'appré-

cier plus positivement, elle se place au-dessus de sa tête, & laisse tomber sur lui son ordure. Le Coucou, sans en être plus ému, se contente de secouer ses plumes.

Alors la Mésange s'en retourne, & va raconter à l'assemblée ce qu'elle a fait. « Ce
» Roi-là n'est pas ce qu'il nous faut, dit-elle;
» car s'il n'a pas osé se venger de moi qui suis
» faible & petite, que fera-t-il donc, quand
» un autre plus fort que lui l'insultera? Nous
» avons besoin d'un chef robuste & coura-
» geux, qui soit en état de faire trembler
» tous ses sujets, & de n'en redouter aucun».
En parlant ainsi, elle jetta les yeux sur l'Aigle, & admira la force qu'annonçait cet Oiseau, sa haute taille & son regard fier. « Voici,
» ajouta-t-elle, le Maître qui nous convient.
» Il porte des armes formidables, il fait sup-
» porter long-tems la soif & la faim, il ne
» craint point les combats; & nous pouvons
» être assûrés d'avance qu'il ne redoutera point
» de punir l'injustice ».

On crut la Mésange; on choisit l'Aigle pour Roi, & depuis ce tems il n'a point cessé de l'être.

Voici comme Esope conte cette Fable.

Les Oiseaux étaient assemblés pour choisir un Roi. Le Pân demanda la couronne, prétendant qu'elle était dûe à sa beauté. Déja on penchait à la lui accorder, lorsque le Geai s'y opposa. Si pendant ton règne, nous sommes attaqués, lui dit-il, qui nous défendra?



LE PRÊTRE ET LE LOUP.

Un Prêtre avait un Loup privé, auquel il voulut apprendre à lire. Çà, dit-il en lui montrant un alphabet, regarde bien ceci, & répète après moi : *A.* Le Loup, au lieu de répéter la lettre, se mit à crier *Bé.* En vain le Prêtre se tuait de lui crier *A*, il en revenait toujours à prononcer le cri du mouton. Oh! je vois bien à présent, s'écria le Maître, que ce qu'on a dans le cœur, on l'a toujours sur les levres.



DU PRUDHOMME

QUI VIT SA FEMME AVEC UN AMANT.

UN Villain, homme fort ſimple, fut étonné un jour, en rentrant chez lui, de trouver la chambre fermée. Il regarda par le trou de la ſerrure, & vit ſur le lit un homme couché avec ſa femme. L'innocent ſe retire auſſitôt; mais bien réſolu cependant de faire tapage, lorſqu'elle ſerait ſeule. Il revient le ſoir dans ce deſſein: la Dame qui le voit rentrer de fort mauvaiſe humeur, lui demande ce qu'il a. Alors il commence ſa querelle. « Voilà tou-
» jours de tes lubies ordinaires, répond-elle;
» & il n'y a pas moyen de te guérir. Imbé-
» cille! eſt-ce que tu ne ſais pas qu'il y a dans
» la chambre un cuvier plein d'eau. Tiens,
» regarde ». En parlant ainſi, elle le mene au cuvier; & pendant qu'il y regarde, elle lui paſſe un bras autour du cou. Effectivement il voit dans l'eau ſa propre image, collée à celle

de ſa femme dans l'attitude que je viens de vous dépeindre. « Eh bien, lui dit-elle, voilà » ce que tu as vu tantôt; c'était toi & moi, » & cependant voilà pourquoi tu te fâches ».

Il convint qu'il avait tort, & promit de ne plus jamais croire ce qu'il verrait.



DU RENARD ET DU COQ.

Un Coq chantait ſur ſon fumier. Près de là était un Renard qui le guettait; mais il n'était pas aiſé au larron d'approcher de lui ſans l'effaroucher, & cependant c'eſt ce dont l'hipocrite vint à bout par une ruſe. « Sire, lui » dit-il, je ne puis réſiſter davantage à l'envie » de vous témoigner combien vous m'avez » donné ici de plaiſir. Il y a long-tems que » je vous regarde, & je vous trouve, il faut » en convenir, le plus parfait des animaux » que j'aie jamais connu. Mais ce qui me plaît » en vous ſur-tout, c'eſt votre voix. De ma » vie je n'en ai encore entendu une pareille, » excepté peut-être celle de votre pere: il eſt » vrai pourtant que lui il chantait les yeux » fermés. Je ſuis capable de le faire comme » mon pere», répondit le Coq; & à l'inſtant, fermant les yeux, il bat des aîles pour chanter; mais à l'inſtant auſſi il eſt ſaiſi & enlevé par le Renard.

Heureusement pour lui, des Bergers qui étaient là à peu de distance, virent le Voleur emporter sa proie. Ils lâcherent leurs chiens après lui. Le Coq alors usant d'adresse à son tour, dit au Ravisseur : criez-leur que je suis de vos amis, ils vous laisseront aller. Le Renard le croit, il ouvre la bouche pour parler; mais il lâche ainsi l'Oiseau, qui aussitôt vole sur un arbre & se moque de lui. Maudit soit celui qui parle, lorsqu'il devrait se taire, dit-il. Maudit soit, ajouta le Coq, celui qui ferme les yeux lorsqu'il devrait veiller.



LE RENARD

LE RENARD ET L'OURSE.

UN vieux Renard était devenu amoureux d'une jeune Ourse, sa voisine. Non-content de lui faire des propositions fort malhonnêtes, il s'émancipa un jour au point qu'elle se mit en colere, & qu'elle le poursuivit pour le punir. C'est à quoi le drôle s'attendait. En courant devant elle, il la fit tomber dans un piége qu'il avait tendu, & où elle se trouva tellement empêtrée, qu'il accomplit tous ses desirs, sans qu'elle pût en aucune façon l'en empêcher. Quand il se fut satisfait, il la quitta, & ajouta d'un air ironique : « Il n'a tenu qu'à » vous, la belle, que je vous susse quelque » gré de ce qui vient de m'arriver ; mais, » grace à votre humeur gentille, je n'en ai » pas moins tout obtenu, & ne vous en ai » nulle obligation ».

Combien de gens à qui pareille aventure est arrivée, & qui, sans être Renards, ont pu dire la même chose.

LE RENARD ET LE PIGEON.

« POURQUOI te tiens-tu ainsi à l'écart, » disait un Renard à certain Pigeon qu'il » voyait perché sur un toit. Descends, viens » près de moi sans défiance. Eh quoi ! ne » sais-tu donc pas l'ordonnance qui vient » d'être publiée ? La paix est faite entre les » quadrupedes & les oiseaux ; les deux Mo- » narques l'ont signée mutuellement, & sous » les peines les plus graves, ils ont défendu » toute hostilité entre leurs sujets. J'ai lu moi- » même l'édit ; Pigeons & Renards peuvent » désormais jouer ensemble en toute sûreté. » Viens donc, ne te fais pas attendre. J'y » vais, répondit la Colombe : mais dis-moi » auparavant ce que nous veulent ces deux » Chasseurs que je vois là-bas avec leurs » chiens ? — Sont-ils bien éloignés ? — Non, » ils accourent vers nous au galop, & bientôt » il nous auront joints. — Adieu, nous nous » reverrons une autre fois ; je crains que les » hommes n'aient publié de leur côté une » ordonnance contraire à la nôtre ».

DU VILLAIN ET DU FOLET.

PENDANT plusieurs jours un Villain avait été occupé à guetter un Folet qui depuis quelque temps rodait dans sa maison. Enfin il l'attrappa; & le Génie fut obligé de composer avec lui pour ravoir sa liberté. Forme trois souhaits, dit-il au Manant, je les accomplirai. A ces conditions on le relâche. Le Villageois rentre chez lui, bien content, pour raconter son aventure à sa femme; & dans la joie où il est, il permet même à celle-ci de former seule un des trois vœux.

Une semaine entiere se passa, sans qu'ils pussent se décider sur ce qu'ils demanderaient; le Dimanche enfin, comme ils avaient à dîner un morceau de mouton, il se trouva un os dont la femme voulut avoir la moëlle. N'en pouvant venir à bout, elle souhaita à son mari un bec de bécasse, afin qu'il pût la lui tirer. A peine a-t-elle fait son vœu, qu'il est accompli. Jugez après cela de la colere du Sire.

Pour ſe venger, il ſouhaite de ſon côté à ſa femme, qu'elle ait la tête du même oiſeau. Autre métamorphoſe, & nouvelle plainte par conſéquent. La querelle dura, de part & d'autre, le reſte du jour. Enfin le ſoir, il fallut bien pourtant faire la paix avant de ſe mettre au lit. Le Villain demanda que ſa femme & lui fuſſent rétablis dans leur premier état. Il l'obtint à l'inſtant : mais ce fut-là auſſi tout le fruit qu'il retira de ſes trois vœux.



LE VILLAIN ET SES BŒUFS.

DES Bœufs repofaient & ruminaient tranquillement dans leur étable, tandis que leur Maître travaillait à en ôter le fumier. Au lieu de profiter en paix du repos qu'il leur accordait, les fots animaux s'aviferent de lui faire des reproches fur tout l'argent qu'ils lui avaient gagné jufques-là par leur travail. « Oh, oh! dit le Villain en colere, je fuis » ma foi bien bon de me donner tant de » peine. Ça, mes amis, dites-moi un peu, » qui de vous ou de moi a fait tout ce » fumier? C'eft nous, répondirent-ils. » —Eh bien, puifque vous l'avez fait & » que je vous nourris, vous aurez la bonté » de l'ôter, s'il vous plaît »: & auffi-tôt il les fit travailler.



DU VILLAIN ET DE SON CHEVAL.

Un Villain qui voyageait le Dimanche, voulut en route entendre la Meſſe. Il entra pour cela dans une Egliſe & laiſſa ſon cheval à la porte. Pendant tout le tems que dura le Sacrifice, il pria Dieu de lui donner un autre cheval, parce que le ſien ne valait rien; mais quand il ſortit, il s'apperçut qu'on le lui avait volé. Alors il rentra pour demander à Dieu de le lui rendre, parce que jamais il n'en avait eu un ſi bon.



LE VILLAIN ET LE DRAGON.

UN Dragon qui habitait une crevaſſe de rocher avait fait connaiſſance avec un Payſan du voiſinage. « Sois mon ami, lui avait-il » dit; je puis te rendre bientôt riche, & ne » te demande pour cela que de m'apporter » ici du lait deux fois par jour: mais ſonge » auſſi à m'être fidele; car s'il t'arrive jamais » de me trahir, je t'avertis d'avance que tu » t'en repentiras long-tems ».

Dès le lendemain effectivement le Villain porta du lait à l'animal, & il en reçut en récompenſe une piece d'or. De retour chez lui il raconta ſon aventure à ſa femme, & lui montra ce qu'il venait de recevoir. A la vue de cet or, l'imagination de l'épouſe s'enflamme; elle ſuppoſe que le Dragon a en ſa poſſeſſion un tréſor immenſe, & conſeille à ſon mari de le tuer, afin de s'emparer de tout à la fois. Le mari ſe laiſſe tenter. Il prend une hache, ſe rend le ſoir au rocher avec du lait: puis lorſqu'il voit le Dragon occupé à boire,

il leve ſa hache pour le couper en deux; mais ſa précipitation eſt telle que ſon coup, malaſſené, porte ſur le rocher, & que le Monſtre ſe retire ſans bleſſure.

Celui-ci ne tarda pas à ſe venger. Dès la nuit même, le fils du traître, ſes chevaux, ſes bœufs, ſes moutons, tout fut étranglé. Jugez quelle déſolation, quand notre homme ſe réveilla. Il s'en prit à celle dont le conſeil perfide lui avait attiré tous ces déſaſtres; & la femme, qui en craignait d'autres encore, conſeilla alors d'employer les excuſes & d'aller demander grace au Dragon. Le Villain s'en va donc de nouveau, avec du lait, ſe préſenter à la crevaſſe. Là il ſe jette à genoux, & d'un air humble ſupplie l'animal d'accepter ſon préſent. « Sans doute c'eſt du poiſon que » tu m'apportes-là, répond l'autre? N'ayant » pu réuſſir hier avec la hache, tu crois un » breuvage plus sûr apparemment? Retourne » chez toi, & n'approche jamais d'ici. La » ſeule grace que je peux t'accorder eſt de » ne pas venger ton crime ſur toi même. » Mais c'en eſt fait pour toujours entre nous » deux. Tant que tu ſongeras à ton fils, tu

„ dois me haïr ; & je te craindrai moi, tant „ que je verrai ſur ce rocher l'empreinte de „ ta trahiſon ».

Dans Eſope, c'eſt le Serpent qui eſt coupable. Il tue le fils d'un Laboureur. Le Payſan va pour le tuer, & il manque ſon coup. Quelque tems après il retourne avec du pain, dans l'eſpérance que ſon ennemi aura tout oublié. Ce dernier lui répond comme ci-deſſus qu'il ne peut plus y avoir d'amitié ni de confiance entre eux deux.



DU VILLAIN ET DE L'ESCARBOT.

Un Payſan ſe ſoulageait de certain beſoin dans ſon verger. Un Eſcarbot, profitant de l'occaſion pour remonter à la ſource de ce qu'il aimait, ſe gliſſa dans les inteſtins du Sire; vous devinez par où. Notre homme ſouffrit beaucoup, il ne dormit plus, le ventre lui enfla; enfin comme il ignorait l'origine du mal, ſon inquiétude fut telle qu'il alla conſulter un Médecin. L'Eſculape qui était tout auſſi ignorant que lui, mais d'une autre maniere, déclara que c'étaient ſignes de groſſeſſe. A l'inſtant la nouvelle s'en répand à la ronde. Le peuple, toujours ſot & ſuperſtitieux, publie que ce prodige eſt l'annonce d'un grand malheur. On attend, en tremblant, le moment des couches. On va même juſqu'à garder jour & nuit l'homme à l'enfant.

Un beau matin l'Eſcarbot ſortit par où il était entré, & l'on ne parla plus de la groſſeſſe que pour en rire.

Cette fable paraît n'être qu'une parodie polissonne de la Montagne qui enfante une Souris. *On regarderait aujourd'hui comme de mauvais ton, des plaisanteries pareilles ; & l'on aurait raison : mais le goût était moins délicat, il y a cinq siecles. Je n'ai traduit celle-ci que parce qu'elle tourne en ridicule l'ignorance du peuple & sa superstition. Il semble qu'on ne devait pas attendre tant de philosophie de la femme qui nous a donné* le Purgatoire de S. Patrice.



DU VILLAIN ET DE L'HERMITE.

J'AI entendu parler d'un Villain qui trouvait fort mauvais que Dieu nous eût damnés pour une pomme. Dans ſon voiſinage habitait un bon Hermite qu'il allait voir ſouvent. Le ſaint homme lui parlait toujours des choſes divines ; mais le Manant en revenait ſans ceſſe à dire, qu'aſſurément Adam n'avait pas péché comme on le diſait ; qu'une pomme n'eſt pas un morceau aſſez friand pour faire déſobéir aux ordres exprès de Dieu, & que quant à lui, s'il s'était trouvé dans le Paradis terreſtre, le Serpent à coup sûr n'eût pu le tenter avec une pareille amorce.

Toutes ces objections ennuyerent l'Hermite. Il réſolut de les faire finir ; & un jour qu'il attendait le Villain, il cacha ſous une jatte une ſouris qu'il avait priſe : puis, quand celui-ci fut arrivé, il le quitta pour un moment ſous prétexte d'aller à l'Egliſe, & lui recommanda ſur toutes choſes de ne point toucher

à la jatte. C'en était assez de cette défense pour exciter la curiosité du Villageois. Il soupçonna à tout ceci du mistere, leva la jatte, & vit une souris qui s'échappa. Le Reclus, à son retour le gronda beaucoup. « C'est votre faute, répondit le Villain : il » ne fallait pas me rendre curieux. Si vous » ne m'aviez rien défendu, je n'aurais touché » à rien. Eh bien, répartit l'Hermite, puis- » que tu m'as désobéi sans qu'il en résultât » pour toi aucun plaisir, conçois-tu mainte- » nant comment Adam a pu désobéir à Dieu » pour celui de manger une pomme » ?



LE VILLAIN ET LE LOUP.

Des Chiens chaſſaient un Loup. Il ſe trouva arrêté dans ſa courſe par une riviere large & rapide ; mais heureuſement pour lui il y avait-là un bâteau, & il pria le maître de le paſſer de l'autre côté. « Que me donneras-tu » pour ma peine, demanda le Batelier ? — Je » ne puis, Sire, vous payer en argent, parce » que je n'en ai pas ; mais je vous dirai, ſi » vous le voulez, trois maximes admirables, » vraiment dignes d'être écrites en lettres d'or. » Et d'abord pour vous prouver que mon » intention n'eſt pas de tromper, voici la pre- » miere : *Fais toujours le bien, ſans t'inquiéter » de ce qui en arrivera* ».

La maxime ayant fait impreſſion ſur le Batelier, il reçut le Loup dans ſa nacelle. Quand on fut au milieu de la riviere, notre paſſager ouvrit une ſeconde fois la bouche, & dit : *Si un trompeur te promet quelque choſe, crains toujours d'être dupe.* Enfin, lorſqu'on fut arrivé

à bord ; il s'élança hors du bateau, & en s'enfuyant, ajouta : *Regarde toujours comme perdu ce que tu auras fait pour un méchant.*

Mes Lecteurs se rappelleront sûrement avoir lu dans les Fabliaux un Conte, intitulé le Lai de l'Oiselet, *dont le sujet est le même que celui de cette Fable. Un Oiseau, pris dans les filets d'un Paysan, promet pour sa rançon trois maximes merveilleuses ; & ces maximes, qu'il dit lorsqu'il est lâché, sont comme ici, toutes trois dérisoires.*

*Marie de France au reste a mis en Fable aussi ce Conte de l'*Oiselet *; & je soupçonne que ce n'est pas le seul. Le* Villain & l'Escarbot, *qu'on a lu ci-dessus, le* Prud'homme qui vit sa femme avec un Amant, le Médecin & la Fille enceinte, *me paraissent visiblement des Fabliaux dont elle s'est emparée. Peut-être même est-ce d'après cet exemple que les Copistes qui dans le tems ont fait des recueils de ses Fables, y ont inséré, comme je l'ai dit ailleurs, plusieurs Contes. Quoiqu'il en soit, voici les trois maximes par lesquelles elle termine sa Fable de l'*Oiselet & du Villain.

> Ne crois pas tout ce qu'entendras ;
> Garde bien ce que tu auras ;
> Par promesse * ne le perds pas.

* Quelque promesse qu'on te fasse.

Comme Marie s'était permis de mettre en Fables certains Contes, on s'est permis aussi dans la suite



de mettre en Contes quelques-unes de ses Fables. C'est ce qui est arrivé spécialement à celle du Vilain & du Loup. *Voici comme on la trouve imitée dans le* Poggiana.

« *Un pauvre Batelier qui n'avait rien gagné de* » *tout le jour, s'en retournait, le soir, fort triste chez* » *lui. Tout-à-coup un homme l'appelle pour passer* » *l'eau. Le voilà fort content ; mais quand il s'agit* » *d'être payé, on lui déclare qu'on n'a pas une maille,* » *& on lui offre en dédommagement un conseil, qui,* » *dit-on, lui vaudra beaucoup. Il a beau dire que sa* » *femme & ses enfans ne vivent pas de conseils : faute* » *de mieux, il est obligé de s'en contenter. Il demande* » *donc quel est ce conseil capable de l'enrichir. Le* » *voici, répond le passager : ne passe jamais per-* » *sonne qu'on ne t'ait payé d'avance* ».

Ce Conte se trouve de même dans le *Chasse-ennui*, p. 371 & p. 449 ;
Dans la *Gibeciere de Mothe*, p. 294.
Dans le *Courier Facétieux*, p. 23.
Dans le *Facétieux Réveille-matin*, p. 408,
Et dans le *Passa-tempo de' Curiosi*, p. 91.

Le *Trésor des Récréations*, p. 198.
Le *Fameux Arlotte*, p. 130.
Les *Contes de Desperriers*, T. 3, p. 218.
Et les *Facetiæ Frischlini*, l'arrangent différemment.

Selon ceux-ci, c'est un Pélerin qui n'ayant pas de quoi payer l'Aubergiste chez lequel il a logé, offre de le satisfaire en chansons. « *Je n'ai pas be-* » *soin de chansons, dit l'Hôtelier, il me faut de* » *l'argent.*

» *l'argent.* — *Mais si enfin je parviens à vous rendre » content par ce moyen-là, de quoi vous plaindrez-» vous ?* » *Et alors mon homme de chanter tout ce qu'il savait de chansons, sans qu'il pût cependant réussir à contenter. Enfin il en dit une, dont le refrein était,* mettez la main à la poche, & payez l'hôte. *Oh! pour celle-ci encore, passe, dit l'Aubergiste en souriant. Eh bien, puisque celle-ci vous a satisfait, réplique le Pélerin, nous voilà quittes; adieu.*

Cette Fable est la seule de laquelle j'ai cité quelques imitations. Il m'eût été facile de faire la même chose pour le plus grand nombre des précédentes. Mais ces sujets n'étant point la plupart de l'invention de Marie, & par conséquent ne tenant point à l'honneur de la France comme nos Fabliaux, nous sommes moins intéressés à les revendiquer sur ceux qui pourraient les avoir pillés.



DU VILLAIN
QUI DONNA SES BŒUFS AU LOUP.

Les Bœufs d'un Villain avaient ſi mal travaillé, ils l'avaient tant fait jurer, qu'enfin dans ſon impatience il ſouhaita qu'ils fuſſent mangés du Loup. Or vous ſaurez que là tout auprès était un Loup qui entendit le ſouhait du Villain, & qui vint auſſitôt ſe préſenter à lui pour avoir les Bœufs. Celui-ci de ſe refuſer, comme vous l'imaginez bien; l'autre d'inſiſter: là-deſſus grande diſpute. Un Renard paſſe par-là; on le choiſit pour arbitre.

Le nouveau Juge commence d'abord par faire jurer aux deux parties qu'elles s'en rapporteront à ſon jugement, quel qu'il ſoit. Quand leur ferment eſt fait, il tire le Villain à l'écart, & lui dit à l'oreille: « Ecoute, l'ami, » il ne tient qu'à moi dans ce moment-ci de » te ruiner pour jamais, ſi je veux. Mais je » ne ſuis pas méchant, & tu vas en voir la

» preuve. Veux-tu me promettre une poule » graſſe pour moi, avec une oie pour ma » femme ? Je te promets, en retour, non-» ſeulement de prononcer en ta faveur, mais » encore de te livrer vivant le Loup ton » ennemi ».

Les conditions ayant été acceptées, il va de même parler ſecretement au Loup. « Couſin, » lui dit-il, tu ſais bien, entre nous, que tu » n'as aucun droit ſur les Bœufs de ce Ma-» nant. Je viens de le ſermoner néanmoins ; » & à force de repréſentations j'ai obtenu de » lui, pour dédommagement, un beau & » grand fromage qu'il deſtinait au Baron ſon » Seigneur. Si tu veux en goûter, ſuis-moi, » je ſais où il l'a mis ». En parlant ainſi, il le conduit vers un puits voiſin, & lui montre l'image de la pleine lune qui ſe peignait dans l'eau ; car déjà la nuit était commencée. « Le » voilà, dit-il, ce fromage délicieux que j'ai » enfin extorqué ; voilà la cave où on le gar-» dait. Allons, deſcens ». Le Loup, défiant & ſoupçonneux, n'oſa point s'y riſquer ; l'autre, qui ne pouvait l'attirer dans le piége qu'en lui inſpirant par ſon exemple une certaine con-

fiance, se met dans un des sceaux, &, lorsqu'il est arrivé à l'eau, il y enfonce la tête, comme s'il voulait tout manger à lui seul. « Apporte-m'en donc un morceau, lui crie » le Loup. — Je ne le puis, mon ami; il » est trop lourd; il faut que tu viennes toi-» même ».

Sire Loup a tant de peur d'arriver trop tard, qu'il se précipite dans le sceau vide. Plus lourd que le Renard, il l'enleve & descend à sa place. Celui-ci, en passant, le félicite sur sa bonne fortune. « Je desire que le fromage soit » à ton goût, lui dit-il; mais n'en mange pas » trop cependant: car je vais avertir le Vil-» lain, & je suis persuadé que tu auras de » lui quelque autre chose ».



LE VILLAIN ET LE SERPENT.

Un Villain s'était lié d'amitié avec un Serpent, & il lui renouvellait chaque jour ses protestations d'attachement. La maligne bête voulut s'en assûrer. Elle allégua un voyage, & avant de partir donna au Villageois un œuf, qu'elle lui recommanda de garder bien exactement. Tant de soins & de prédilections pour un œuf le surprirent: il en demanda la raison. « C'est qu'à cet œuf est attachée la conservation de mes jours, répondit le Serpent; à l'instant même qu'il se cassera, je dois mourir ». En parlant ainsi, l'animal dit adieu à son compagnon, & feignit de s'éloigner; mais son discours avait échauffé la cervelle du Manant. Celui-ci se crut possesseur de la vie du reptile, & il s'imagina que, s'il le faisait périr, il s'emparerait de tous ses trésors. Dans ce dessein il jette l'œuf par terre; mais à peine l'a-t-il cassé, que le Serpent, retournant sur lui

en colere, lui reproche ſa perfidie, & le quitte pour jamais.

Ne confiez jamais ni votre honneur à un traître, ni votre tréſor à un avare.



DES DEUX VILLAINS.

Tous les jours un Villain allait à l'Eglise prier Dieu qu'il le bénît, lui, sa femme, & ses enfans; mais nul autre avec eux. Un jour qu'il faisait sa priere fort haut, un autre Villain qui était auprès de lui l'entendit; & celui-ci ajouta : « Mon bon Dieu, maudissez cet homme; » maudissez sa femme & ses enfans, & nul » autre qu'eux ».



LE VOLEUR ET LES MOUTONS.

On avait mis au pâturage un nombreux troupeau de Moutons ; & comme l'endroit était fermé, on ne leur avait donné aucun gardien. Un Voleur s'en apperçut, & profita de cette sécurité pour en dérober un. Le lendemain il vint en enlever un second ; le sur-lendemain deux ou trois ; & pendant long-tems il fit ainsi tous les jours. Les Moutons voulurent d'abord en avertir leur maître ; mais choqués de l'indifférence méprisante avec laquelle il semblait les avoir abandonnés, ils se piquerent contre lui, & pour le punir, se laisserent enlever les uns après les autres, sans pousser le moindre cri. Le Voleur cependant revint tant de fois au butin, qu'enfin il ne resta plus qu'un agneau. Quand celui-ci vit que son tour était venu, il eut peur, & alla se plaindre au maître. Nous avons pris un sot parti, lui dit-il ; mais n'en soyez point étonnés, nous étions un grand nombre.

ROMANS.

AVERTISSEMENT

PRÉLIMINAIRE.

LORSQUE je me dévouai au long défrichement de notre Poésie ancienne, toute mon ambition, je l'avoue, mon seul but & mon unique consolation dans ce triste & pénible travail, furent de contribuer à la gloire de ma patrie, en faisant connaître, en apprenant à estimer cette partie de notre Littérature, peu connue jusqu'ici, certainement beaucoup trop méprisée, & digne pourtant de quelque honneur, puisque c'est à elle que commence le renouvellement des Lettres dans l'Occident. Mes espérances n'ont point été trompées. J'ai eu le bonheur de voir mon projet applaudi, & mes premiers essais encouragés par quelques éloges. Je touche enfin au terme de mon tra-

vail. Des différentes productions de nos Poëtes, un peu importantes, il ne me reste plus à examiner que les Romans.

Après ce que j'ai dit ailleurs sur l'éclat qu'aquit, presque en naissant, ce genre nouveau ; sur la faveur dont il jouît pendant près de six siecles, sur l'immensité d'Ouvrages qu'il enfanta durant ce long espace, mes Lecteurs imagineront sans doute qu'il va offrir une mine inépuisable : ils se trompent. De toutes les branches de notre vieille Littérature, celle-ci, quoique la plus abondante, quoique plus abondante même que toutes ensemble, est néanmoins celle de toutes qui aujourd'hui, relativement à sa fécondité prodigieuse, nous offre le moins de quoi nous glorifier. Dans ces milliers de Romans, manuscrits ou imprimés, qui nous sont parvenus, à peine peut-être pour-

rait-on en compter vingt, dignes d'être cités.

Ce n'eſt pas au reſte que tous ſoient également mépriſables. Non : la plupart au contraire ont quelque mérite. Prenez-en un quelconque, au hazard ; je répons qu'il exaltera votre ame ; qu'au récit des proueſſes, des aventures, des combats qu'il contient, vous ſerez échauffé, entraîné malgré vous. Mais n'allez pas au-delà, & arrêtez-vous au premier. Calqués preſque tous ſur un même plan, vous retrouveriez dans un autre, & les mêmes proueſſes, & le même héros ; c'eſt-à-dire, une monotonie fatigante, au dégoût de laquelle il vous ſerait impoſſible de réſiſter long-tems.

Il faut pourtant convenir que dans les choſes où ils ne pourront ſe rencontrer, dans les détails, par exemple, nos Romanciers vous offriront quelquefois des

morceaux intéreſſans. Ils en ont même de cette eſpece beaucoup plus qu'on imagine. Moi-même, je l'avouerai, ſéduit par ces morceaux particuliers, lorſque je me livrai à l'étude de la Romancerie, j'eus un inſtant le projet d'extraire les plus agréables, & d'en publier un recueil qui, ſelon moi, ſerait devenu comme la juſte balance où l'on aurait pu peſer & apprécier ces *Trouveurs*. Mais indépendamment du peu de ſuccès dont je devais me flatter pour une froide compilation, ſans liaiſon & ſans ſuite, je vis bientôt que tout l'effet de ma prétendue balance ſerait d'induire en erreur ſur leur compte, parce qu'elle ne les préſenterait que par leurs qualités, & qu'elle cacherait toujours leurs défauts.

Il me parut donc que la méthode la plus ſûre pour faire apprécier avec juſteſſe, & le genre, & les Auteurs, c'était

de donner quelques Romans entiers; si dans mes fouilles j'avais le bonheur d'en rencontrer quelques-uns qui méritassent d'être traduits ainsi. Le succès a surpassé mon attente. Il s'en est présenté au-delà de ce qu'exigeaient mes projets. Dans ce nombre j'en ai choisi quatre : un de Fêrie, un de Chevalerie, un d'amour, un enfin dans le genre burlesque; car c'est à ces quatre classes qu'on peut les réduire tous, quoique cependant il n'y en ait peut-être pas un seul sans amour & sans Chevalerie.

Ceux que je vais donner n'auront probablement pas, pour la plupart de mes Lecteurs, l'attrait de la nouveauté. Trois d'entre eux ont déjà paru par extraits dans la *Bibliotheque des Romans*. Mais quoique ces analises aient été faites par des mains plus habiles que les miennes, j'ose me flatter pourtant que mon travail,

tout inférieur qu'il eſt, pourra encore ſe faire lire après elles. Ce n'eſt point par des extraits qu'on doit juger nos Romans anciens. Décompoſez ainſi un Ouvrage moderne, dont le plan bien ordonné annonce, dans toutes ſes parties, du génie & du goût; à la bonne heure. J'applaudirai alors au Poëte dont vous aurez mis l'art à découvert, & admirerai avec vous le charme de ce fil magique avec lequel, en me trompant toujours, il me promene d'enchantemens en enchantemens. Mais pour nos Romanciers, qui ne ſavaient ſeulement pas s'il y avait un art & des regles, pour nos Romanciers, dont le plus grand mérite conſiſte dans les détails & dans des morceaux exquis de ſentiment & de naïveté; les préſenter par extraits, c'eſt à la fois les dépouiller de tous leurs agrémens, & ne les montrer qu'avec leurs ſeuls défauts.

Un

Un autre motif encore m'a déterminé dans le choix des Romans que je publie, quoique connus.

J'ai dit ailleurs que ces longs Poëmes étant devenus la lecture favorite de la Nation, la plupart furent successivement mis en prose, & imprimés. Mais ce qui montre l'ignorance & le mauvais goût des Translateurs, c'est que nos meilleurs Romans furent précisément, à deux ou trois près, ceux qu'ils négligerent. De-là malheureusement naquit un autre mal, plus grand encore. Ainsi délaissés, les bons Ouvrages dont je parle tomberent dans un tel oubli, que bientôt on ignora s'ils avaient existé. Pendant ce tems les Nations voisines, qui avaient mieux su les apprécier, les traduisaient dans leur langue. Ils y aquéraient la réputation qu'ils auraient dû obtenir chez nous; & même avec le tems cette réputation

devint telle, qu'il ſe trouva des Français qui de bonne foi les croyant étrangers, les retraduiſirent de ces langues étrangeres dans la nôtre. J'ai déjà parlé de ce fait; & il y a peu d'années qu'il eſt arrivé encore.

Lorſqu'on donna dans la *Bibliotheque des Romans* l'extrait de *Florès & de Blanche-Fleur*, l'Homme illuſtre, l'Ecrivain charmant qui avait compoſé ce morceau, l'avait travaillé ſur une traduction faite ainſi d'après l'Eſpagnol. Il ignorait que *Florès & Blanche-Fleur* était dans l'origine un Roman français. J'en prévins, mais trop tard : l'extrait était déjà imprimé en partie. D'après mon avis cependant on fit une note qui, autant que je puis me le rappeller, fut placée à la fin du volume.

Depuis, un autre Homme de Lettres a publié dans le même Ouvrage pério-

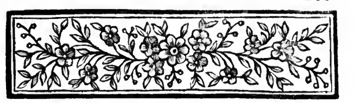
dique un autre Roman, intitulé *Partenuple de Blois*, qu'il dit avoir traduit lui-même de l'ancien caſtillan, ſi je ne me trompe, & qui originairement n'eſt pas plus eſpagnol que Florès & Blanche-Fleur.

Quels que ſoient ces deux Ouvrages, je les réclame tous deux au nom de ma Patrie. Ils ſont à elle, ils lui appartiennent; & c'eſt pour en convaincre mes Lecteurs, que de préférence j'ai choiſi de les traduire tous deux. Je citerai à chacun le titre original qui nous l'aſſûre. Que ceux qui ſe les arrogent, produiſent dans leur langue un manuſcrit plus ancien; & alors je me rétracte.

Je ne dis rien de ma méthode pour traduire, parce que j'en ai rendu compte ailleurs. J'ai aſſûré déjà que, malgré les libertés que je m'y permets pour les retranchemens & le ſtile, elle eſt exacte

& fidelle. Je répète ici cette protestation; & au reste, si quelqu'un s'en défiait, encore une fois je citerai les originaux, il peut me juger.





ROMANS.

PARTÉNOPEX,

COMTE DE BLOIS.

ROMAN DE FÊRIE,

Tiré d'un Manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, p. 124, r°. col. 1.

Si je jugeais de l'ancienneté de ce Roman par le langage, je le croirais du XIIe siecle. Il a deux Parties qui toutes deux sont en Vers de quatre pieds; excepté la fin de la seconde, laquelle est en Vers de six.

L'HIVER a depuis quelque tems quitté nos contrées. Déja la terre, rappellée à la vie, s'eſt parée d'une verdure nouvelle. Chaque jour l'air devient plus doux, le ciel plus ſerein, le ſoleil plus éclatant. Fleurs, bois & prairies, tout revit, tout ſe ranime. Dès que l'Aurore a paru ſur nos ſillons, l'alouette commence ſes chants pour nous inviter à aimer. Dès qu'elle a paru ſous la feuillée, le roſſignol chante pour nous donner les mêmes leçons d'amour.

Au milieu de cette régénération & de cette joie univerſelle, pourrais-je reſter oiſif, moi à qui Nature a donné jeuneſſe & ſanté? Non ſans doute; je veux chanter auſſi, & vous donner en Vers certaine hiſtoire touchante & merveilleuſe : car, quoique ce ſoit là œuvre difficile, j'ai, graces à Dieu & à mon Seigneur, le loiſir de l'entreprendre.

Ici, je m'y attens bien, les Savans me diront qu'écrire une Hiſtoire autrement qu'en Latin, c'eſt perdre ſon tems. Moi je leur répondrai qu'on ne le perd que quand on ne fait rien; qu'on le perd, par exemple, lorſqu'on l'emploie à jouer. En effet, votre partie eſt-elle

finie, adieu tout votre plaisir; il cesse avec elle : au lieu que moi, lorsque j'aurai achevé mon Ouvrage, je m'en amuserai encore. Ceux qui le liront, ou qui l'entendront lire, s'en amuseront de même; & de plus, ils y trouveront sages maximes & bons exemples, qu'ils pourront, s'ils veulent, mettre à profit.

Lorsque Troie, livrée aux Grecs par le perfide Anchise, fut réduite en cendres, & ses habitans égorgés, de l'illustre & nombreuse famille de Priam il n'échappa au fer que deux rejettons; Marcomeris, encore au berceau; & son frere Hélénus, qui, plus âgé, mais plus malheureux, alla chercher ailleurs la mort qu'il avait évitée dans sa patrie. Une sorte de compassion sauva Marcomeris. Le traître le transporta sur un vaisseau qu'il destinait à sa fuite, & que déja il avait chargé de ses richesses. Abordé en Italie, il l'éleva avec son propre fils. On le crut même le sien pendant longtems; mais quand l'enfant eut atteint un certain âge, & qu'à la fois on vit en lui les qualités des deux plus célebres d'entre ses freres, la beauté de Pâris & la valeur d'Hector, alors on soupçonna sa naissance. On crut qu'un tel Héros ne

pouvait devoir le jour au lâche qui avait vendu ſa patrie & ſon Roi ; & lui-même ne pouvant ſupporter plus long-tems la honte de ce pere adoptif, il le quitta pour jamais, traverſa les Alpes, & paſſa en France.

Ce pays alors s'appellait Gaule ; mais il n'était point ce qu'il eſt aujourd'hui. Couvert de landes & de forêts, abandonné preſque tout entier aux bêtes féroces, à peine y voyait-on de loin en loin quelques familles éparſes. Point de Roi, point de Duc ni de Comte pour les commander ; point de Voyer ni de Prévôt, qui les forçât à être juſtes. Chacun chez ſoi était Roi & Duc.

Tels vivaient les Gaulois, lorſque le fils de Priam entreprit de les réunir en ſociété. Dans ce deſſein, il aſſemble les principaux d'entre eux ; il leur parle, leur apprend qu'il eſt une vie meilleure, leur enſeigne à bâtir des Bourgs, des Châteaux, des Villes fortes ; enfin il en forme une Nation. Cette Nation fut reconnaiſſante. En retour du bienfait qu'elle avait reçu de ſon Légiſlateur, elle ſe ſoumit à lui ; & le choiſiſſant pour Seigneur & pour Maître, lui accorda le droit de la juger & de la gouverner.

Il garda ce pouvoir pendant tout le tems qu'il vêcut. A ſa mort, ſon fils en hérita; puis ſucceſſivement ſes autres deſcendans juſqu'à Pharamond (a), le premier de tous dont le nom nous ſoit parvenu; puis enſuite juſqu'à Cléoner.

Ce dernier chaſſait un jour dans la forêt des Ardennes avec ſon neveu Parténopex. Parténopex, fils du Comte d'Angers & de Blois,

---

(a) L'opinion fabuleuſe qui fait deſcendre nos premiers Rois d'un des fils de Priam, était alors fort répandue. On la trouve dans la plupart de nos Romanciers, & même chez des Hiſtoriens & Chroniqueurs contemporains. Cependant ils ne ſont point tous d'accord ſur le nom de cet Aventurier. Notre Auteur l'appelle Marcomeris; d'autres le nomment Francus, & prétendent que c'eſt de lui que dérive la dénomination de Francs donnée à la Nation. Enfin, ſelon d'autres, c'eſt Hector lui-même qui vint s'établir dans la Gaule avec un certain nombre de Troyens fugitifs.

Quant à la trahiſon dont Anchiſe eſt ici accuſé, le reproche pouvait avoir lieu, non pour Anchiſe lui-même, mais pour ſon fils Enée. On lit dans des Hiſtoriens anciens que ce fut cet Enée qui livra Troie aux Grecs. Le Poëte aura pu trouver quelque part cette inculpation; & il en aura chargé le pere au lieu du fils.

était encore au printems de ſon âge ; mais il promettait d'être un jour le Chevalier le plus brave de la terre, comme déja il en était l'homme le plus beau. Cheveux blonds, œil riant, bouche charmante, viſage de roſe, il poſſédait tout ce que Nature donne pour plaire. Enfin les yeux ne pouvaient ſe laſſer de le regarder, & l'on trouvait à le voir un plaiſir toujours nouveau.

Tant de beauté ne lui fut pas inutile, comme vous le verrez bientôt. Mais quoique je ne vous parle que de ſa beauté, il avait pourtant encore des qualités bien plus eſtimables. Doux, franc & libéral, tout le monde l'aimait ; & le Roi lui-même le chériſſait plus que ſon propre fils.

Les Chaſſeurs étaient à la ſuite d'un ſanglier qu'ils avaient vainement pourſuivi pendant toute la journée. Vers le ſoir enfin, Parténopex l'atteignit, & fondant ſur lui l'épieu à la main, il l'étendit mort ſur la terre ; puis à à l'inſtant il ſonna du cor pour appeller & les Chaſſeurs & les chiens. Bientôt tous furent rendus auprès de lui. Déja Cléoner applaudiſſait au courage de ſon neveu ; déja les chiens,

pressés autour de l'animal, demandaient à grands cris leur curée : soudain un autre sanglier paraît & fuit. A cette vue ils oublient leur proie ; ils s'élancent. En vain on veut les rappeller ; une ardeur nouvelle, à laquelle ils ne peuvent résister, les entraîne ; & Partenopex lui-même, cédant à cette force invisible & secrette, remonte sur son cheval, & s'enfonce de nouveau avec eux dans la forêt.

Mais déja les ténèbres, commençaient à s'épaissir, & bientôt elles ne lui permirent plus d'avancer. Du moment qu'il avait disparu, tous les Chasseurs, par ordre de Cléoner, s'étaient dispersés pour courir après lui. De toutes parts ils faisaient retentir la forêt de leurs cors ; mais le même pouvoir qui s'opposait à ce qu'ils le trouvassent, l'empêchait aussi de les entendre. Dans l'impossibilité d'aller plus loin, il descend de cheval, & va s'asseoir au pied d'un chêne. Jamais le Damoiseau n'avait éprouvé pareille aventure. Il n'était point encore accoutumé à souffrir ; & il allait se voir obligé de passer ainsi une nuit entiere, au milieu des bêtes féroces, excédé de lassitude & mourant de besoin. Cette triste idée lui arracha quelques

larmes ; cependant il s'arma de courage, & attendit patiemment le retour du ſoleil.

Dès que le jour parut, il remonta à cheval, en priant Dieu de le guider; & chercha quelque route qui l'aidât à ſortir de la forêt. Il chercha en vain : une main inviſible l'égarait de plus en plus. Enfin, après avoir marché toute la journée ſans aucune lueur d'eſpérance, il arriva le ſoir ſur un côteau dont le pied était battu par les flots de la mer.

A cette vue, ſon cœur s'épanouit de plaiſir ; & avec d'autant plus de raiſon, qu'au rivage ſe trouvait un vaiſſeau à l'ancre, & dont le pont même était baiſſé. Parténopex y monte; dans la confiance qu'en ſe nommant aux Matelots, il pourra obtenir d'eux d'être reconduit à la Cour du Roi ſon oncle, ou qu'il apprendra au moins en quels lieux il eſt égaré. Quel eſt ſon étonnement, de n'y rencontrer perſonne, & de ſe voir tout-à-coup en pleine mer, pouſſé par un vent fort qui enflait toutes les voiles. Plus de terre, plus de forêt : autant que ſa vue peut s'étendre, il n'apperçoit au loin que le ciel & les eaux. Oh! ce fut alors qu'il ſe crut réellement malheureux, & qu'il

desira mille fois se retrouver dans le bois au pied de son chêne. Les dangers de terre offrent toujours quelque ressource, vous le savez ; au moins laissent-ils l'espérance : mais dans ceux de mer, quel espoir conserver ? Tout ce qu'on doit y attendre, c'est la mort.

Cependant, au milieu de ces pensées désespérantes, Parténopex éprouvait, malgré lui, une sorte d'extase. En quelque endroit du vaisseau que reposassent ses yeux, ils étaient éblouis. Voiles & cordages, tout y était de soie. Chaque partie des ornemens intérieurs répondait à une telle magnificence, & je vous eusse défié d'y rien voir, qui ne fût un vrai miracle de fêrie. Les dedans étaient illuminés par une clarté brillante & surnaturelle, qui s'épandant au loin, & jouant sur la surface des eaux, offrait à l'œil un spectacle enchanteur que les ténèbres de la nuit rendaient plus ravissant encore. En cet état, il fendait les flots, comme s'il eût été conduit par le plus habile Pilote. Enfin il mouilla de lui-même au pied d'un Château dont les murs, prodigieusement élevés, étaient de marbre rouge & blanc,

arrangé par compartimens en échiquier (*a*). Le port, vaste & profond, eût bien pu contenir mille vaisseaux. A droite & à gauche régnait une large grève, sans maison ni cabane.

Quoique Parténopex eût quelques raisons de s'inquiéter sur son aventure, toutes ces merveilles cependant le rassuraient un peu. Il baissa lui-même le pont, & tirant son cheval par la bride, il s'avança vers le Château.

Ce lieu de délices se nommait Chédoire. Il avait d'enceinte une lieue entiere; & renfermait dans ses murailles, bois, moulins, viviers, jardins, vergers, & plusieurs autres Châteaux plus petits, habités par des Comtes & des Barons qui relevaient du Chef-lieu. On y entrait par une Tour, blanche comme l'ivoire, haute de sept cens vingt toises, sur deux cens de circonférence, & défendue par des fossés profonds contre toute attaque & toute sur-

(*a*) On a vu dans les Fabliaux, *au Lai de Gugemer*, un vaisseau magique, & une aventure pareille à celle-ci. Le Conteur, postérieur au Romancier, aura probablement pris l'un & l'autre chez lui.

prise. Une rue pavée, conduisait de la Tour au Palais. Les toits de celui-ci étaient en tuiles peintes & en plomb; ses murs, en marbres verds, bleux, noirs & blancs; & sous l'auvent de la porte, il offrait une mosaïque en or, laquelle représentait le soleil, la lune, les élémens, & différentes prouesses tirées des Histoires anciennes.

Plus Parténopex voyait se multiplier les merveilles, & plus son inquiétude augmentait. Il regardait tout cela comme le prestige d'un Enchanteur, qui par l'appas de quelques instans de plaisir & d'ivresse, l'attirait dans le piege où il allait périr. Néanmoins les deux battans du Palais s'étant ouverts tout-à-coup à sa vue, il entra; & après avoir traversé différentes piéces, il en trouva une dans laquelle était dressé un repas somptueux. On voyait sur la table, couteaux, salieres, cuilleres, coupes, hanaps *, & vaisselle d'or & d'argent: mais d'un autre côté, rien qui annonçât un festin; nul instrument de musique, pas un siége, pas un convive, pas même un valet pour servir. Les mets au reste étaient tous appétissans. Ils

* Sorte de vase.

flatterent même tellement l'odorat & la vue du Prince, & d'ailleurs sa faim était telle, qu'il résolut d'y goûter. Dans ce dessein, il chercha de quoi se laver les mains.

A peine a-t-il désiré, qu'un bassin d'or se présente à lui. Une main invisible lui verse de l'eau; une autre lui offre une serviette. Il se laisse servir, & va s'asseoir ensuite à la place d'honneur : car il se ressouvient toujours, même au milieu du danger, qu'il est du sang des Rois; & si sa mort est résolue, au moins veut-il mourir au rang qui lui est dû. Dès qu'il est assis, un des plats vient se poser devant lui, puis un second, puis un troisieme, puis d'autres successivement, & en si grand nombre, que trois cens Chevaliers eussent pu en être rassasiés. Il en est de même des vins. Tout ce que l'univers a de meilleur en ce genre, lui est présenté dans une nef d'or. Il n'a d'autre peine que de choisir. Celui qu'il préfere est versé aussi-tôt dans une coupe de saphir, dont le couvercle est un rubis brillant comme le feu.

Après le repas, les Génies invisibles qui ont ordre de le servir, lui versent une seconde

fois

fois, pour laver, des eaux parfumées. Ils lui apportent Claret & Piment *. Enfin, lorsqu'il a cessé de boire, six flambeaux allumés marchent devant lui, & le conduisent à un appartement superbe, dont le carreau est de porphire. Là, il trouve un lit digne de l'appartement. La couverture est une fourrure précieuse d'Alexandrie, plus blanche que la neige, & ornée tout autour d'une bordure en broderie (a). Pour couvrepied, c'est un tissu de plumes de Phénix.

* Vins artificiels qu'on buvait après le dessert.

Au chevet du lit, Parténopex voit un fauteuil dont les pieds sont d'or. Il s'y asseoit pour se déshabiller, & veut commencer par défaire ses éperons. Avant qu'il ait seulement baissé la main, ils lui sont ôtés. On lui ôte de même les autres parties de ses habillemens. On le couche enfin. Mais il n'est pas plutôt au lit, qu'à l'instant toutes les lumieres s'éteignent,

(a) J'ai eu occasion de remarquer dans les Fabliaux que les couvertures de lit étaient, non une étoffe en laine, en coton, ou en soie, comme les nôtres; mais des fourrures. J'ai dit que les fourrures les plus précieuses venaient d'Orient & qu'elles nous arrivaient par la voie d'Alexandrie.

& qu'à la clarté brillante qui éclairait la chambre, succédent tout-à-coup des ténèbres effrayantes. Ce fut alors que le jeune Prince crut réellement avoir lieu de craindre. Il ne douta point que les Esprits infernaux, qui jusqu'à ce moment s'étaient plu à se jouer de lui, n'allassent enfin terminer leurs méchancetés d'une maniere plus cruelle. Ses frayeurs lui paraissaient d'autant mieux fondées, que quelques instans après il entendit très-distinctement marcher dans la chambre. En effet, quelqu'un leve la couverture & se place à ses côtés.

C'était la Fée, Souveraine & Maîtresse de ce lieu enchanté. Le lit qu'occupait Parténopex était le sien; elle venait y coucher : mais lorsqu'en s'étendant, elle sentit qu'un autre y reposait déja, la Pucelle tressaillit; & d'un ton d'effroi, elle demanda quel était le téméraire, qui sans sa permission avait osé entrer dans son Royaume. Au son de sa voix, Parténopex reconnut aisément que c'était une femme; & cette voix timide lui parut même si touchante & si douce, que s'il n'eût craint de déplaire, il eût baisé la bouche d'où elle sortait. Il lui raconta en peu de mots, par

quelle ſuite étrange d'aventures il ſe trouvait dans ſon lit, & la conjura d'avoir pitié de ſa ſituation; en un moment ſur-tout & en un lieu où il ne trouverait nul aſile, ſi elle le chaſſait. D'abord elle lui conſeilla de ſe retirer de lui-même, ſans attendre un affront auquel il s'expoſerait infailliblement s'il obligeait à employer la violence; puis ſur les nouvelles inſtances du Prince, elle menaça d'appeller les Chevaliers qui étaient ſous ſes ordres. A ces paroles, il répondit d'un ton pénétré: « Madame, en inſiſtant pour reſter auprès de » vous, je n'ai point voulu manquer au » reſpect que je vous dois. Je me flattais seulement que le ſort d'un malheureux, qui depuis deux jours n'a mangé ni dormi, pourrait peut-être vous attendrir; mais puiſque » votre cœur eſt fermé à mes prieres, & que » vous voulez ma mort, il n'eſt pas beſoin » de Chevaliers: donnez-la moi vous-même, » je me livre à votre colere, & vous pardonne ». En parlant ainſi, le beau Prince fondit en larmes, & les ſanglots étoufferent ſa voix.

Ces ſanglots allerent au cœur de la Pucelle.

Elle se repentit d'avoir affligé si cruellement un jeune homme si respectueux & si aimable. Peu s'en fallut même qu'elle ne lui en demandât pardon ; mais son ame était si pénétrée, qu'elle pleura comme lui ; & en ceci je la loue. Tel est le cœur des femmes. Sous le ciel entier rien n'est si bon, lorsque Dieu leur a inspiré la volonté d'aimer. Puisse-t-il la leur donner à toutes ; mais puisse-t-il leur donner à toutes aussi, celle d'aimer loyalement, & de n'aimer qu'un seul !

La Belle attendrie ne répondit rien à Parténopex : c'était lui accorder la permission de rester auprès d'elle. Seulement, pour ne pas l'exposer à abuser de sa bonté, elle lui tourna le dos, & s'avança le plus qu'il lui fut possible sur le bord du lit. Lui de son côté, pour ne pas l'irriter davantage, resta, sans remuer, sur celui où il s'était aussi retiré d'abord ; mais quelques-tems après, lorsqu'il la croit endormie, il s'approche doucement auprès d'elle, & se hasarde même à porter la main sur son corps nu. Elle se contente de la lui repousser ; ajoutant avec douceur, (tant son cœur ému craignait de l'affliger encore), qu'il n'est pas sage

de vouloir chaſſer d'auprès de lui par ſa conduite, celle qui l'y ſouffrait après avoir voulu le renvoyer lui-même. Timide, comme on l'eſt à ſon âge, il rougit du reproche; néanmoins, dans la crainte que la Demoiſelle ne lui échappe, il jette les mains autour d'elle & la tire vers lui' Laiſſez-moi, laiſſez-moi donc, lui dit-elle languiſſamment; & en même-tems elle cherche à ſortir du lit. Ses faibles efforts ſont inutiles. Il la ſerre contre ſon cœur, l'entrelaçant de ſes jambes & de ſes bras tout-à-la-fois. Imaginez quelle eſt ſa joie, lorſqu'il ſent ſous ſa main une peau plus douce que l'hermine, & des appas tels que jamais le Ciel n'en forma de pareils! Que vous dirai-je? La jeune Fée perdit la force de ſe défendre; ou ſi elle ſe plaignit, ce fut d'une voix ſi baſſe, qu'elle ne fut pas entendue: car ſon cœur palpitait tellement, qu'à peine pouvait-elle prononcer une parole. Le beau Damoiſeau fut entreprenant. Il était Puceau, elle était Pucelle; *fleur lui donna, & fleur lui prit.*

« Eh bien, vous voilà ſatisfait, s'écria-t-elle » enfin en ſoupirant! Voilà donc à quel excès » de faibleſſe vous m'avez amenée, moi qui

» eusse dû vous arracher la vie, si j'avais fait » mon devoir ! C'en est fait. A présent que » vos desirs sont accomplis, vous allez m'a- » bandonner. Non, Demoiselle, répondit-il, » non, je vous le jure sur mon honneur : tant » que je vivrai, j'aurai pour vous de l'amour » & de la reconnaissance. Hélas, ajouta-t-elle, » ainsi parlent tous les hommes ; & tous les » hommes sont trompeurs.... J'aime à me » flatter pourtant que ce malheur ne m'arri- » vera pas, & que vous ne voudrez point me » faire repentir de vous avoir trop aimé. Au » reste, mon doux ami, si j'ai paru céder trop » facilement, que ce ne soit point pour vous » une occasion de mépris. Ecoutez mes rai- » sons ; & sachez que mon dessein était de » vous aimer toute ma vie, & toute ma vie » de vous appartenir.

» Mon nom est Mélior. Quant à ma puis- » sance, vous en jugerez, quand je vous aurai » dit que parmi mes vassaux je compte des » Chevaliers sans nombre, des Ducs, des » Comtes, des Rois mêmes & des Souverains. » Trop jeune à leurs yeux pour les gouverner, » ils ont voulu me donner un époux, & se

» sont assemblés dans ce dessein ; mais comme
» on m'accorde quelques charmes, ils ont
» voulu au moins que cet époux fût digne
» de moi, & qu'il réunît au plus haut degré
» la valeur & la beauté : car avec les vastes
» États dont je suis Souveraine, il ne me
» convient pas de vendre mes faveurs à l'A-
» mant qui ne m'apporterait qu'un Empire
» nouveau. D'après ces projets, ils ont donc
» résolu d'envoyer par tous les Royaumes de
» la terre, & spécialement en France, pour
» découvrir le Damoiseau, qui au double
» titre qu'ils exigeaient, leur paraîtrait le
» mieux mériter ma main. Un an après, leurs
» Députés sont revenus, apportant chacun la
» liste des hommes beaux & valeureux, que
» leur avaient offerts les différens pays qu'ils
» avaient parcourus. Mais les plus joyeux de
» leur découverte, furent ceux qui me par-
» lerent de vous. Ils ne vous nommaient qu'a-
» vec transport, & ne tarissaient point en
» éloges sur vos charmes, sur votre caractere
» & votre valeur. Enfin, leur rapport piqua
» tant ma curiosité, qu'éprise d'amour je vou-
» lus vous connaître. Je m'embarquai pour

» la France, & y reſtai quinze jours. C'eſt-là, » mon bel Ami, que je vous vis pour la pre- » miere fois. J'y fus témoin de la tendreſſe » qu'avaient pour vous, & le Roi & toute la » Cour; mais bientôt il y eut un cœur qui » vous aima plus qu'eux tous à la fois; & ce » cœur forma le projet de vous attacher à lui » pour toujours. C'eſt lui qui par fêrie a inſpiré » à Cleoner, l'idée de cette chaſſe où vous » vous êtes égaré; c'eſt lui qui a ſuſcité ce » ſanglier que vous avez pourſuivi ſi inutile- » ment; & amené au rivage ce vaiſſeau magi- » que ſur lequel vous êtes arrivé ici. Vous » ſavez le reſte, & j'en rougis. Mais appre- » nez pourtant que mon intention n'était » point de vous abandonner les droits d'é- » poux, avant de vous en avoir accordé le » titre. Je m'étais propoſé de fixer votre ſé- » jour dans la premiere Tour de mon Palais, » juſqu'au tems où je pourrais vous choiſir » pour mon Seigneur & mon Maître, & vous » offrir les richeſſes & les États que je poſſede. » J'avais même, dans ce deſſein, nommé pour » vous ſervir, quelques-uns des Génies aux- » quels je commande. Mais on vous a, je ne

» fais comment, laissé pénétrer jusqu'à l'ap-
» partement que j'habite. En entrant dans mon
» lit, j'ai été surprise de vous y trouver. En
» vain par un ton févere, j'ai voulu vous en
» éloigner ; ce ton là même m'a perdue. Il a
» fait couler vos larmes ; vos larmes ont trou-
» blé ma raison : Eh ! qui peut résister aux
» pleurs de ce qu'il aime » !

Parténopex ne répondit à ce discours si tendre, que par de nouvelles protestations de dévouement & de reconnaissance. Plus les marques d'amour qu'il venait de recevoir étaient promptes & inattendues, & plus elles devaient fixer son attachement, disait-il. Sûr désormais du cœur de son Amante, il jurait d'oublier pour elle la terre entiere. Mais une chose cependant manquait encore, selon lui, à son bonheur : après avoir joui des appas divins de la belle Mélior, il demanda s'il ne lui serait point permis de les admirer à la lumiere.

« Mon cher & doux Ami, répartit la Fée,
» je me trouve heureuse si ce que je vous ai
» accordé a contribué à vos plaisirs ; & tou-
» tes les nuits, tant que vous l'exigerez, je
» me ferai un devoir de venir ici vous offrir

» le même tribut. Mais pour la grace que
» vous demandez, renoncez-y, je vous con-
» jure. Je ne puis me laiffer voir à vous que
» dans deux ans & demi. Tel eft le terme
» que j'ai prefcrit à mes Barons, pour le choix
» d'un époux; parce que vous ne pouvez être
» Chevalier qu'à ce terme, & qu'ils refufe-
» raient actuellement de reconnaître pour
» leur Seigneur un Ecuyer. En attendant,
» apprenez ici à commander en Maître; ce
» Château, la Ville qui en dépend, tout, cher
» Sire, jufqu'à Mélior elle-même, vous y fera
» foumis. Si vous aimez ou la pêche ou la
» chaffe, mes forêts & mes rivieres vous ap-
» partiennent. Enfin, imaginez pour vos amu-
» femens tout ce qu'il vous plaira; à l'inftant
» même que vous formerez un defir, il fera
» accompli. Mais il faut vous réfoudre à ne
» plus parler qu'à votre feule Amante. Dès
» ce moment, la vue de toute autre perfonne
» qu'elle vous eft interdite : je ne veux point
» abfolument qu'on vous connaiffe. Si je ne
» puis être encore votre époufe par le de-
» voir, je le ferai au moins par l'amour. Nous
» nous aimerons. Eh! que nous importe après

» cela l'Univers. Oh! mon cher Parténopex, » quelle gloire, quelles délices pour moi, » lorſqu'arrivera enfin ce terme ſi deſiré! Qui » de mes Vaſſaux oſera vous refuſer pour » Maître, quand je leur annoncerai que vous » êtes l'époux qu'a choiſi mon cœur? Oui, » c'eſt l'aſſurance anticipée que j'ai de leur » aveu, qui m'inſpire tant d'amour pour » vous: c'eſt d'après elle que je livre entre » vos mains avec tant de confiance ma puiſ- » ſance, mon honneur, & Mélior elle-même » toute entiere.

» Si vous m'aimez, il vous en coûtera, je » le ſens bien, pour vous abſtenir de me » voir pendant auſſi long-tems. Peut-être » même, malgré mes inſtances, chercherez- » vous à y parvenir. O mon doux Ami, éloigne » de toi cette penſée funeſte; je t'en conjure » par tout ce qu'il y a au monde de plus ſacré. » Il ne m'eſt pas permis de t'en dire davan- » tage pour le préſent: mais ton Amante dés- » honorée, ſerait réduite à pleurer toute la » vie; & tu ne voudrais pas, pour ſatisfaire » une curioſité ſtérile, donner la mort en » récompenſe à celle qui a tout fait pour

» toi (*a*). Quel que ſoit le motif qui a dicté » votre défenſe, je le reſpecte & m'y ſoumets, » répartit Parténopex. Puiſque je ſuis sûr de » votre amour, que manque-t-il à mon bon-» heur » ?

Après quelques autres proteſtations ſemblables, il s'endormit. Mélior au comble de ſes vœux, profita de ce tems pour contempler à ſon aiſe les graces dont il était pourvu, pour l'accabler de baiſers. Dans ſon cœur, elle eût deſiré pourtant qu'il ſe fût réveillé, afin de

---

(*a*) Ici Mélior, dans la crainte que Parténopex ne la prenne pour quelque Démon caché ſous une forme fantaſtique, déclare qu'elle croit en Jeſus-Chriſt; & fait ſa profeſſion de foi, en annonçant au Damoiſeau que s'il pratique exactement les commandemens de Dieu, elle l'aimera toujours. Lui de ſon côté proteſte que puiſqu'elle aime Dieu, il va être ſans inquiétude ſur ſon amour.

Quoique le Lecteur ait déjà vu, dans ce volume & dans les précédens, pluſieurs exemples de cet alliage monſtrueux de débauche & de dévotion, je ſuis perſuadé qu'il ne s'attendait pas à cette profeſſion de foi faite dans un lit. Et voilà pourtant, encore une fois, quels étaient ces ſiecles dont on nous vante tant la piété, la foi ſimple & la religion.

pouvoir jouir une fois encore de ses caresses : mais malgré l'amour dont il l'avait embrâsée, elle eut compassion de l'état de fatigue où il était depuis deux jours, & se contenta de passer la nuit à baiser de nouveau mille fois ses yeux, sa bouche & toute sa personne. Il n'y eut que l'approche de l'aurore qui pût l'en arracher. Alors elle se retira pour n'être point vue par lui ; mais elle sortit en soupirant.

Bientôt les rayons du jour éveillerent Parténopex. Ses yeux, en s'ouvrant à la lumiere, furent éblouis des merveilles nouvelles que lui offrit son appartement. Jamais, dans le Palais de Cléoner même, il n'avait rien vu qui en approchât. Mais il chercha sa Mie, & ne la vit point. A droite & à gauche étaient une foule d'habits magnifiques qu'elle avait substitués aux siens. Les Génies invisibles qui l'avaient servi la veille les lui présenterent. Ils lui présenterent de même, comme la veille, un bassin d'or pour laver. A table ils le servirent avec la même profusion : enfin après son dîner, ayant voulu prendre l'air un instant, il trouva à la porte un magnifique cheval de selle qui l'attendait.

Au retour de la promenade il eut la curiosité de monter ſur la Tour, afin de contempler à ſon aiſe la beauté du pays ſur lequel il allait régner. La Tour était quarrée ; & chacun de ſes angles offrait à la vue un aſpect différent : au Midi, des vignobles : au Couchant, une étendue immenſe de terres labourées. Au Nord, ſe voyait une prairie, longue de vingt lieues ſur huit de large. Une haute & ancienne futaie, terminait de ce côté-là l'horiſon ; & par une embouchure de trente-trois toiſes, vomiſſait une riviere, qui après avoir vu dans ſon cours mille Villes ou Châteaux, venait à travers la prairie baigner les pieds de la Tour, & ſe jettait dans le port, en battant de ſes flots les vaiſſeaux qui s'y trouvaient. Vers le Levant on n'appercevait qu'une grande & vaſte mer. C'eſt par-là qu'arrivaient à Chédoire les riches étoffes & l'encens d'Alexandrie, les Eperviers, les Autours, les excellens Chevaux de chaſſe, les épices, les mangonneaux *, les ſoieries, ces aromates précieux par leſquels nous ſommes guéris de nos maux ; enfin, tout ce que l'Univers produit de ſalutaire & d'agréable.

* Machines de guerre.

Long-tems, à la vue d'un ſi beau ſpectacle, Parténopex reſta dans l'enchantement. Ses yeux ne pouvaient s'en raſſaſier ; & il ne ſe retira, que quand la nuit vint l'en retirer tout-à-fait.

En entrant au Palais, il trouva un dais qui lui était préparé ; & devant le feu, un tapis orné de ſiglaton, pour s'aſſeoir s'il voulait ſe chauffer (*a*). Le ſouper, le coucher, ſe paſſerent pour lui comme la veille. Dès qu'il fut au lit, les lumieres s'éteignirent de même ; & à l'inſtant il ſentit ſa Mie à ſes côtés. Je n'ai pas beſoin de vous dire ce qui ſe paſſa entre eux : vous l'imaginez ſans peine. Je vous dirai ſeulement que quand leur ardeur fut un peu rallentie, Mélior queſtionnant le Damoiſeau ſur la maniere dont il s'était amuſé dans le jour, il ſe répandit en éloges ſur la beauté du pays qu'il avait vu du haut de la Tour. « C'eſt pour » vous que je l'ai rendu ſi beau, reprit la Fée ;

(*a*). La plupart des uſages dont il ſera fait mention dans ce volume, ont déjà été expliqués dans les volumes précédens, comme je l'ai remarqué plus haut. Pour celui de s'aſſeoir par terre ſur des tapis, à la maniere des Orientaux, voyez, Note (*b*) Tom. I. p. 131.

» c'eſt pour vous que j'ai élevé ce Château, » que j'ai fait naître ces vignobles, ces bois » & ces prairies. Du moment que je vous vis » & que je formai le deſſein de vous plaire & » d'être aimée de vous, je cherchai au loin » dans tous mes domaines, un lieu qui mérî- » tât de devenir votre ſéjour. Celui-ci m'en » parut le plus digne : je me ſuis plu à l'em- » bellir ; & vous m'y verrez ſans ceſſe occupée » à ſatisfaire ou à prévenir tous vos vœux. » Si j'ai réuſſi dans mes ſoins, l'unique récom- » penſe que je vous demande eſt d'attendre » ſans impatience le jour fixé pour notre » bonheur, & ſur-tout de n'employer aucune » ruſe pour me voir. J'inſiſte encore ſur cet » objet, ô mon bon Ami ; pardonnez-le moi : » mais il y va de votre déshonneur & du » mien. Un mot peut ſur cela diſſiper vos » craintes, répondit Parténopex : ſi j'étais » aſſez lâche pour trahir mon Amante & ma » Bienfaitrice, croyez au moins que je ne ſuis » point aſſez inſenſé pour renoncer ſans motif » à mon bonheur ».

Mélior un peu raſſûrée par ces paroles, demanda au Prince à quels amuſemens il deſtinait

destinait sa journée du lendemain. « Si vous
» voulez chasser sur la riviere, dit-elle, vous
» trouverez dans la piece voisine de celle-ci,
» Eperviers, Autours & Gerfaux. Si vous
» préférez la forêt ou la plaine, je placerai
» sur votre table un cor merveilleux. Vous
» en sonnerez en sortant du Palais; & aussi-
» tôt paraîtront devant vous, Vautres, li-
» miers, & chiens de toutes especes, prêts
» à marcher à votre ordre ».

Ne croyez-pas pourtant que ces deux Amans parlerent toujours chasse. Non certes; ils employerent la nuit bien autrement, & ils la trouverent encore trop courte.

Dès qu'il fut jour, Parténopex prit le cor. A peine en a-t-il sonné, qu'à l'instant, comme le lui avait annoncé Mélior, il voit arriver devant lui plusieurs meutes de chiens accouplés, tous armés de coliers d'or, mais tous noirs. D'eux-mêmes ils le conduisent à un tertre qui se trouvait peu éloigné. Là, un limier se met en quête, & fait lever un sanglier énorme. Parténopex alors découple les chiens, & les lâche, en les animant de la voix. Ses cris & leurs aboiemens, font retentir au loin la

plaine. En vain l'animal veut regagner la forêt ; ils lui coupent le chemin ; deux d'entre eux le terraſſent, & le contiennent ainſi juſqu'à l'arrivée du beau Chaſſeur, qui l'égorge, & le leur abandonne ſans en rien emporter.

Quand le Prince fut prêt à rentrer au Palais, les chiens le quitterent tous ; excepté deux qui l'y ſuivirent, en lui faiſant mille careſſes. Mélior avait deſtinés ceux-ci à le déſennuyer lorſqu'il ſerait ſeul. Dès ce moment ils lui tinrent fidelle compagnie, & ne l'abandonnerent plus tant qu'il reſta dans Chédoire.

Vous ne ſerez point étonné après cela s'il était heureux. Pendant le jour, tout concourait à ſes amuſemens ; & la nuit, une Beauté parfaite venait s'offrir à ſes plaiſirs. Souvent, dans l'intervalle des ébats amoureux & du ſommeil, celle-ci, pour élever ſon cœur, lui racontait des hiſtoires intéreſſantes de l'ancien tems ; & ſur cet article, la mémoire de Mélior ne tariſſait jamais : car ſur la terre entiere, vous n'euſſiez trouvé perſonne qui n'eût pu apprendre d'elle. Quelquefois elle lui parlait raiſon. Quelquefois c'étaient des choſes pleines de gaieté : mais tout cela elle le diſait

avec un ton ſi flatteur & ſi tendre, que Parténopex, hors de lui-même, en était ravi. Cette voix douce allait à ſon cœur; & malgré l'impreſſion que faiſaient ſur lui les appas de Mélior, rien dans elle ne lui plaiſait autant.

Pour moi je l'approuve, parce que celle qui a mon cœur poſſede une voix ſemblable, & que de tous les charmes qu'Amour lui a donnés pour me bleſſer, il n'y en a aucun qui agite mon ame auſſi puiſſamment. Mais hélas! quelle différence entre Parténopex & moi! Lorſque je ſonge à lui, ſon bonheur me déſeſpere. A chaque inſtant ſa Mie n'était occupée qu'à prévenir ſes vœux; & moi, la mienne me fait mourir à chaque inſtant. Toutes les nuits il l'avait à ſes côtés pour l'ennivrer de plaiſirs; moi, je ne puis ni voir ni careſſer la mienne. Enfin, il n'éprouvait que des biens ſans mêlange de peines, & mes jours ne ſont remplis que de maux.

L'heureux Amant paſſa ainſi un an tout entier dans une félicité parfaite, qui ne fut interrompue par aucun ſouci. Un bonheur ſi continu lui avait fait oublier ſon pays, ſes amis, ſes parens. Il eut honte enfin d'avoir

été si long-tems séparé d'eux; & une certaine nuit qu'il était avec Mélior, il la pria de trouver bon qu'il s'absentât d'elle pendant quelques mois. « Allez, lui dit la Fée; la France » en ce moment a besoin de votre valeur. » Tout y est au pillage. Cléoner est mort, » votre pere n'est plus; & Blois, votre héri- » tage, est bloqué. Faites-vous respecter des » Français par vos belles actions; mais mon- » trez-vous plus jaloux encore de vous faire » aimer d'eux par vos vertus. Soyez franc, » courtois, fidele à votre parole; & sur-tout » soyez libéral. Qu'il n'y ait dans toute l'ar- » mée aucun Chevalier estimable qui n'é- » prouve vos bienfaits (*a*). Au reste, ne crai- » gnez point de donner: quelles que soient » vos libéralités, j'aurai soin d'y fournir abon- » damment; & me croirai assez récompensée,

(*a*) Dans l'original, parmi les avis que Mélior donne à son amant, est celui de bien aimer, de bien servir Dieu, & sur-tout de conserver les priviléges de l'Eglise. Cette bonne action, lui dit-elle, vous aquerra seule plus de gloire que tous les plus beaux faits d'armes ensemble.

» si vous me gardez la foi que vous m'avez » promise, si vous n'aimez, si vous n'épousez » nulle autre que moi. Lorsque vos ennemis » auront été forcés à la paix, hâtez-vous de » revoler vers celle qui vous aime; mais de » grace, ne cherchez pas à la voir, & dai- » gnez croire que ceux qui vous donneront » ce conseil, ne sont pas vos véritables amis. » Ces sages leçons resteront gravées dans mon » cœur, répondit Parténopex; aucune n'en » sortira, & vous serez aussi fidélement obéie » que fidélement aimée ».

En parlant ainsi, nos deux Amans s'embrasserent pour se dire adieu, & leurs tendres caresses leur parurent plus douces encore que toutes celles qu'ils s'étaient faites jusques-là.

Le lendemain matin le nouveau Comte trouva au port le vaisseau qui l'y avait amené un an auparavant. Il y monte avec le cheval & les deux chiens que lui avait donnés la Fée. Pour lui épargner l'ennui du voyage, celle-ci l'endort; & pendant ce tems, les Matelots invisibles auxquels elle l'avait confié, travaillent avec empressement à la manœuvre. Bientôt ils arrivent à l'embouchure de la Loire. Ils en-

remontent le cours jusqu'au Mans (*a*), & là, débarquent le Damoiseau, qui, s'éveillant tout-à-coup, est fort surpris de se trouver sur le rivage, sans autre compagnie que ses deux chiens & son cheval tout sellé. Il voit le vaisseau retourner de lui-même; & cette vue lui rappelle Mélior, Mélior dont il va être séparé pour long-tems. Mais il se flatte au moins que Dieu lui rendra bientôt la liberté de la revoir; & alors avec quel empressement il revolera vers elle!

Cependant il reconnaît dans le lointain les Tours de Blois, & s'avance à grands pas vers la ville. A quelque distance, il apperçoit douze

(*a*) Mes Lecteurs remarqueront sans doute ici l'erreur du Poëte qui pour faire aborder son Héros à Blois, le conduit au Mans, ville qui n'est ni sur la Loire, ni sur la route de Nantes à Blois. Ils auront pu remarquer une faute pareille au commencement du Poëme, lorsqu'il place les Ardennes sur le bord de la mer. Mais la Géographie, la Chronologie, l'Histoire sont des objets sur lesquels il ne faut pas chicaner nos vieux Rimeurs. Si quelquefois on reproche aux Poëtes modernes d'être ignorans, que sera-ce des Poëtes du XIII[e] siecle?

forts chevaux de somme, très-chargés, & qui paraissaient s'y rendre aussi. Chacun d'eux était conduit par un jeune Ecuyer, vêtu en soie; & ceux-ci avaient pour guide & pour maître un Chevalier, dont la haute taille & l'air vigoureux annonçait un homme redoutable dans les combats, quoique déja ses cheveux fussent blanchis par l'âge. Le Chevalier aborde le Comte, & lui dit: « Recevez, Sire, le salut » de celle qui vous a donné son cœur; & » avec l'assurance de sa constante tendresse, » daignez accepter l'or dont elle a chargé pour » vous ces douze chevaux. Vous pourrez dis- » poser de même de tout celui qui lui reste: » elle vous l'offre. La seule grace qu'elle vous » demande en retour, c'est de ne pas l'ou- » blier; & moi, Sire, qui suis député par » elle, j'ose vous en conjurer aussi. Que le » Ciel m'écrase de toutes ses foudres, lorsque » je cesserai de l'aimer comme elle le mérite, » répondit Parténopex. Si vous voulez l'obli- » ger encore, ajouta le vieillard, vous n'irez » joûter dans aucun Tournois tant que vous » serez Ecuyer: elle-même veut avoir la » joie de vous ceindre l'épée de Chevale-

» rie (*a*); mais jusqu'à ce moment attendu par
» elle avec tant d'impatience, au nom de Dieu,
» Sire, renoncez à la voir, & n'allez-pas, sans
» raison, causer pour jamais le malheur de la
» plus tendre des femmes ».

En parlant ainsi, le Vieillard fondit en larmes; mais à l'instant il disparut, ainsi que les douze Écuyers; & Parténopex resta plongé dans la plus profonde mélancolie. Les chevaux néanmoins ayant pris d'eux-mêmes leur route vers Blois, il fut obligé de les suivre. Jugez quelle fut la joie du Portier, lorsqu'il vit arriver ce secours inattendu : mais sa joie fut bien autre encore, lorsqu'il reconnut son Seigneur & son Maître. Il le reçut avec transport, & courut annoncer à la Comtesse l'arrivée de son fils.

Depuis qu'il s'était égaré à la chasse & qu'on l'avait cru mort, cette bonne mere n'avait

(*a*) Quand on était reçu Chevalier, on se choisissait pour Parrein, un grand Seigneur, Roi ou Prince, qui conférait cette dignité. C'était lui qui donnait l'accolade au Récipiendaire, qui lui chaussait les éperons & lui ceignait l'épée; cérémonies en usage dans la réception.

paſſé aucun jour ſans le pleurer. A la nouvelle de ſon retour, elle vola au-devant de lui en pleurant de nouveau. Mais ſon ſaiſiſſement fut tel, qu'elle n'eut pas la force de lui parler; tout ce qu'elle put, fut de le ſerrer dans ſes bras & de l'embraſſer mille fois. La parole ne lui revint que quand il l'eut reconduite à ſa chambre. Là, elle lui fit pluſieurs queſtions ſucceſſives ſur ſa ſanté, ſur les lieux où il avait vécu, & les événemens qui lui étaient arrivés depuis le jour funeſte des Ardennes; puis ſans attendre de réponſe, elle lui parla de ſes propres malheurs, de la mort du Comte, ſon mari; de la détreſſe où l'avaient réduite des voiſins puiſſans, qui après s'être emparés d'une partie de ſes Etats, reſſerraient & affamaient Blois en ce moment, par trois Châteaux forts qu'ils avaient bâtis dans les environs. « J'accours vous délivrer, répondit Parténopex. » En attendant, mettez en ſûreté les tréſors » qu'apportent ces douze chevaux; & de » par-tout à la ronde, appellez à votre ſecours » ce que nos Provinces nourriſſent de braves » Chevaliers. J'aurai ſoin de leur récom» penſe ».

Ici commencent les prouesses du Héros ; car pour être accompli, pour mériter d'être aimé, il fallait alors qu'un amoureux fût preux & brave. Parténopex, par le moyen des Chevaliers qu'il prend à sa solde, recouvre son héritage sur les usurpateurs qui s'en étaient emparés. Ensuite il marche au secours du jeune Roi son cousin, fils & successeur de Cleoner.

Une armée de cent mille Normands menaçait d'envahir la France. Ils étaient campés à Gisors. Le Roi, retranché derriere l'Oise, n'avait que cinq mille hommes à leur opposer ; car tous ses Vassaux l'avaient abandonné. Parténopex avec les troupes qu'il amene au camp, & avec celles que bientôt y attirent auprès de lui son nom & ses largesses, repousse les Barbares. Lui-même, dans un combat particulier, est vainqueur de leur chef, qui se retire enfin, après avoir prêté hommage au Roi.

Je passe légérement sur tous ces détails, bien peu intéressans en comparaison des amours de Mélior.

Le Roi, après la soumission de ses ennemis, était retourné dans son Palais ; & Parténopex, par bienséance, l'y avait suivi avec sa mere. Mais bientôt le Héros s'ennuya d'être éloigné de sa Mie. Cette idée qui le suivait par-tout, le rendit triste & pensif. Souvent on le voyait, la tête baissée, les yeux fixes sans

rien regarder, abſorbé dans une rêverie profonde. Souvent même il refuſait de boire & de manger. Sa mere fut allarmée. Elle le prit à part, & lui parla ainſi. « Beau fils, de toutes les affections qu'on peut reſſentir ici-bas, tu ſais qu'il n'y en a aucune qui égale celle d'une mere pour ſon enfant. Quelque part qu'il aille, jamais certes il ne trouvera cœur qui s'intéreſſe autant à ſes joies & à ſes douleurs. Ainſi, loin de lui dérober celles qu'il éprouve, il doit au contraire les lui confier avec amitié, sûr qu'elle y prendra bien certainement autant de part que lui. Depuis quelques jours je te vois mélancolique. Tu reſſembles à quelqu'un qui aurait donné à une Amie ſon cœur tout entier. Si c'eſt-là ton mal, cher fils, ſi Amour t'afflige, avoue-le à ta mere: elle t'en conjure par l'amitié que tu lui dois; peut-être même pourra-t-elle te ſoulager par quelque conſeil utile. Ma mere, répondit le Comte, votre tendreſſe pour moi m'eſt ſi connue, que je crois devoir y répondre par le témoignage de la mienne. Vous me demandez ſi j'ai une Amie. Eh

» bien oui, puiſqu'il faut l'avouer, j'en ai une;
» mais une Amie douce & aimable autant que
» puiſſante & généreuſe. C'eſt de ſa main que
» je tiens ces tréſors avec leſquels nos Do-
» maines ont été reconquis, & la France dé-
» livrée. Elle a mon cœur & mon ame tout
» entiers; elle eſt ma joie, ma vie, ma ſou-
» veraine Dame & Maîtreſſe; & tant que je
» reſpirerai, je veux n'aimer qu'elle. — Puiſſe
» le Ciel te la conſerver, beau fils! Ces tré-
» ſors me prouvent en effet que tu ne pouvais
» placer mieux ton amour. Mais, dis-moi,
» a-t-elle autant de beauté que de richeſſes?
» — Pour ſa beauté, je ne puis hélas! vous
» en parler; je ne la connais point. — Quoi!
» tu l'as vue, & tu ne ſais point ſi elle eſt
» belle! — Non, je n'ai point eu encore le
» bonheur de la voir; elle ne s'eſt montrée à
» moi que dans les ténebres, & veut même,
» pendant un certain tems, ſe cacher encore
» ainſi. Mais quelle que ſoit ſa volonté, je la
» reſpecterai toujours; je ne veux lui déplaire
» en rien, & attendrai avec ſoumiſſion le mo-
» ment où il lui plaira ſe montrer autrement
» à mes yeux. — Tu as raiſon, cher fils, &

» moi-même je t'approuve. Sers ton Amie
» comme elle l'exige. Puifqu'elle eft riche,
» fage & eftimable; puifque fon amour t'ho-
» nore, emploie, pour la conferver, tous
» les moyens que tu y croiras convenables,
» & garde-toi de faire jamais action qui puiffe
» te la faire perdre ».

La Comteffe lui demanda enfuite quand il comptait retourner auprès de fa Maîtreffe. « Demain, dès que j'aurai dîné, répondit-il;
» mais mon intention eft d'y aller feul; je ne
» conduirai avec moi qui que ce foit, & vous
» prie même de ne pas combattre fur cela ma
» réfolution ». A la nouvelle de ce départ, la Comteffe fut confternée. Cependant elle feignit de l'approuver; & quitta fon fils, en lui recommandant beaucoup de prudence & de difcrétion fur fon heureufe aventure, & l'afsûrant elle-même du plus profond fecret.

Oh! que fes difcours, en parlant ainfi, étaient loin de fon cœur! Elle fe crut, par ce nouvel éloignement, la plus malheureufe des femmes, & fe rendit chez le Roi toute hors d'elle-même. Long-tems il lui fut impoffible

de s'expliquer, tant la douleur & les larmes l'oppressaient. Enfin elle raconta tout ce qu'elle venait d'apprendre. « Il ne me reste plus qu'une » ressource, dit-elle ; & je viens vous sup- » plier, Sire, de l'employer, si vous êtes ja- » loux que je vive. Vous avez une niece, » belle, sage & bien élevée. Daignez l'accor- » der pour épouse à mon fils : ce nouveau » lien le fixera auprès de nous, & le détachera » de ce Démon, déguisé en femme, qui l'a sé- » duit. Quant à son agrément pour ce ma- » riage, je me charge de l'obtenir de lui, au » moyen d'un Charme que je fais compo- » ser, & que je lui ferai avaler avec le vin » que nous lui servirons à table. Vous & moi, » Sire, nous feindrons de goûter la liqueur ; » que votre niece le provoque à boire, je ré- » ponds du changement : mais au reste, n'en » bût-il qu'une seule fois, c'est assez ; le » Charme opérera son effet ».

Le Roi consentit à tout, pour retenir auprès de lui Parténopex. On prévint la niece du rôle qu'elle avait à jouer ; & ce rôle devait d'autant plus lui plaire, qu'il la rendait l'épouse du plus beau des hommes. Pendant le

ſouper, elle employa toute ſon adreſſe pour égayer le Damoiſeau. Elle lui fit boire du vin enchanté : mais ô prodige ! A peine l'a-t-il avalé, que ſa raiſon s'obſcurcit & s'égare. Ses diſcours ſont ceux d'un homme hors de ſens. Il regarde tendrement la Princeſſe, & lui tient des propos d'amour. Il va même, dans ſa folie, juſqu'à exiger d'elle la preuve du ſien. En vain celle-ci répond qu'elle n'eſt point encore ſa femme ; il propoſe de l'épouſer ; le Monarque alors y conſent ; & la Comteſſe prenant la main des deux époux, les unit tous deux ; puis elle ſort avec le Roi & les laiſſe enſemble.

Parténopex, dans l'ivreſſe que lui a procuré le breuvage, tient à ſon épouſe prétendue des diſcours paſſionnés. Elle-même, ravie de ſa conquête, le ſerre dans ſes bras en s'écriant : « O mon bel Ami, que je m'applaudis du » Charme ! Je vais donc vous poſſéder pour » toujours, & vous voilà ſouſtrait au pou- » voir de cette infernale Mélior » ! Mais à ce nom de Mélior, s'opere ſoudain un prodige nouveau. Le Charme ceſſe, l'illuſion tombe ; & Parténopex ouvrant les yeux, re-

cule à l'aspect de la Princesse, comme s'il eût vu tout-à-coup à ses pieds s'ouvrir un précipice. Sortir de la salle aussi-tôt, monter à cheval, fuir du Palais, & regagner Blois, ne fut pour lui qu'une seule & même action. En chemin il soupirait, & pleurait sa faute. Ce fut ainsi qu'il arriva au Château. Là, son premier soin fut de s'enfermer dans sa chambre & de se jetter sur un lit, pour maudire la ruse abominable qu'on avait employée à sa trahison.

Bientôt la Comtesse apprit la fuite de son fils. A l'instant elle courut après lui, dans le dessein de le ramener au Palais : mais elle eut beau frapper à sa porte, elle eut beau le prier d'ouvrir & d'avoir pitié d'elle; il répondit dans sa colere : « non, c'en est fait pour toujours entre » nous deux; vous avez fait mon malheur, » vous ne me reverrez jamais ». En vain la mere insista de nouveau : ses larmes & ses prieres furent inutiles, & elle fut obligée de se retirer sans avoir pu rien obtenir.

Pour lui, il vit bien que rester seulement un jour de plus à Blois, c'était s'exposer aux sollicitations importunes du Roi & de toute la Cour. Pour les prévenir, il prit le parti de retourner

retourner auprès de Mélior. « Après tout, » je ne lui ai point désobéi, se disait-il à lui-» même ; je n'ai point cherché à la voir, je lui » ai été fidele : pourra-t-elle me refuser » ? Dans cette douce espérance, il monte à cheval de grand matin ; &, la tête enveloppée comme s'il y avait mal, il sort seul, sous prétexte de prendre l'air, & se rend au bord de la Loire. Le Chevalier aux douze chevaux l'y attendait. « Venez, lui dit celui-ci ; le vent est » favorable, & l'on vous desire depuis long-» tems ». En même-tems il lui montre le vaisseau prêt à partir.

A peine le Comte y fut-il entré, que les rames se mûrent d'elles-mêmes, & qu'il vit disparaître son cheval ainsi que le Chevalier. Arrivé à Chédoire, il y trouva, comme la premiere fois, un repas somptueux ; mais il était impatient d'entrer au lit, afin de connaître s'il avait perdu ou non les bonnes graces de la Fée. Lorsqu'il fut couché, les bougies s'étaignirent à l'ordinaire ; & vous imaginez quelle fut alors son inquiétude. Il attendit pendant quelque-tems, prêtant une oreille attentive ; mais n'entendant point marcher, il se crut

abandonné, & commença à se déseſpérer. Cependant Mélior arriva & lui demanda le ſujet de ſes pleurs. Il le raconta naïvement. « Votre » faute eſt légere, répondit la Fée; & loin » d'avoir attiré mon courroux, elle me force » au contraire de vous aimer davantage, » puiſqu'elle me prouve combien je vous ſuis » chere. Que le Roi, que votre mere aient vis-» à-vis de moi des torts ; peu m'importe, » mon doux Ami : les tiens ſeuls peuvent » m'affliger ». A ces mots elle l'embraſſa tendrement; & la paix fut ſcellée auſſi tôt par d'autres plaiſirs.

Parténopex reſta ſix mois encore auprès de la Fée. Mais il ne put s'empêcher pourtant de ſonger aux larmes que ſon abſence cauſait à ſa mere : car malgré la colere momentanée qu'il lui avait montrée, malgré le ſerment qu'il avait laiſſé échapper de ne jamais la revoir, il l'aimait comme doit faire un fils. Néanmoins, pluſieurs jours ſe paſſerent, ſans qu'il osât déclarer à Mélior ſa réſolution. Enfin il la lui avoua. « Ami, répondit alors la Fée en » ſoupirant, c'eſt à préſent que j'ai lieu de » craindre de vous une infidélité. Votre mere

» vous séduira ; je m'y attens, & je sais ce
» qu'elle peut. Afin de vous fixer auprès d'elle,
» elle vous dira que je suis un Esprit malfai-
» faisant, déguisé sous les traits de son sexe ;
» elle emploiera ruses & caresses pour vous
» engager à me voir ; & vous vous y déter-
» minerez. Mais, mon Ami, songez que je
» n'ai point mérité ce traitement cruel. Si mon
» amour n'a plus d'attraits pour vous, aban-
» donnez-moi sans me déshonorer, & ne ren-
» dez-pas ma vie mille fois plus cruelle que la
» mort même : car j'aurai beau appeller la
» mort, elle se refusera à mes cris. Plus d'es-
» poir, plus de consolation pour moi. A
» chaque instant je verrai se renouveller mes
» douleurs. Condamnée aux gémissemens &
» aux larmes, mes jours se passeront à pleu-
» rer, mes nuits à pleurer encore. Enfin, tou-
» jours souffrir, & me désespérer ; toujours
» demander grace, & ne jamais l'obtenir ;
» voilà comme sera punie celle qui vous aura
» trop aimée. Non, douce Amie, répartit
» Parténopex, non, vous n'aurez jamais lieu
» de vous en repentir. Quand tout l'Uni-
» vers entier se liguerait ensemble pour me

» conseiller la lâcheté que vous craignez ; » l'Univers entier ne saurait y réussir. Eh ! » encore une fois, ne serais-je pas le dernier » des misérables, si pour prix de tant de » bienfaits, j'allais vous ôter l'honneur ! » Quand ce malheur arrivera, croyez que » j'aurai perdu la raison; ou plutôt, croyez » qu'il n'y aura plus sur la terre de véritable » amour ».

La nuit se passa pour nos Amans dans de pareils entretiens; mais leur cœur était si triste, que tous deux veillerent jusqu'à l'aube, sans songer aucunement aux plaisirs. Cependant les vents s'étant trouvés contraires, Parténopex fut obligé de différer son départ. Les nuits que Mélior passa auprès de lui encore, elle les employa toutes entieres à le conjurer d'attendre, pour la voir, jusqu'au terme prescrit. Lui de son côté, promettait & jurait d'obéir. Enfin, les vents lui permirent de s'embarquer, & il arriva à Blois.

Aussi-tôt qu'on sut son retour, tout ce qu'il y avait de Grands dans le Royaume, les Comtes, les Barons, le Roi lui-même, vinrent le visiter. Tous se retirerent enchantés de

ſa courtoiſie & comblés de ſes préſens. Si l'on était étonné de le voir paraître tout d'un coup dans Blois ſans ſuite ni équipage qui l'annonçât, on l'était bien plus encore de cette magnificence avec laquelle il diſtribuait l'or, les perles, les pierres précieuſes. Comme on ne connaiſſait ni la ſource d'où lui venaient ces richeſſes, ni la maniere dont il voyageait, chacun formait ſur cela mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres.

La Comteſſe, pendant le tems de ſon ſéjour, n'eſt occupée jour & nuit qu'à trouver des moyens d'arracher ſon fils au pouvoir de la Fée. Elle conſulte ſur cela l'Evêque de Paris qui, prenant en particulier le jeune Comte, *effraie ſa conſcience ſur ce commerce criminel, & l'exhorte à voir abſolument ſon amante, pour s'aſſûrer ſi ce n'eſt point un Démon déguiſé. La mere qui ſe mêlait auſſi un peu de ſortilége, dit qu'elle poſſede un moyen de la lui faire voir, ſans que la demoiſelle puiſſe ni le ſavoir ni l'empêcher : c'eſt une lanterne faite par art de férie, & telle que rien jamais ne peut l'éteindre. Parténopex, trompé, accepte ce fatal préſent, & ſe rend à Chédoire. Mes Lecteurs reconnaîtront ici la Fable de Pſyché. Elle eſt ſi connue qu'on me diſpenſera de remarquer en quoi notre Auteur s'eſt éloigné de ſon original.*

Déja la nuit était avancée quand le Comte arriva. Il monta aussi-tôt au palais; mais en cachant sa lanterne, & marchant à petit bruit, comme un voleur qui vient pour commettre un crime & qui craint d'être découvert. Un grand repas l'attendait à l'ordinaire: il traverse l'appartement sans s'y arrêter, & se met incontinent au lit; tant il était impatient de voir Mélior. Les bougies s'éteignent. Elle arrive & se place à ses côtés. Il avait caché sa lanterne sous la couverture: tout-à-coup il la tire & la porte au visage de la Fée, qu'il voit toute nue (*a*). Jamais rien d'aussi parfait n'avait frappé ses yeux; mais il s'apperçoit qu'elle est sans connaissance, & alors il comprend qu'il a fait une faute. De fureur il jette sa lanterne, la brise, & maudit le jour où il l'a reçue. C'est à ce moment qu'il sent combien on l'a trompé; puisque cette femme qu'on lui a représentée comme un Démon hideux, se trouve la plus belle des créatures.

(*a*) On couchait alors sans chemise. Voyez sur cet usage ce qui a été dit dans la Note (*i*) p. 145 du premier vol. des Fabliaux.

Ah ! s'écrie-t-il douloureusement , si au moins j'avais à me plaindre d'elle .... ! Il voudrait se jetter à ses pieds pour lui crier merci ; mais elle ne voit, elle n'entend rien. Une pâleur effrayante couvre son visage. Sans de longs soupirs qu'elle pousse de tems en tems, sans quelques pleurs qui échappent de ses yeux, aisément il l'eût crue morte. Enfin elle reprend ses sens ; & d'un ton qui vous eût arraché l'ame, s'écrie en fondant en larmes ; me voilà donc déshonorée ! ah ! Parténopex, Parténopex, que vous avais-je fait pour me traiter ainsi ? A ces mots elle se pâme de nouveau. Enfin elle reprend connaissance, & tient ce discours :

« Rien n'a donc pu vous arrêter, ni mes » supplications si multipliées, ni vos fermens. » Tel est le prix que vous destiniez à tant » d'amour ! Eh bien, me voici malheureuse » pour la vie, soyez content. Au reste j'ai » perdu le droit de me plaindre : depuis » long-tems je pressentais mon malheur, tout » me l'annonçait ; mais Amour m'avait aveu- » glée, & je vous croyais un cœur comme » le mien. Malgré mes prieres vous êtes par-

» venu à me voir : apprenez donc maintenant » quelle eſt ma naiſſance, & qu'il ne reſte » plus rien à deſirer pour votre curioſité.

» Mon pere était Empereur de Conſtan- » tinople. J'ai hérité, par ſa mort, de ce bel » & vaſte héritage, que ma tendreſſe eſpé- » rait pouvoir vous offrir bientôt ; & la terre » ſur laquelle vous reſpirez maintenant, eſt » de mon empire. Pour me rendre digne du » rang auquel j'étais deſtinée, mon pere ſe » plut à élever avec ſoin mon enfance. J'an- » nonçais quelques diſpoſitions ; il me donna » des Maîtres dans toutes les ſciences. C'eſt » ainſi que j'appris les ſept Arts, la vertu » des plantes, la guériſon des maladies, la » ſcience des enchantemens. A quinze ans » j'avais déja en Nécromancie ſurpaſſé mes » Maîtres, & il n'y avait perſonne ſur la terre » qui pût ſur ce point diſputer avec moi : » mais, excepté dans quelques momens où » je voulais amuſer l'Empereur, jamais je ne » déployai les ſecrets de mon art que pour » vous attirer ici, pour vous y cacher à mes » ſujets, pour vous y rendre heureux. En » cet inſtant il eſt anéanti par la faute que

» vous venez de commettre : je n'ai plus de
» pouvoir en fèrie, & tant que je vivrai, ne
» pourrai déſormais opérer une ſeule mer-
» veille. Vous-même allez en être le témoin ;
» & malheureuſement vous en ſerez comme
» moi la victime. Avec le jour commencera
» mon déshonneur. Ma Cour alors, ma Sœur
» & les femmes de ma ſuite, entreront ici ; on
» me verra dans ce lit avec vous : Encore
» une fois je ne puis l'empêcher, & il ne me
» ſera pas même permis de mourir, pour
» me ſouſtraire à l'opprobre & au déſeſpoir ».

Quel cœur de fer n'eût été attendri par ces reproches ſi doux ! Parténopex en était confondu ; mais il ſe ſentait ſi coupable qu'il n'oſait même demander grace. « Oh ! qu'in-
» ſenſée eſt la femme qui ſe fie aux pro-
» meſſes d'un Amant, ajouta l'infortunée !
» Ne ſommes-nous plus néceſſaires à leurs
» plaiſirs, ils nous délaiſſent ; & tous ſe reſ-
» ſemblent. Vous avez ſuivi cet exemple de
» corruption, mon cher Parténopex ; oui,
» vous aimez ailleurs, puiſque vous m'avez
» trahie. Mais prenez garde d'en porter la
» peine. Parmi les Chevaliers que recele ma

» Cour en ce moment, il en eſt pluſieurs
» qui cherchaient à me plaire : jugez quelle
» ſera leur fureur quand ils ſauront que vous
» aurez partagé mon lit, & ce que vous avez
» à en craindre, ſi je ne vous défens pas ... !
» Non, mon bel Ami, ce n'eſt ni leur colere,
» ni ma honte même, quelle qu'elle ſoit, qui
» m'afflige ; c'eſt le malheur de vous avoir
» perdu. Tu étais mon plaiſir & ma joie,
» mon orgueil, mon eſpoir, & tout ce que
» je deſirais de bonheur au monde pour le
» cours de ma vie : Maintenant tu ne feras
» plus pour moi que larmes, douleur, regrets
» & deuil éternel. On peut ſe conſoler de ſa
» fortune ; cette perte ſe répare ; mais quand
» on a perdu à la fois ſon honneur & ſon
» Amant, on ne doit plus vivre que pour
» pleurer ».

En parlant ainſi, la malheureuſe Impératrice fondait en larmes. De ſon côté Parténopex s'arrachait les cheveux, en maudiſſant la Comteſſe & l'Évêque. « Je mérite la mort,
» diſait-il ; je vous ai trahie, je vous ai déshonorée, & mon forfait eſt inexcuſable :
» mais ce noir projet ne fut pas formé par

» moi. Jamais mon cœur qui vous chérit, » ne l'eût conçu. J'eusse dû le repousser, il » est vrai; & j'avoue mon crime. Eh bien, » je ne vous demande point de pardon; loin » de me défendre, livrez-moi à la vengeance » de vos Chevaliers; qu'ils me donnent la » mort; je la veux, oui je la veux, & mes » tourmens au moins finiront avec elle ».

Pendant qu'il tenait ce discours, le jour vint à paraître. Alors les Dames & Demoiselles qui servaient l'Impératrice entrerent dans son appartement avec les filles de Rois & de Princes qui formaient sa compagnie. Leur étonnement fut extrême de voir un homme avec elle; & malgré leur respect, elles la blâmerent de prostituer sans honte à un inconnu ce que des Souverains demandaient avec tant d'ardeur. Au milieu de ces reproches, imaginez quelle était l'affreuse situation de Parténopex. Il eût voulu en ce moment être au fond des Enfers. Cependant, le jour devenu plus grand, ayant permis aux Dames de mieux voir cet Amant favorisé, elles furent frappées de ses charmes. Toutes s'approchaient à l'envi pour contempler le beau Damoiseau. Les plus

fieres même, celles qui avaient montré contre lui le plus de couroux, ne pouvaient s'en défendre. Leurs yeux s'attendrissaient; & il n'y en eut pas une, qui, lorsqu'elle le vit, eût la force de lui faire un reproche.

Sur ces entrefaites, Uraque, sœur de l'Impératrice, entra dans la chambre. On l'avait réveillée pour lui conter l'aventure funeste de sa sœur, & elle était accourue aussi-tôt, à moitié habillée. A son approche, toutes les Dames se retirerent. Uraque était belle & parfaitement bien faite : on l'eût même admirée dans l'Empire, si Mélior n'avait pas existé; mais elle possédait sur-tout un précieux avantage; c'était un cœur tendre; & quoique ce cœur n'eût pas encore aimé, elle savait pourtant compâtir aux faiblesses d'amour. Depuis quelque tems instruite de l'inclination de sa sœur par cette sœur elle-même, ses premieres paroles furent pour demander la grace de Parténopex. « Vous l'avez aimé, dit-elle, & certes » vous ne pouviez choisir Amant plus digne » de vous. J'ai même lu sur le visage de celles » qui ont osé vous blâmer, qu'elles enviaient » votre bonheur. Il est coupable, j'en con-

» viens; mais on a trompé ſa jeuneſſe & ſon » inexpérience. Il ne ſe repent que trop de » ſa faute, & toute faute eſt pardonnable. » Ah! qu'il vous eſt aiſé, répliqua Mélior, » de parler d'amour, vous qui ne ſentez rien; » de conſoler un cœur déſeſpéré, vous qui » êtes heureuſe! C'en eſt fait, il n'eſt plus de » reméde à mes maux; & je ne puis les par- » donner. Je ſais, ma ſœur, les motifs de dou- » leur que vous avez, reprit Uraque; mais » quand on eſt jeune, belle, & qu'on poſſede » un grand Empire, doit-on s'appeller mal- » heureuſe! Oubliez, croyez-moi, des torts » qui ne peuvent plus ſe réparer; & que la » grace que vous accorderez, ſoit le gage » d'un amour nouveau. — Moi, grand Dieu! » que je puiſſe aimer celui qui m'a trahie ſi » indignement & ſans motif, celui qui vient » de m'abreuver d'humiliation, & par qui je » n'oſe plus lever les yeux de deſſus la terre! » Non, je ne le puis. J'avais déjà excuſé une » premiere faute, & j'avais fait une impru- » dence. Si j'excuſais celle-ci, bientôt il fau- » drait d'autres graces encore; ou plutôt il fau- » drait vivre dans des craintes & des dou-

» leurs éternelles. Puiſſe-t-il vivre en paix !
» je le deſire, mais tout lien eſt rompu pour
» jamais entre nous. — Oui, encore une fois,
» vous avez des raiſons de vous plaindre, &
» d'autant plus grandes, que vos complaiſan-
» ces pour lui ſont devenues publiques ;
» mais cette publicité même eſt ce qui peut
» vous ſervir d'excuſe. Depuis long-tems vos
» Barons vous preſſent de prendre un époux ;
» déclarez-leur que cet époux eſt Parténo-
» pex. Il a les deux qualités qu'ils exigent,
» la valeur & la beauté ; eh ! pourront-ils re-
» fuſer pour Maître le Héros de la France !
» Non, reprit Mélior, non je n'aurai jamais
» pour Seigneur celui qui m'a déshonorée.
» Ma chere Uraque, oh ! que vous ne con-
» naiſſez gueres, je le répéte, & l'amour &
» ſes douleurs. Les chagrins que cauſent un
» Amant ſont affreux ; il n'eſt point de tour-
» mens qui les égalent. N'augmentez pas en-
» core les miens par vos diſcours, je vous
» conjure ; & pour la derniere fois, ne me
» parlez jamais de lui ».

Uraque fut affligée de cette réponſe ; car elle était vraiment affectionnée à Parténopex.

Elle n'osa point cependant insister davantage en sa faveur, & ajoûta seulement : « J'ignorais, » il est vrai, ce que c'est qu'Amour ; mais puisqu'il cause tant de maux, puisque sa colere » est si terrible, je ne veux plus le connaître ».

Pendant ce tems, Parténopex pleurait & se désolait, sans même entendre ce qu'on disait pour ou contre lui, tant il était abattu. Il se leva enfin. Les Dames alors rentrerent pour lui apporter ses habillemens, & toutes à l'envi se disputerent le bonheur de le servir. Mais ce n'étaient plus ces vêtemens magnifiques que lui avait donnés son Amante pour le parer ; c'étaient ces mêmes habits qu'il portait lorsqu'elle l'avait égaré dans les Ardennes ; ses éperons unis, sans or ni argent, ses houseaux que le tems avait rendus trop courts, sa ceinture de cuir d'Irlande, garnie des instrumens de Vénerie, enfin tout son équipage de Chasseur.

Quand il fut habillé, Uraque lui donna son cor d'ivoire qu'il se passa au cou. Ellemême lui mit sur les épaules son manteau de drap verd, fourré de petit gris. Il l'attacha ; puis sortit, sans prononcer un seul mot. Les

Dames le ſuivirent des yeux tant qu'elles purent. Peut-être que ſans la préſence de l'Impératrice & la triſteſſe mortelle où elle ſemblait plongée, elles euſſent tenté de le retenir; mais toutes regrettaient ſon départ, & toutes pleurerent. Il n'y eut pas juſqu'aux deux chiens que lui avait donnés Mélior pour compagnie, qui ne parurent ſenſibles à ſon malheur. Mais ils ne lui firent plus de careſſes, & ceſſerent de le ſuivre.

La bonne Uraque fut la ſeule qui dans cet abandon univerſel ne le délaiſſa pas. Elle voulut par amitié le conduire juſques hors du Palais; & en cela elle fit prudemment: car ſans elle il était perdu. Tous les Princes, grands Seigneurs & Chevaliers qui étaient attachés à Mélior, ſoit par leur ſimple zele, ſoit par l'eſpoir d'obtenir ſa main, le guettaient à ſon paſſage pour ſe venger. Le reſpect qu'ils devaient à Uraque les contint; cependant ils s'emporterent contre lui en diſcours injurieux. Pluſieurs mêmes en laiſſerent échapper contre leur ſouveraine: mais je ne vous répéterai pas ces groſſiéretés; ce qui eſt mal doit reſter dans l'oubli.

En

En fortant du Palais, Parténopex trouva fon ancien cheval, avec fon vieux harnais, & fa felle de chaffe. Un vaiffeau, prêt à faire voile, l'attendait au port. Uraque l'y fit entrer. Mais au moment de lui dire adieu, elle fut émue de l'état de défefpoir dans lequel il partait. Elle ne put fe réfoudre à l'abandonner ainfi à lui-même, & prit le parti de s'embarquer avec lui, pour le conduire jufqu'à Blois. Jamais homme en effet n'avait paru dévoré d'une douleur auffi amere. Sa trifteffe fut la même pendant les quinze jours que dura le voyage. Arrivé à Nantes, on lui fit remonter la Loire en bateau. Enfin quand il fut près de Blois, la Princeffe le débarqua fur le rivage avec fon cheval; & après l'avoir exhorté à fe confoler, elle s'en retourna auprès de fa fœur.

Ce fut alors qu'il fentit toute l'amertume de fon fort. Ce rivage était celui-là même fur lequel, deux fois, le vaiffeau enchanté était venu le dépofer & le reprendre, dans les tems heureux où il était aimé de Mélior. Quelle différence affreufe de fituation! A cette penfée fon cœur fe fend, il eft faifi d'un friffon univerfel, & tombe fur le fable fans con-

naissance. Vingt fois de suite il reprend ses sens pour les reperdre de nouveau. Enfin il s'écrie : « pourquoi suis-je né, puisque j'é-» tais réservé à une destinée si horrible ! Pour-» quoi au moins ne suis-je pas mort, avant » d'avoir connu la Beauté que j'ai trahie ! » Hélas ! elle m'avait donné son cœur & sa » vie ; & moi, malheureux ! je l'ai couverte » d'opprobre » !

En se livrant à ces tristes réflexions, Parténopex resta, pendant tout le jour, assis & immobile sur le rivage. Le soir enfin, quand la nuit vint l'en chasser, il monta sur son cheval, & se rendit au petit pas à la ville. Le Portier le reconnut, & s'empressa de lui ouvrir ; mais quand il le vit, couvert d'habits vieux, pâle, triste & pleurant, le bon serviteur pleura aussi. Pour le Comte, il était tellement hors de lui-même que sans s'en appercevoir il entra dans l'appartement, à cheval. Ses Chevaliers l'aiderent à descendre : mais envain ils le saluerent, envain ils chercherent à l'égayer par leurs discours ; il ne leur répondit rien, & alla s'enfermer seul dans une autre piéce.

La Comtesse sa mere accourut aussitôt, & vint frapper à la porte, en l'appellant par son nom. « Vous m'avez trompé, répondit-il. » C'est vous dont les conseils perfides & le » présent abominable m'ont fait trahir ma » Dame & ma Mie. Adieu pour toujours. » Cherchez un autre fils; car désormais je » ne suis plus le vôtre ». La Dame à ces paroles se bat la poitrine. Elle demande grace à son fils, & proteste que loin d'avoir voulu son malheur, elle ne cherchait au contraire qu'à le servir. « Le Roi ne tardera pas à venir » ici, ajouta-t-elle. Il vous parlera de sa » Niece: oserez-vous refuser plus long-tems » l'épouse que vous a donnée votre Seigneur? » Et ne vaut-il pas mieux après tout vivre » au sein de ses parens, honoré & chéri, que » d'aller obscurément s'ensevelir dans une » terre étrangere auprès d'une femme incon- » nue? Au reste si vous ne voulez qu'une » Amie, pour une que vous avez perdue il » vous sera facile d'en retrouver ici mille » autres. Est-il une femme en France qui ne » soit flattée d'être aimée de Parténopex? » Beau fils, ayez pitié de nous. Vos Cheva-

» liers vous attendent; venez rendre la joie » à ces braves gens qui vous aiment, & que » vos chagrins ont désolés. N'attristez pas » les Français qui vont accourir avec trans- » port pour revoir leur Sauveur. Si quel- » qu'un est coupable, c'est moi seule: tournez » contre moi seule votre colere ; mais ne » punissez pas vos amis & vos serviteurs d'un » crime qu'ils n'ont pas commis ».

Ces paroles firent quelque impression sur Parténopex. Ses entrailles furent émues un instant à la voix de sa mere. Il fut touché sur-tout de ce qu'elle lui disait sur ses Chevaliers; car l'attachement de ces fideles compagnons de ses armes l'avait flatté, & il se reprochait d'y avoir si mal répondu. Mais sa douleur était si forte qu'elle l'emporta. Il n'ouvrit point, & passa la nuit à pleurer. Ceux-ci la passerent presque aussi tristement que lui. Aucun d'eux ne voulut se coucher. A chaque instant ils venaient les uns après les autres écouter à sa porte s'il sanglottait encore; & ils s'en retournaient désolés.

Bientôt on sut au dehors & son arrivée & ses chagrins. Le Roi lui envoya, pour le

consoler, ceux de ses Evêques, Archevêques ou Clercs, qui étaient les plus beaux parleurs. Ils lui firent de beaux discours auxquels il ne répondit pas une parole, & furent obligés de s'en retourner en pleurant. Enfin ses parens & amis vinrent eux-mêmes ; mais ils n'en obtinrent pas davantage.

Résolu de mourir, il ne mangea plus que quatre fois dans la semaine; encore était-ce du pain d'orge ou d'avoine. Sa boisson fut de l'eau. Il laissa croître ses ongles & ses cheveux, ne se lava plus le visage, ne changea plus d'habit, & mena pendant un an entier cette vie pénitente. Ce n'était plus ce jeune Amant, si fleuri & si beau, que les yeux ne pouvaient se lasser d'admirer : pâle & décharné, vous l'eussiez à peine reconnu. Déja il n'avait plus la force de sortir seul de son lit. S'il voulait marcher, on était obligé de le soutenir. Au reste ce qui affaiblissait le plus ses forces était moins ce jeûne sévere auquel il s'était condamné, que les pensées dévorantes qu'il se plaisait à nourrir. Jour & nuit il gémissait. Jour & nuit le nom de Mélior était dans sa bouche. Enfin lassé de voir la mort arriver

trop lentement pour ses vœux, il résolut de la hâter. Mais celle à laquelle il se détermina était affreuse. Il prit le parti de se rendre dans la forêt des Ardennes; & là de se livrer aux bêtes féroces pour en être dévoré. C'est ainsi, disait-il, que doit périr celui qui a trompé sa Mie (*a*).

Moi je dirai: puissent par toute la terre être punis & couverts de honte ceux qui médiront des Dames! Puissent-ils, pour leur châtiment, ne jamais voir Dieu dans son Paradis! Après tout, ce ne sera jamais un gentil Clerc qui se permettra de parler d'elles en mal; mais plutôt un Villain, accoutumé à vivre avec la plus crapuleuse canaille. S'il se trouvait au reste quelques Méchans qui pensassent ainsi; eussent-ils la langue la mieux affilée du siecle, qu'ils viennent; je me fais contre eux le Champion de ce Sexe charmant, & d'avance je réponds de les réduire au silence.

(*a*) La forêt des Ardennes est devenue fameuse chez les Romanciers des deux siecles postérieurs à celui de notre Poëte. Ils en font le lieu de plusieurs aventures, & y conduisent souvent leurs Amans malheureux. Il en est mention dans l'Arioste.

Oui, j'aime les Dames, moi. Je leur ai abandonné mon cœur & mon ame, & m'en vante tout haut. Eh ! après tout, Dieu n'a-t-il pas voulu que nous les aimions, lui qui les a faites douces, belles & tendres ? Maudit foit encore une fois celui qui ofera en médire.

L'exécution du projet qu'avait conçu Parténopex n'était pas chofe aifée ; car on lui avait enlevé toutes fes armes, & on le gardait à vue. Il ne pouvait y parvenir que par une forte de rufe ; & c'eft le parti qu'il prit.

Il avait à fon fervice un jeune Ecuyer, nommé Ancel, fils d'un Roi Sarrafin ; que fon pere avait envoyé en France pour apprendre la langue & en étudier les mœurs. Ancel aimait tendrement Parténopex. Le Comte l'aimait beaucoup auffi : c'était même le feul dont il avait jufqu'alors accepté les fervices, & le feul qu'il avait chargé de lui apporter, tous les deux jours, l'eau & le pain groffier qui formaient fa nourriture. Un certain foir que le Valet (a) entrait avec cette chétive

---

(a) Sur ce nom de *Valet* donné à un fils de Roi, voyez la Note qui fe trouve au fecond Volume, p. 215.

portion, Parténopex lui dit : « mon cher
» Ancel, j'ai tenu jufqu'ici, il faut l'avouer,
» une conduite trop peu fenfée : je recon-
» nais mes torts, & veux enfin écouter
» la raifon. Je m'adreffe à toi ; tu peux
» m'aider ». A ces paroles imaginez quels
font les tranfports du fidele Ecuyer. Des
larmes de joie coulent de fes yeux. Il fe jette
aux genoux de fon bon Maître, & jure de le
fervir en tout, fallût-il lui facrifier fa vie.
« Va me feller un cheval, reprend Parté-
» nopex. Tu me l'ameneras, quand tout le
» monde fera couché. Nous fortirons enfem-
» ble, & j'irai me diffiper dans la campagne.
» Mais fur toutes chofes, prends bien garde
» qu'on ne te voie ».

Ancel obéit, fans foupçonner aucunement
qu'il eft trompé. Il amene deux chevaux,
chauffe un éperon au Comte, l'aide à monter
fur fon cheval, & fort avec lui de la ville,
tranfporté de joie. Arrivé au bord de la
Loire, il lui propofe de fe baigner, pour
commencer fur fon extérieur cet heureux
changement qu'il avait promis. « Mon ami,
» répond langoureufement Parténopex, ce

» n'eſt ni ce motif, ni même celui d'une » promenade, qui m'ont fait quitter Blois. » Mais je ſuis las de ſouffrir depuis ſi long- » tems, & veux enfin aller terminer mes » douleurs ſous la dent des monſtres des » Ardennes ».

Quand Ancel entendit ces paroles, il fut ſaiſi d'une telle douleur, que la voix lui manqua pour répondre. Enfin il demanda, en ſanglottant, qu'il lui fût permis de ſuivre ſon Maître dans la forêt, & d'y mourir avec lui. « Non, répondit le Comte, je dois mourir » moi qui ai trahi ma Maîtreſſe. Mais toi qui » n'as aucune raiſon pour haïr le jour, vis, » mon ami: retourne dans ta patrie faire le » bonheur de ton pere, & que le Ciel vous » accorde à tous deux de longues années » ſans peines. Chez Sire, répondit le jeune » Sarraſin, ne me parlez ni de patrie ni de » bonheur. Je vous ai voué ma vie en entrant » à votre ſervice; je ne vous quitte plus, & » ne me ſéparerai de vous qu'à la mort ». En parlant ainſi, il menaça de s'ôter la vie lui-même, ſi la grace qu'il demandait lui était refuſée.

Parténopex ne put réſiſter à un dévoue-

ment aussi tendre. Sa faiblesse d'ailleurs ne lui permettait ni de monter à cheval ni d'en descendre seul; & un Ecuyer lui devenait nécessaire. Il permit donc à Ancel de le suivre; se promettant bien, au reste, dans son ame de se séparer de lui, lorsqu'il serait prêt à entrer dans la forêt. Cet aveu ravit de joie Ancel. Il essuya ses larmes & suivit.

Tous deux marcherent ainsi jusqu'au jour. Alors ils s'arrêterent, de peur d'être reconnus; & tant qu'ils furent en France, ils ne marcherent que de nuit. Ce ne fut que quand ils furent arrivés aux frontieres, qu'ils négligerent cette précaution; mais ce fut alors aussi, que Parténopex se sépara d'Ancel. Il profita pour cela du tems où celui-ci dormait, & partit seul (*a*). Par cette fuite, il allait affliger dou-

(*a*) Dans l'original, l'Ecuyer se nomme Guillemot, & il est Païen. Au sortir de Blois, quand Parténopex veut se séparer de lui, Guillemot, pour obtenir de le suivre, propose de se faire Chrétien. Parténopex accepte la condition; il le fait baptiser sur la frontiere, & le nomme Ancel; mais lorsqu'il l'a gagné à sa religion, il s'échappe pendant son sommeil. J'ai supprimé dans le récit ces circonstances qui n'ajoutent rien à l'intérêt; mais j'en préviens ici parce qu'elles nous peignent les mœurs.

loureusement le cœur du bon jeune homme : mais autrement aussi il causait sa perte, & certes il valait mieux encore l'attrister pendant quelques instans, que de le conduire à une mort certaine.

Au point du jour Ancel s'éveilla, & il s'habilla aussi-tôt pour venir servir son Maître. Mais quelle fut sa douleur quand il se trouva seul. Il l'appella plusieurs fois, il le chercha par toute l'hôtellerie, & s'écria enfin : ah! Sire, vous m'avez trompé ; mais vous avez beau me fuir, je vous accompagnerai au trépas. En même-tems il selle son cheval, & court au hasard après le Comte. Il marche ainsi pendant tout le jour, demande Parténopex à tous ceux qu'il rencontre ; le cherche au loin des yeux, l'appelle de toutes ses forces, & vingt fois de suite change de route pour le trouver. La nuit le surprend dans ces vaines recherches. Alors il est obligé de s'arrêter, & il se désole.

Il y avait déja plusieurs heures, que notre Amant désespéré était parvenu aux Ardennes. Déja même il avait poussé son cheval dans l'endroit le plus périlleux de la forêt. Là, se

trouvaient en effet, Lions, Léopards, Serpens affreux & bêtes féroces de toute espece. Il les entendait siffler & rugir à ses côtés, & se flattait qu'elles allaient fondre sur lui; mais par cette constance de malheur qui accompagne toujours les infortunés, elles l'épargnerent: car telle est souvent la fatalité des choses d'ici-bas; celui qui veut vivre, meurt; & le misérable qui veut mourir, vit malgré lui. Partéhopex imagina d'abord que les animaux ne craignaient de l'approcher, que parce qu'ils étaient effarouchés par son cheval. Dans cette idée, il en descendit, il l'abandonna à lui-même, & alla s'asseoir à quelques pas de là, sur un éclat de roche. A l'instant paraît un Lion énorme; mais il s'élance sur le cheval, qu'il mord cruellement. L'animal blessé s'en débarrasse, & fuit à perte d'haleine à travers la forêt jusqu'au rivage de la mer. Là, comme pour appeller du secours, il commence à hennir si fort & si long-tems, qu'il fait retentir au loin la plage.

En ce moment passait près de-là un navire, monté par une Princesse qui se rendait à son Château. La Pucelle entend ces hennissemens,

& les fait remarquer à son Pilote Maruc. « Demoiselle, répond celui-ci, je les ai entendus ainsi que vous : mais ils partent du » désert des Ardennes. Sans doute ce cheval » appartient à quelque malheureux, qui, » après avoir fait naufrage sur ces côtes, se » sera perdu dans la forêt. Il va y périr probablement. Cependant, si vous le permettiez, nous descendrions à terre, pour le » chercher, mes compagnons & moi; peut-être même réussirions-nous à le trouver; car » la lune est claire & le ciel fort serein; & » en ce cas nous aurions le bonheur d'avoir » sauvé une ame. Que le Ciel le conserve; » je le souhaite de tout mon cœur, répartit » la Princesse : mais certes, pour sauver ses » jours, nous n'irons-pas risquer les nôtres. » — Nous ne les risquerons-pas non plus, Demoiselle. Je sais un enchantement qui peut » charmer à la fois toutes les bêtes féroces des » Ardennes, & avec lequel nous pénétrerons » sans péril dans la forêt ».

Maruc était un vieillard sage & habile, qui pendant sa vie avait beaucoup vu & beaucoup appris. Son expérience était si connue, & sa

promesse fut faite avec une telle assurance, que la Princesse elle-même voulut descendre à terre, pour participer à la bonne action qu'il avait proposée. On met donc la nacelle en mer, & l'on aborde. Maruc, après avoir prononcé son enchantement, pénétre dans la forêt. A sa présence, les Serpens, les Dragons & les Tigres, fuient d'un air d'épouvante; ou ils se tapissent contre la terre, comme pour éviter ses regards. Bientôt il apperçoit du sang: c'était celui que le cheval avait perdu par sa blessure. Il en suit la trace, & parvient à l'endroit où était assis Parténopex.

Quand celui-ci se vit découvert par cette troupe, il jetta un profond soupir. Au bruit qu'il fit, la Pucelle tourna la tête, & apperçut un homme dont l'extérieur annonçait le plus grand désespoir. Ses habits étaient déchirés, ses cheveux pendans, ses lévres seches, ses yeux rouges, ses joues enfin pâles & sillonnées par les larmes. Emue de compassion à son aspect, elle s'approcha de plus près pour le saluer. D'abord il n'entendit rien; tant il était abîmé dans sa douleur. Mais lorsque d'un ton plus élevé elle lui eut répété le desir qu'elle

avait de le voir plus heureux; que Dieu vous rende telle, Madame, répondit-il : moi j'y renonce. Alors elle le pria de lui dire par quelle étrange aventure il se trouvait abandonné dans cette forêt, & réduit à cet état de malheur qu'il annonçait. Il la pria de ne point l'affliger davantage par des questions inutiles, & de se retirer pour le laisser mourir.

Le ton dont furent prononcées ces paroles, attendrit la Demoiselle jusqu'aux larmes. Elle descendit de sa mule, & conjura de nouveau le malheureux de lui dire si elle ne pourrait pas apporter à ses peines quelque soulagement. « Mes maux sont trop grands, répondit-il; » ils n'admettent plus de reméde. Mais au » reste, loin de vouloir en-guérir, je viens ici » pour les terminer; & vous prie encore une » fois de suivre votre route, & de ne pas » vous opposer au bonheur que j'attens. » — Non, Sire, quelque priere que vous me » puissiez faire, rien ne me fera éloigner d'ici » que quand vous aurez eu la complaisance » de me dire & votre nom & votre pays. » — Je sais, Madame, ce que je dois de res- » pect au rang qu'annoncent vos habits, &

» sur-tout à votre sexe. Mais vous vous abaissez à prier le plus méprisable & le plus criminel des hommes. Je suis un malheureux qui ai commis la plus noire des trahisons. Voilà mon nom, puisque vous voulez le savoir; je n'en ai, ni ne dois plus en avoir d'autre. — Et moi, Sire, je veux vous dire le mien; ne fût-ce que pour vous apprendre que je méritais de votre part, quelques égards peut-être. Je suis fille d'un Empereur; ma sœur est Impératrice en ce moment, & moi je touche à celui d'être Reine. Voilà quelle est celle pour qui vous avez dédaigné de montrer quelque complaisance, quoiqu'elle se fût attendrie sur vos malheurs. En un mot, je me nomme Uraque ».

A ce nom d'Uraque, de la sœur de Mélior, Parténopex rougit de honte & baissa les yeux; mais ce nom, qui lui rappellait son crime & ses amours, le saisit d'une telle douleur, qu'il perdit connaissance. Uraque le prit entre ses bras pour le faire revenir; & ce fut alors qu'elle le reconnut. Ses yeux ne pouvaient suffire à considérer le changement étrange qu'avait produit sur lui la tristesse, & ce qu'était devenu

ce Prince, autrefois le plus beau de la terre. Elle résolut de le tirer de la forêt, & de l'emmener sur son vaisseau; mais pour l'y déterminer, il fallait le tromper. Elle feignit donc d'avoir à lui annoncer une nouvelle favorable, & lui dit : « Je remercie Dieu, Sire, de ce » qu'il vous a offert ici à moi, en m'épargnant » un voyage inutile en France, où par ordre » de ma sœur j'allais vous chercher. Après » vous avoir laissé quelque tems dans l'amer- » tume, elle a enfin reconnu votre loyauté » & rendu justice à votre amour. Si vous » l'avez offensée, une année de larmes a bien » effacé votre faute. Venez, Sire, recevoir » un pardon que je me faisais un plaisir de » vous porter moi-même. Mélior vous rend » son cœur; elle veut devenir votre épouse. » Essuyez-donc vos larmes, puisque le bon- » heur va renaître pour vous. Suivez-moi, » nous passerons quelque tems ensemble dans » mon château de Salence; & dès que vous » y aurez recouvré cette fraîcheur & cette » fleur de santé qui vous paraient autrefois, » nous volerons ensemble auprès de celle qui » vous aime ».

Ces douces paroles rendirent la vie à Parténopex. « Uraque, s'écria-t-il, ma chere Uraque, ne me trompez-vous pas? Eſt-il bien » vrai que ma Dame me pardonne, & qu'elle » a pitié des maux qu'avait trop mérités » mon crime? Quoi! je retrouverais encore » de l'amour dans ſon cœur! Et Mélior, trahie par moi ſi indignement, pourrait ſe réſoudre à m'appeller de nouveau ſon Ami! » — Oui, mon cher Parténopex; & je ne » vous donne point une fauſſe eſpérance. Au » reſte, vous devez connaître celle dont je » parle; & vous ſavez que ſon cœur eſt trop » tendre, pour qu'elle puiſſe vivre long-tems » ſans vous chérir. — Ah! oui, voilà Mélior: » ſur la terre entiere il n'eſt point de femme » qui l'égale, & je la reconnais bien à ces » traits. Uraque, dès ce moment je me fais » votre Serf. Entraînez-moi par-tout où il » vous plaira; je vous ſuis ſans réſiſtance, & » n'oublierai jamais un pareil bienfait. Hélas! » quand je fus chaſſé d'auprès d'elle après mon » crime, vous daignâtes m'excuſer; vous employâtes, pour me rendre ſes bontés, tout » ce que pouvait votre titre de ſœur. Ce nou-

» veau ſervice eſt le ſecond que je vous » dois ».

Ici eſt une lacune dans le manuſcrit. On voit ſeulement par ce qui ſuit, que Partenopex vit au château de Salence, dans la compagnie d'Uraque, & d'une certaine Parſéïs, amie & compagne de celle-ci.

Du matin au ſoir les deux Dames n'étaient occupées qu'à diſtraire notre Amant de ſes chagrins, à l'égayer par leurs diſcours, par différens jeux de leur invention, par des amuſemens toujours nouveaux. Quelquefois, pour augmenter ſa gaieté en nourriſſant ſon eſpérance, elles lui donnaient de fauſſes lettres de Mélior, remplies d'amour. C'était-là un menſonge, il eſt vrai: mais qui pourrait les en blâmer! Ce menſonge le rendait heureux. En effet il reprit en peu de tems ſes charmes & ſa beauté premiere; & ce fut pour le malheur de ſes conſolatrices. Toutes deux s'éprirent d'amour pour lui: Eh! quelle eſt la femme, grand Dieu! qui n'en fût pas devenue amoureuſe! Combien de fois, chaque jour, Uraque n'envia-t-elle pas le bonheur de Mélior! Cependant elle reſpecta toujours l'Amant de ſa ſœur, & s'en tint pour lui à

une amitié tendre, presque aussi vive que l'amour. Pour Parséis, ses jours se consumaient à soupirer & à se plaindre. Son unique plaisir était de contempler cet homme si accompli, cette belle taille, ces yeux charmans, ce visage si parfait; & elle ne les regardait jamais sans que son mal augmentât. Cependant elle avait soin de cacher ses douleurs sous une joie affectée. Mais au reste que m'importent les chagrins de Parséis; je ne m'intéresse qu'à ceux de Mélior.

Surprise de voir sa sœur si long tems absente, elle lui écrivit une lettre pleine d'amitié pour se plaindre de ce qu'elle l'abandonnait ainsi. Uraque, après d'aussi tendres reproches, n'osa pas rester davantage à Salence, quelque plaisir qu'elle y trouvât. Elle partit; au grand contentement de Parséis qui allait par là se trouver seule avec Parténopex. Quant à celui-ci, il fut affligé du départ de sa fidelle amie, & la pria de revenir bientôt. Hélas! elle était plus affligée que lui encore de le quitter; mais elle allait veiller à ses intérêts.

En arrivant à Chédoire, elle fut reçue avec toutes les caresses imaginables. Mélior

pressée de soulager son cœur avec elle, la conduisit dans son verger, & là s'assit sur l'herbe à l'ombre d'un pommier. L'arbre était en fleur; car on était au printems. Dans une autre situation d'esprit, la vue de ces fleurs si agréablement panachées, le parfum qu'elles exhalaient, lui eussent plu peut-être. Elle commença d'abord par pleurer, sans oser, sans pouvoir même prononcer une parole. Enfin elle s'écria en soupirant : que je suis malheureuse d'avoir aimé ! Puis après un moment de silence, elle ajouta; mais parlons d'autre chose. « Jamais conduite ne fut égale » à la vôtre, répondit Uraque. Depuis que » votre amant est parti, vous l'avez pleuré » sans cesse; chaque jour vous m'entreteniez » de lui, & aujourd'hui vous me défendez » d'en parler ! Mais ou je me trompe, ou » votre cœur l'aime encore. Pourquoi vous » cacher de moi. Ah ! ma sœur, est-ce là le » prix de l'amitié que je vous ai vouée depuis » si long-tems ! Vous, de l'amitié, reprit » Mélior ! Non, vous n'en avez plus. Si » vous m'eussiez aimée, m'auriez-vous aban- » donnée ainsi ! Eh bien, répliqua Uraque,

» j'étais offensée, puisqu'il faut vous l'avouer ; » & j'avais raison de l'être. Quoi ! pendant » plusieurs mois je sollicite auprès de vous » la grace de votre amant. J'emploie, pour » l'obtenir, larmes & prieres ; & ne reçois » que refus & paroles repoussantes ! Irritée » de ce procédé, j'en conviens, j'ai pris le » parti de m'éloigner d'une sœur qui avait » pour moi aussi peu d'égards. Telle est la » raison de mon absence, puisque vous la » demandez. Mais sachez que j'en ai été bien » punie, puisque pendant ce tems j'ai appris » la nouvelle qui pouvait le plus m'affliger. » Cet amant dont vous châtiez l'imprudence » avec tant d'opiniâtreté, il a été désespéré » de vos rigueurs. Sa raison s'est égarée, & » l'on n'attend plus que sa mort. Vous voilà » libre maintenant de choisir un autre ami & » de le traiter ainsi que l'autre. Mais déses- » pérez encore celui-ci, faites-le mourir » comme le premier ; je verrai votre con- » duite avec indifférence, & ne vous prierai » pas davantage ».

Cette fausse nouvelle sur le danger où était la vie de Parténopex était fort adroite dans la

bouche d'Uraque. Auſſi fit-elle une telle impreſſion ſur la jeune Impératrice que celle-ci faillit à ſe pâmer. Envain elle s'efforça de cacher ſon émotion ; on s'en apperçut à ſa pâleur. Elle répondit enfin : « je crois ſans » peine qu'il a dû rougir de ſon crime & s'en » repentir long-tems..... Au reſte on pour- » rait lui rendre encore cette raiſon qu'il a » perdue. Parmi les ſecrets que j'ai appris » autrefois, il en eſt qui le guériraient infail- » liblement ; & moi-même je me ferais un » plaiſir de les enſeigner, ſi je l'aimais encore. » Mais il m'a quittée, il s'eſt éloigné de moi. » Quant à vous qui avez de l'amitié pour lui, » faites cette bonne action, ma ſœur. Je vous » enſeignerai les remédes qu'il faudra em- » ployer, & conſens à oublier, en votre » faveur, mes propres injures. C'eſt à vous » à réparer le mal, puiſque c'eſt vous qui » l'avez cauſé, répondit Uraque. Parténo- » pex était heureux, quand il vous a plu de » l'aimer & de l'attirer auprès de vous. Il » jouiſſait, dans ſa patrie, des avantages que » donnent une haute naiſſance & une puiſ- » ſance conſidérable. Pour le dédommager

» de tant de pertes, vous l'avez fait vivre » ici pendant près de deux années entieres, » seul, sans société, séquestré de tout l'uni- » vers; & après cela vous l'accusez de tra- » hison, parce que séduit par des conseils » perfides, il a cherché à vous voir. Ce se- » rait bien plutôt à lui que conviendraient » les reproches; lui qui depuis le jour de » cette funeste imprudence n'a plus connu » le repos un instant, & qui s'est exténué » par les veilles, le jeûne & les larmes; tan- » dis que vous peut-être n'avez pas perdu » de votre sommeil une heure entiere. Qui » de vous deux à des torts? Jamais certes » femme ne put se vanter d'un amant qui éga- » lât le vôtre en beauté, en courage & en » courtoisie; & cependant vous l'avez aban- » donné. Il y a plus. Aujourd'hui que par » votre infléxibilité il est sur le point de » mourir, il faut que ce soit moi qui le gué- » risse. Non assurément je ne le ferai pas. » Rendez-lui la santé, si votre compassion » peut s'étendre jusques-là; mais quelque » chose qui lui arrive, je le plaindrai toujours » de vous avoir aimée ».

Ainsi parlait l'adroite Uraque; & ses discours parvinrent réellement à persuader Mélior qu'elle avait donné la mort à son amant. « Ma sœur, ma sœur, répartit la triste Im» pératrice, mon cœur n'est point aussi in» sensible que vous le croyez; mais sachez » qu'en ce moment j'ai plus d'un sujet de lar» mes. A peine eûtes-vous quitté Chédoire » que mes Barons, s'assemblant de nouveau, » voulurent me forcer enfin à prendre un » époux. Trois concurrens redoutables se » présenterent; l'Empereur d'Allemagne, » celui d'Espagne & le jeune Roi de France. » Leurs rivalités exciterent même tant de » troubles dans l'assemblée, qu'un vieux Che» valier, nommé Hernold, célèbre par sa » prudence autant que par ses beaux faits » d'armes, se levant tout-à-coup, proposa » de me laisser maîtresse du choix, puisque » c'était moi que ce choix intéressait. Seule» ment il exigea que l'époux à qui j'accorde» rais ma main fût irréprochable en sagesse » & en valeur. Qu'à la Pentecôte prochaine, » ajouta-t-il, Madame indique ici une foire. » Faisons publier en même tems par toute

» la Chrétienté, pour cette époque, un » Tournois auquel feront invités les braves » Chevaliers de tous les Pays. Qu'on nomme » folemnellement les fix ou fept qui s'y diftin- » gueront le plus; fi ce nombre ne fuffit pas, » qu'on en nomme dix; & que Madame ait » la liberté de choifir parmi eux celui qui lui » plaira davantage.

» Ce confeil du vieux Hernold a été ap- » prouvé unanimement, continua Mélior. » On a déjà publié le Tournois; & voilà ce » qui fait couler mes larmes: car enfin, puif- » qu'il faut l'avouer, je fens qu'il m'eft im- » poffible d'aimer un autre que celui qui m'a » plu, & que de tous les hommes qui exif- » tent, c'eft le feul que je voudrais pour » mon époux. Votre cœur eft une chofe » inexplicable, reprit malignement Uraque. » Après avoir aimé paffionnément Parténo- » pex, vous l'avez haï tout-à-coup; & main- » tenant voici qu'après l'avoir haï & chaffé, » vous l'aimez de nouveau ».

Pour toute réponfe, Mélior pleura. Seulement elle pria fa fœur de ne point ajouter à fes afflictions par des reproches qu'elle ne

méritait point, & lui demanda ce qu'elle devait faire dans les circonstances fâcheuses où elle se trouvait. Uraque, affectant toujours la même indifférence & la même sévérité, répondit : « Quel besoin avez-vous de con-
» seils? Tout vous rit. Le Tournois va vous
» offrir des amans en foule : on se charge
» du choix, vous n'aurez plus qu'à aimer.
» — Laissez-là les railleries, barbare. Dans
» l'état où je suis, c'est cruauté à vous de
» m'affliger encore; & c'en est toujours une
» d'attrister une amante en peine. — Eh!
» comment, je vous prie, dois-je appeller
» l'amante qui de gaieté de cœur donne la
» mort à un Chevalier, amoureux & fidéle?
» Celle-là est-elle cruelle ou douce? — Puisse
» Dieu vous faire aimer, ma sœur! Alors
» vous apprendrez à devenir compatissante.
» — Je consens à aimer aussi, quand il or-
» donnera que mon heure vienne; mais alors
» certes je ne veux ni abandonner mon ami
» ni le désespérer. Quant à vous, ma sœur,
» votre situation me paraît sans ressource, je
» l'avoue; & ne vois d'autre parti à prendre
» que d'accepter pour époux le vainqueur du

» Tournois ; puisque vous avez refusé de re-
» connaître pour tel Parténopex, quand je
» vous en ai donné le conseil, & qu'il en
» était tems encore ».

Uraque avait ses desseins en parlant ainsi. En effet elle quitta aussi-tôt Mélior, & retourna à Salence instruire Parténopex de ce qu'elle venait d'apprendre. « Votre sort main-
» tenant dépend de vous, lui dit-elle. Mé-
» lior va devenir le prix du Tournois. Je ne
» vous demande pas si vous irez disputer ce
» prix-là : mais je vous avertis que Mélior
» s'y attend ». Il est aisé d'imaginer quelle fut à cette nouvelle la joie du Héros. La Princesse lui donna un cheval & des armes, & repartit aussi-tôt pour Chédoire avec lui & Parséis. Arrivés au port, les deux Dames monterent au Palais. Pour lui il resta sur le vaisseau, en attendant que le jour fixé pour l'ouverture des joûtes arrivât.

Dès qu'Uraque put se trouver seule avec l'Impératrice, elle la questionna sur le Tournois. « Hélas ! il va s'ouvrir pour mon mal-
» heur, répondit Mélior. Mais quel qu'en
» soit le vainqueur, je déclare d'avance qu'il

» m'eſt odieux, & que je préférerai la mort, » s'il faut la ſouffrir, à un époux qu'il me » ſera toujours impoſſible d'aimer. Ah! ma » ſœur, que je ſuis coupable d'avoir rejetté » vos conſeils, & que je paie cruellement » la peine de ma fierté! Il dépendait de moi » d'avoir pour époux le plus tendre & le plus » beau des amans. J'ai été inſenſible à ſes » larmes, j'ai cauſé ſa mort; & me voilà, » par ma faute, plus malheureuſe que lui ».

En tenant ce diſcours, & d'autres ſemblables, Mélior ſanglottait ſi amérement, qu'Uraque attendrie fut ſur le point de ſe déceler & d'avouer la vérité. Mais elle ſe contint; & même pour venger ſon ami Parténopex des tourmens que lui avait fait ſouffrir ſa ſœur, elle demanda, d'un ton étonné, à celle-ci quel était donc cet Amant heureux qu'elle regrettait avec tant d'ardeur. « Vous me voyez dans le déſeſpoir, répliqua » l'Impératrice; & vous me raillez encore! » C'en eſt fait, il me faut mourir: je n'ai » plus de conſolations à attendre ».

Effectivement Uraque avait tort d'affecter tant de ſévérité; & il fallait que ſon cœur

en ce moment fût bien impitoyable, pour affliger à ce point une sœur si intéressante. Pour moi je regarde comme un homme cruel, je l'avoue, quiconque voit pleurer une Amante malheureuse, & n'a point pitié de ses douleurs. Qu'est-ce que ce monde avec ses beautés & tous ses trésors, en comparaison d'une femme charmante qui peut à son gré faire éclore chez vous le plaisir, le rire & la joie? J'ignore comment pensent les autres hommes; mais quant à moi, je n'estime rien au prix d'elle. Lorsque Dieu plaça sur la terre les différentes créatures qui l'habitent, il leur départit à chacune un don particulier. Le cerf eut la vîtesse, le taureau la force; pour les femmes, il leur donna en partage la beauté. Quant à leur cœur, il le forma, non de terre, comme tout ce qui est terrestre; mais de miel pur; & il se plut à le rendre ainsi plus doux que tout ce que produit ensemble l'Univers. C'est pour cela qu'il les aime. C'est pour cela que je les aime aussi, moi; & s'il excluait de son Paradis ce Sexe aux yeux enchanteurs, ma foi je le remercierais de son Paradis.

Malgré toutes ſes petites vengeances, Uraque cependant ne voulut point déſeſpérer ſa ſœur. Elle l'exhorta vaguement à ſe faire des motifs de conſolation, à eſpérer quelque choſe des événemens, à les attendre avec patience. En vain Mélior lui dit qu'il n'y avait plus d'eſpérance pour elle, puiſque celui qu'elle aimait n'était plus; la Princeſſe feignit de ne pas entendre, & l'interrogea ſur le Tournois, ſur les Júges qui devaient y préſider, ſur les Chevaliers, que, la veille, elle armerait elle-même de ſa main. L'Impératrice rappella ſes forces; puis après un moment de ſilence, elle nomma les Empereurs, les Rois, Ducs, grands Seigneurs & Chevaliers, tant d'Europe que d'Aſie, qui devaient combattre dans cette lice redoutable. Elle finit par le nom du Roi de France, & des autres Seigneurs Français, venus avec lui.

Parmi ces derniers, il ſe trouvait un Chevalier qui portait le même nom que Parténopex, & qui était ſon parent. Mais quand il fallut que Mélior nommât celui-ci, la force lui manqua. Pluſieurs fois ſa voix tremblante prononça *Parté, Parté,* ſans pouvoir achever.

Enfin, le mot fatal échappa tout entier de sa bouche; mais alors les sanglots l'étoufferent, & elle fut obligée, pour dissimuler sa douleur, de se cacher le visage avec les mains. Bientôt cependant elle fit un effort sur elle-même, & reprit son discours. Elle nomma les Ecuyers qu'elle comptait, la veille, honorer de la Chevalerie; & les six Rois qui devaient être assis auprès d'elle dans la Tour, pour examiner & juger les combattans. Uraque instruite de tout ce qu'elle voulait savoir, retourna sur le soir à son vaisseau avec Parséis, afin de donner à son Ami les instructions qui lui étaient nécessaires. Elle lui fit prendre ses armes; puis elle le conduisit secrettement au Palais, & l'enferma dans une chambre qui n'était point habitée.

Au point du jour, les jeunes Ecuyers qui voulaient recevoir la Chevalerie des mains de l'Impératrice, pour pouvoir combattre au Tournois, entrerent en foule dans le Palais. Tous avaient la tête armée du héaume, & l'épée pendue au col, comme c'était alors la coutume. Uraque alla aussi-tôt chercher Parténopex, qu'elle fit armer comme eux. Il se méla

mêla dans la bande, & vint avec eux se présenter devant l'Impératrice.

Elle les attendait assise sur un trône d'ivoire. Sa jupe, de drap pourpre, sarrazin, était bordée, au col & aux manches, d'orfroi avec des perles. Les boutons étaient des rubis, ainsi que l'agrafe qui l'attachait sous le menton. Ses bras, couverts d'un chainse étroit, avaient pour ornement des bracelets d'or & d'ornicles. Enfin, elle portait sur les épaules un manteau pourpre, brodé en or, & doublé d'hermine avec une bordure en martre.

Sous ces ornemens magnifiques, une Beauté ordinaire eût ébloui. Ils n'ajoutaient rien à celle de Mélior : vêtue d'une bure grise, elle eût paru encore la plus belle des femmes. Si je vous dis qu'à sa vue Parténopex fut transporté, vous n'en serez pas surpris. Cette femme était celle qui pendant près de deux ans l'avait comblé de faveurs & de plaisirs. Il la dévore des yeux, il fend la foule pour s'approcher d'elle ; & dans l'égarement où il est, vingt fois il lui prend envie de se jetter à ses pieds pour lui demander pardon. Uraque qui le voit hors de lui-même, cherche envain

à le rappeller à la raiſon ; tantôt elle touſſe, tantôt elle lui parle bas : mais il né voit, il n'entend rien, & montre tant de ſignes de paſſion, que tout le monde le remarque.

L'Impératrice elle-même s'en apperçoit, & elle eſt obligée de baiſſer les yeux. Pour empêcher ces tranſports inſenſés d'aller plus loin, elle s'avance vers le jeune inconnu ; elle prend l'épée qu'il a pendue au col, la lui ceint au côté, & ſans le connaître, l'arme Chevalier le premier de tous. Pendant ce tems il ſoupire & laiſſe échapper des larmes. Quoiqu'il ait le viſage caché ſous le héaume, elle voit cependant, à travers ſa viſiere, ces larmes couler ; mais elle feint de ne pas s'en appercevoir ; & l'inſtant d'après ſe rapprochant d'Uraque, lui dit tout bas que ce jeune homme, qu'elle vient d'armer, l'a frappée par ſes yeux charmans & par ſa taille de Héros. En parlant ainſi, elle jette encore les yeux ſur lui, pour l'admirer de nouveau. Ces beaux yeux, cet air ſi noble lui rappellent Parténopex. A cette idée ſes genoux tremblent, elle ſent ſes forces s'affaiblir. Qu'eût-ce donc été, grand Dieu ! ſi on lui avait appris que celui qui l'intéreſſait

tant, était ce Parténopex qu'elle croyait mort! Avec quelle ardeur alors ne l'eût elle pas appellé à son secours; & avec quelle ardeur ce fidele Amant n'y eût-il pas volé lui-même.

Il eût eu raison. Car moi qui écris ceci, si la Belle que j'aime plus que mes yeux venait à me faire signe du doigt ou de l'œil, pour m'appeller à elle; fussé-je en Paradis, je laisserais là dans l'instant Dieu & ses Saints, & courrais à ma Mie.

Parténopex était tellement transporté d'avoir été armé Chevalier par la sienne, comme elle le lui avait promis autrefois, qu'il sortit de la salle aussi-tôt, & alla s'enfermer dans sa chambre, afin de savourer à loisir tout son bonheur. Là son imagination s'exaltant, il ne rêva plus que joûtes & combats. Quand s'ouvrira le Tournois! Quand pourra-t-il disputer Mélior à tous les braves de la terre! Oui, c'est moi qui l'obtiendrai, se disait-il à lui-même. Qui oserait me résister! N'ai-je pas pour aiguillon mon crime & mon amour?

Cette confiance de la part de Parténopex annonçait quelque orgueil; il faut en convenir.

Mais il aimait : c'était Amour qui le faisait parler ainsi ; & Amour éleve au-dessus d'eux-mêmes ceux qu'il anime. Il rend leurs propos hardis & leur cœur intrépide.

Quant à Mélior, les efforts qu'elle avait faits pour contenir & cacher sa douleur, étaient si violens qu'elle ne put y résister davantage. Elle se sentit incommodée ; & se retira, en remettant au lendemain la cérémonie. Cette retraite au reste n'était point de sa part une défaite vaine. Quoique par événement il se trouvât que sans le vouloir, & sans le savoir même, elle n'eût conféré la Chevalerie qu'au seul Parténopex, les forces lui manquaient réellement. Uraque resta auprès d'elle pendant tout le jour ; mais le soir, la Princesse vint avec Parséis prendre le Comte, & elle retourna à Salence avec eux, sur son vaisseau, en attendant le jour où le Tournois s'ouvrirait.

Parséis en tout ceci jouait un rôle peu agréable. Elle aimait passionnément Parténopex, & le voyait tellement éperdu pour une autre qu'elle ne pouvait même se flatter de lui plaire un jour. En vain, pendant le tems

qu'ils avaient paſſé ſeuls à Salence, elle avait eſſayé de parler à ſon cœur; ce cœur était ſourd pour elle. Cependant, quoique ſans eſpoir, l'inſenſée l'aimait toujours, & ſon unique plaiſir était d'être avec lui. C'eſt ce qui m'arrive à moi. J'aime comme elle; comme elle je ne ſuis point aimé: & néanmoins je ne puis me tenir d'aimer. Puiſſe Dieu regarder en pitié mes maux, & pour m'en dédommager, m'accorder au moins un baiſer de ma Mie!

En éloignant Parténopex de Chédoire, l'intention d'Uraque était d'épargner au Prince des imprudences que ſon extravagant amour ne donnait que trop ſujet d'appréhender. Mais les précautions qu'elle prit pour écarter de lui le danger, furent préciſément ce qui l'y précipita. La vue de ſon Amante l'avait tellement tranſporté hors de lui-même qu'il ne ſongeait plus qu'à elle. Tout ce qu'imaginaient les deux Dames pour le diſtraire & l'amuſer lui était à charge. Enfin un jour que la chaleur les avait endormies toutes deux, l'Amant inſenſé, ne pouvant plus réſiſter à ſon impatience, s'échappe pendant leur ſom-

meil. Il ſe rend au port, ſe jette dans un bateau à deux rames qu'il frete, & ſe met en mer. Mais à peine a-t-il perdu de vue le rivage qu'une tempête s'éléve & le jette ſur une côte voiſine.

Le Seigneur de cette Plage ſe nommait Hermant. C'était un homme féroce & cruel, mais d'une force extraordinaire; d'ailleurs très-exercé aux armes, & dont tout le plaiſir était de joûter ſans ceſſe, parce qu'il avait quelquefois celui de tuer un Chevalier. Si ſon adverſaire n'était que vaincu, il l'enfermait dans ſes priſons, & l'y faiſait périr à force de mauvais traitemens, ſans jamais vouloir accepter gage ni rançon. On lui conduiſit Parténopex. Celui-ci lui demande aſile. Pour toute réponſe, le tiran fait un ſigne; & le malheureux eſt jetté dans un cachot.

Quand les Dames ſe réveillerent & qu'elles ſurent qu'il avait diſparu de Salence, elles furent conſternées. Une lettre qui leur arriva de Chédoire en ce même moment, augmenta encore leur douleur. L'Impératrice les y invitait à une Cour-pleniere qu'elle allait être obligée de tenir pour l'ouverture du Tour-

nois. Que faire dans ces circonſtances ? Quel parti prendre ? Cependant comme il était probable que notre Amant, dans ſon impatience, les y aurait devancées, elles ſe déterminerent à s'y rendre auſſi. Mais bientôt s'évanouirent leurs eſpérances ; & ce fut alors qu'il fallut le pleurer. Hélas ! il ſe déſolait bien autrement qu'elles encore. Quelle ſituation ! Dans peu de jours allait s'ouvrir le Tournois dont ſa Maîtreſſe était le prix ; & lui, pendant ce tems, il était dans un cachot.

Le barbare qui l'y détenait ne manqua pas, ſelon ſon ordinaire, d'accourir aux joûtes. Son intention n'était pas d'y diſputer la poſſeſſion de la belle Impératrice : car il avait une épouſe ; mais il eſpérait, en combattant, pouvoir y tuer quelqu'un ; & ſa méchanceté s'en félicitait d'avance. Avant de partir, il charga ſa femme de veiller ſur Parténopex. Celle-ci, douce & compatiſſante autant qu'il était cruel, n'était gueres propre à un pareil emploi. Son premier ſoin, dès qu'elle vit ſon mari éloigné, fut de deſcendre au cachot, pour porter au priſonnier quelques paroles de conſolation & d'eſpoir. Il n'eſt plus de conſola-

tion pour moi, puiſque je ne pourrai aſſiſter au Tournois, répondit le Comte; & en même tems il fondit en larmes. La douleur d'un auſſi beau Chevalier attendrit la Dame. Elle lui demanda ſi, dans le cas où elle aurait aſſez de confiance en ſon honneur pour lui ouvrir la priſon, il ſe ſentirait capable de revenir, de lui-même & ſur ſa parole, s'y renfermer après le Tournois. « Je jure ſur tout ce qu'il » y a de ſacré au ciel & ſur la terre, répartit l'Amant tranſporté, que ſi vous m'accordez cette grace, plus chere pour moi » que la vie, je ſerai ici dans vos fers au jour » & à l'heure qu'il vous plaira me preſcrire. » Au reſte je n'ai en ce moment-ci d'autre » garant à vous offrir que ma ſeule parole: » mais je poſſéde des domaines conſidérables; je vous en fais hommage, & dès ce » même inſtant je m'engage à devenir pour » la vie votre Homme-lige ».

En parlant ainſi, le Chevalier ſe proſterna aux pieds de la Dame. Celle-ci s'empreſſa de le relever; puis après l'avoir embraſſé tendrement, elle ajouta: « Non, bel ami, je ne » veux de vous ni hommage ni même de

» ferment. Vos difcours & votre figure ont » gagné ma confiance. Soyez libre : votre » parole me fuffit. Tout ce que je vous » demande, c'eft de revenir ici avant la fin » des joûtes. Vous connaiffez Hermant : ce » ferait fait de moi, fi à fon retour il ne » vous retrouvait pas dans fes prifons. Hélas ! » peut-être ai-je le même fort à craindre, fi » la fortune vous deftine à périr au Tour-» nois..... Cher ami, fongez à tous les dan-» gers où m'expofe le fervice que je vous » rends ; & ne me forcez pas de m'en re-» pentir ».

Parténopex ne put répondre à ce difcours que par des proteftations d'attachement & de reconnaiffance éternels. La Dame lui fournit un cheval, des armes, un écu * d'argent, un vaiffeau pour le voyage ; & il partit. Cependant il ne put aborder qu'à quelque diftance de Chédoire, & fut obligé de faire une partie du chemin par terre, à travers la forêt. Cette forêt lui coûta encore bien des foupirs. Chaque pas qu'il y faifait, lui rappellait les plaifirs multipliés qu'il y avait goûtés autrefois dans les jours heureux de fes amours.

* Bouclier.

Mais au moins il avait en ce moment-ci l'espérance de pouvoir les mériter encore.

Tandis qu'il s'occupait de ces pensées, il fut atteint par un Chevalier Espagnol, qui, comme lui, allait à Chédoire. Celui-ci s'appellait Gaudin-le-Blond. Ses parens l'ayant abandonné, parce qu'il avait embrassé la Religion chrétienne, il était obligé de vivre de solde & de se faire un revenu en suivant les Tournois (*a*). Son cortége consistait en cinq valets, qui portaient chacun devant lui une lance, peinte en verd & ornée d'un gonfanon de taffetas; & en autant d'Ecuyers qui le suivaient, portant de même chacun, pour son service, un écu rouge, suspendu au col.

Dès que Gaudin apperçut Parténopex, il fit signe à ses gens de s'arrêter; & après s'être avancé pour le saluer, il le pria de lui dire où il allait ainsi. Parténopex ayant répondu à sa demande, Gaudin à son tour lui apprit son nom, son pays & le motif de son voyage. « Puisque nous allons au même but, ajouta-

---

(*a*) Voyez sur cet usage la Note (*d*) p. 174, du premier Volume.

» t-il, permettez, Sire, que je vous accom-
» pagne. Je vous offre même, si vous ne
» connaissez personne à Chédoire, de parta-
» ger avec vous un logement qui m'y est
» destiné ; & ne vous demande en retour
» que d'être mon compagnon d'armes. J'y
» consens, répondit Parténopex. Vous n'au-
» rez qu'à ordonner ; je vous suivrai par-
» tout ». Ils arriverent sur le soir à Chédoire ; & eurent, pour logement, une grande & magnifique tente, plantée le long de la prairie ; & dans laquelle se trouverent belles loges pour eux, écuries pour leurs chevaux & valets pour leur propre service (*a*).

Le Tournois devait s'ouvrir le lendemain matin. Au point du jour, nos deux Champions se levent ; ils entendent la Messe, prennent leurs armes, envoient des valets porter au lieu du combat leurs lances & leur gage de

(*a*) J'ai remarqué ailleurs, en parlant des Tournois, que quand quelque Souverain, ou quelque Ville municipale, en ouvrait un, on avait soin de préparer d'avance, soit dans la ville, soit dehors dans la campagne, des logemens pour les Chevaliers qui arrivaient. Voyez T. I, p. 167.

bataille, & s'y rendent eux-mêmes. La Lice devait s'étendre des deux côtés de la riviere, & être partagée en deux par le pont. Les Tournoyans en conſéquence devaient ſe partager de même en deux troupes, & prendre leur poſte les uns en deçà, les autres au-delà du pont. Bientôt ils arriverent en foule, pareils à ces nuées de moucherons qu'on voit en été voltiger dans la campagne; & chacun d'eux ſe rangea, ſelon ſon gré, dans celle des deux bandes qui lui plut davantage. Pour Parténopex & ſon compagnon, ils reſterent en dehors, du côté de la prairie; mais ils ne voulurent point ſe mêler à la troupe, & allerent ſe placer à quelque diſtance, vis-à-vis de la tour, dans laquelle était l'Impératrice avec Uraque, Parſéis, & les ſix Juges du combat. Bientôt la bonne mine des deux Champions, l'adreſſe avec laquelle ils maniaient leurs armes & leur cheval, fixerent tous les yeux. Le courage qu'annonçait leur projet frappa même un des Rois Juges. Celui-ci en témoigna ſon admiration à Mélior, & il la pria d'envoyer ſavoir quel était le nom & la patrie de ces Chevaliers.

Comme il parlait encore, les deux troupes fondirent tout-à-coup l'une ſur l'autre, & s'attaquerent. Mais celle du dehors étant beaucoup plus faible pour le nombre; il n'y eut preſque point de réſiſtance. Elle fut obligée de plier, & perdit beaucoup de terrein. A l'inſtant nos deux braves piquent leur cheval; ils s'élancent à leur tour ſur les vainqueurs, renverſent chacun un de ceux qui ſont les plus avancés, repouſſent, écartent, déſarçonnent ceux qui ſuivent; & par cette légére victoire ils raniment les vaincus, & leur donnent le tems de ſe rallier.

Je ſupprime ici un très-long morceau: ce ſont beaucoup de proueſſes que l'Auteur fait faire à ſon Héros, tant ce jour-là que pendant les deux jours ſuivans.

Le troiſieme jour enfin, Parténopex, après maint exploit, pénétra juſqu'au pied de la tour. Là s'adreſſant à Mélior: ô vous que je cherchai à voir pour mon malheur, dit-il, daignez accepter mon gage: & en même tems il lui tendit ſa lance, ornée d'un gonfanon *. La Belle la prit en ſouriant, & la retint; ſans ſoupçonner d'abord aucunement ni le motif ni le nom du galant Chevalier qui

* Sorte de petit étendart.

parlait ainsi. Mais cette innocente faveur fut interprétée en mal. On imagina que celui à qui elle s'adressait était un Amant favorisé ; & à l'instant tous ceux qui se trouvaient autour de lui l'attaquérent en foule. Hélas ! tel est le prétendu bonheur de ce sexe que nous envions tant. Les choses les plus indifférentes qui lui échappent sont tournées en reproche. L'Impératrice assurément ne songeait, en prenant la lance du Chevalier, qu'à faire une action de courtoisie ; & on lui en fit un crime. Cependant si elle eût su que cette lance était celle de Parténopex, elle l'eût reçue, j'en conviens, avec quelque plaisir. J'avoue même que si elle se fût trouvée seule avec lui en ce moment, elle lui aurait accordé peut-être d'autres marques de bienveillance. Mais après tout je ne l'en eusse point blâmée : car quand Dieu accorde à une femme la grace d'aimer, il lui ordonne en même tems de faire du bien à son ami ; & alors elle ne saurait pécher en l'obligeant (*a*).

(*a*) Jusqu'ici les réflexions épisodiques de l'Auteur sur ses Amours & sur sa Maîtresse n'avaient été que plaisantes, ou si l'on veut pittoresques. Ici sa morale

Mélior n'avait pu deviner qui lui parlait, parce que d'après tout ce qu'on lui avait dit, elle croyait Parténopex mort. Mais à son discours, Uraque & Parséis, qui le savaient en vie, crurent le reconnaître. Toutes deux pâlirent; & comme de concert, elles se retirent dans le fonds de la tour pour se communiquer leurs soupçons. Cette retraite subite de leur part, l'altération sur-tout qui avait paru sur leur visage, frapperent Mélior, & lui donnerent à penser. Elle se rappella les paroles du Chevalier; & son imagination travaillant alors, elle quitta aussi la fenêtre & alla trouver Uraque. Dès que Parséis l'apperçut, elle se retira, revint à sa place, & ne fut plus occupée qu'à promener ses regards dans la foule, afin d'y démêler celui qu'elle aimait. Je ne vous dirai pas quels étaient ses transports, quand elle croyait l'appercevoir. Ceux-là seuls peuvent les apprécier, qui aiment ou qui ont aimé; & cependant l'infor-

---

est remarquable; mais encore une fois, ce qui l'est bien davantage, c'est qu'une morale pareille se soit débitée dans ces siecles de superstition, de fanatisme, de Croisades, &c. & qu'elle s'y soit débitée impunément.

tunée ne pouvait se dissimuler qu'elle aimait en vain.

Pour l'Impératrice, elle prit la main d'Uraque, & du ton le plus affectueux lui dit: « Vous avez donc résolu ma mort, chere » sœur. En vain mon cœur vous confie tout » ce qu'il a de plus secret; le vôtre, toujours » indifférent, reste toujours fermé pour moi. » Eh bien, si j'ai manqué en quelque chose à » l'amitié que je vous devais, exigez une satis- » faction. Quelle qu'elle soit, je l'accepte, & » vous en présente mon gage ». A ces paroles elle tira son gant, qu'elle offrit à sa sœur en pleurant beaucoup. « Je ne reçois point votre » gage, répondit Uraque touchée à son tour » jusqu'aux larmes. Vous ne m'avez point » offensée, & je n'ai pas plus de raisons pour » l'accepter que vous pour l'offrir. Mais où » tend ce discours? Sans doute vous avez à » me faire quelques questions nouvelles. » Parlez avec confiance, vous verrez enfin » si réellement je vous suis attachée. Eh bien, » ma chere Uraque, reprit Mélior, ce qui » vient d'arriver m'a consternée, je te l'avoue. » Tu l'as entendue comme moi cette voix si touchante,

» touchante, qui m'a dit, je vous ai vue pour
» mon-malheur. Hélas ! elle me rappelle
» Parténopex; elle ressemble à la sienne, il
» me semble qu'il soit sorti du tombeau pour
» me reprocher mes cruautés. C'en est fait;
» il veut m'y faire descendre avec lui ».

Les sanglots que poussait Mélior en prononçant ces paroles, désarmerent enfin Uraque. Elle ne put résister davantage au désespoir de sa sœur; & après lui avoir demandé pardon de la douleur où elle l'avait laissée si long-tems, elle lui raconta toute l'aventure de Parténopex, depuis le jour qu'elle l'avait trouvé dans les Ardennes, prêt à périr, jusqu'à celui où il s'était échappé furtivement de Salence. Rien ne fut oublié, ni l'état affreux dans lequel l'avaient réduit ses regrets, ni les espérances trompeuses qu'il avait fallu employer pour le rendre à la vie, ni enfin ses transports lorsqu'il avait été armé par les mains de son Amante. « L'impossibilité où il est de vivre sans vous » nous l'a arraché tout-à-coup, ajouta Ura» que. Je l'ai cru perdu; & déjà Parséis & » moi nous pleurions sa mort. Mais enfin ce

» que je viens d'entendre, ainsi que vous, » me flatte qu'il vit encore, & que bientôt » il ajoutera à notre plaisir, celui de le voir » revenir vainqueur. Oui, c'est lui, s'écria » Mélior transportée, c'est lui-même; je n'en » doute plus. Eh! n'aurais-je pas dû déja le » reconnaître à sa valeur? Ma chere Uraque, » réponds franchement; connais-tu sur la » terre un homme qui puisse se comparer à » Parténopex; & jamais femme put-elle se » vanter d'avoir un Amant aussi accompli » que le mien? Hélas! il est venu, au risque » de sa vie, me présenter sa lance & m'offrir » satisfaction; tandis que c'est moi qui devais » lui crier merci. Retournons, ma sœur; » allons le voir combattre & jouir de sa » gloire ».

En parlant ainsi, Mélior essuya ses beaux yeux, & vint à la fenêtre reprendre sa place. Là ses premieres paroles furent pour s'informer quels étaient les événemens du Tournois. « Madame, répondit Corsoul, l'un des six » Rois Juges, tous les regards sont fixés sur » le Chevalier à l'écu d'argent. Depuis l'inst- » tant où vous avez pris sa lance, les com-

» battans semblent n'en vouloir plus qu'à lui
» seul. Mais il se défend avec avantage. Déja
» même il est presque hors de la foule. Voyez
» comme, par-tout où il frappe, on s'écarte
» devant lui ».

Il y eut quelques-uns des Rois Juges, qui prierent l'Impératrice de faire attention aussi à certains autres combattans qu'ils lui montraient. Mais elle était toute entiere à Parténopex; ses yeux ne voyaient que lui, & ne le perdaient pas un seul instant. Si on lui portait un coup, elle se levait avec précipitation, comme pour le lui parer en le recevant elle-même. En vain Uraque la prenait de tems en tems par le bras, & cherchait à la fixer à sa place: à mesure qu'elle voyait Parténopex pressé par les combattans, avancer ou reculer, elle-même involontairement avançait ou reculait sur son siége. Ah! s'il eût dépendu d'elle d'ordonner la fin du Tournois, & d'en nommer le vainqueur, le beau Chevalier n'eût pas tardé long-tems à être couronné.

En ce moment s'avança le Roi de France, dans l'espoir de faire quelque prouesse capable de fixer l'attention des Juges. L'Empereur

d'Allemagne qui l'apperçut, voulut ſe meſurer avec lui; mais comme ils ſe portaient le premier coup de lance, les Allemands fondant tous enſemble ſur le Monarque Français, le renverſerent avec ſon cheval. Déjà l'Empereur s'apprêtait à le ſaiſir. Parténopex voit le danger du Prince ſon parent. Il crie *Monjoie* (*a*), fond à ſon tour ſur l'Empereur & le déſarçonne. Dans l'inſtant il eſt aſſailli par toute la troupe Allemande. Les Friſons & les Saxons viennent ſe joindre à ceux-ci : mais d'un autre côté, au cri du Héros, les Français, Normands & Bretons, avaient volé au ſecours de leur Roi. La mêlée devient affreuſe; on ſe bat avec acharnement. Cependant les Français, ſoutenus de Parténopex & de ſon brave compagnon Gaudin, parviennent à remonter le Monarque & à le tirer de la foule (*b*). Celui-ci déclare

(*a*) *Monjoie S. Denis*, ou par abréviation, *Monjoie*, était, comme on ſait, le cri de guerre de nos Rois & de leurs armées.

(*b*) Toute cette aventure du Roi de France renverſé de cheval par les Allemands, ſur le point d'être fait priſonnier, & ſauvé par la valeur de quelques-uns de ſes Sujets, eſt abſolument la même que celle de Philippe-

tout haut qu'il doit la vie au Chevalier. Il lui en témoigne sa reconnaissance. Les Français le comblent d'éloges: mais lui, qui ne voulait point être reconnu par eux, leur répond en Grec, comme s'il n'entendait point leur langue; & sans plus tarder, il s'enfonce de nouveau dans la mêlée.

Rien de tout ceci n'avait échappé à Mélior. Corsoul, qui d'après la valeur qu'avait montrée Parténopex depuis le commencement du Tournois, s'était affectionné à lui, demanda aux autres Juges, ses confreres, ce qu'ils pensaient de son Héros. Tous en parlerent comme Corsoul; & ils ne pouvaient au reste en parler autrement. Cependant, comme dans toutes les affaires de ce genre on a toujours un protégé, un ami, auxquels on s'intéresse,

---

Auguste à la bataille de Bouvines. On dirait que le Poëte a eu dessein de flatter son Roi & sa Nation, en rappellant à leur mémoire cette journée honorable pour les armes Françaises. Si cette conjecture est vraie, c'était de sa part un trait d'esprit assez adroit; mais alors aussi son poëme, au lieu d'être du XIIe siecle, comme j'ai dit plus haut que je le soupçonnais par le langage, aurait été fait au commencement du XIIIe.

quelques-uns ajouterent qu'il n'était pas encore bien décidé si le Chevalier à l'écu d'argent était le meilleur du Tournois. A ce discours, l'Impératrice eut de la peine à se contenir. Il eût été bien doux pour elle en ce moment de plaider la cause de son Ami; mais elle craignit de se trahir, si elle prenait sa défense, & se contenta de dire modestement & en baissant les yeux: « Pour moi, chers Sires, il ne me » convient pas de prononcer devant vous » sur les beaux faits d'armes: mais quant au » Chevalier dont vous parlez, il me semble » que s'il n'est pas le plus brave du Tournois, » il y en a beaucoup qui le sont moins que » lui. »

Pendant ce tems, les Allemands, furieux de s'être vus arracher leur proie, s'étaient de nouveau formés en ligne; & sous la conduite d'Hermant, Duc de Baviere & neveu de l'Empereur, ils étaient revenus charger une seconde fois les Français. Ceux-ci avaient été surpris en désordre, & obligés de reculer jusqu'à la rue du Château. Mais Parténopex accourut encore une fois à leur secours. Du premier coup de lance, il jetta au loin Her-

mant sur le sable. Gaudin, qui le suivait, désarçonne de même un de leurs Chefs. Mais celui-ci est attaqué tout-à-coup par un corps de Sarrasins; & d'un coup de massue, renversé sous leurs chevaux. Non, jamais fureur n'égala celle que ressentit en ce moment Parténopex. Il fond sur le Sarrasin qui avait terrassé son ami, lui porte sa lance sous l'aisselle, & le perce d'outre en outre: puis tirant l'épée, il frappe à droite & à gauche, fend des têtes jusqu'aux dents, écarte tout le monde, & donne le tems à Gaudin de remonter sur son cheval.

Autour de lui se frappaient de même des coups épouventables. Les Ducs de Saxe, de Flandres, de Lân, de Bourges & de Normandie; les Rois de Sicile, d'Achaïe, de Syrie, de Valence & d'Angleterre, combattaient à outrance. Je ne vous parle pas des prouesses des simples Chevaliers: car dans toutes les affaires, le pauvre, quelque mérite qu'il ait, est toujours oublié; on ne fait mention que du riche. Pour Parténopex, Amour ne lui permettait pas de combattre d'une maniere ordinaire. Son unique ambition était d'effacer à

lui ſeul les exploits de tous les autres; & au reſte, peu lui importait de mourir, s'il n'était pas nommé vainqueur du Tournois.

En ce moment le Roi de France ramenait à la charge ſes Chevaliers pour prendre ſa revanche ſur les Allemands. Il reconnaît Parténopex, & lui propoſe de charger avec lui, à la tête de ſa troupe. Le Héros l'accepte. Tous deux mettent la lance en arrêt. Le Roi alors crie de toute ſa force *Monjoie*. Les Français répétent le cri avec une ardeur égale, & on s'élançe ſur la troupe ennemie (*a*). Du premier choc, elle eſt forcée de reculer de la portée d'un trait. En vain elle veut regagner ſon premier avantage: elle perd du terrein de plus en plus; & ſi la nuit n'était ſurvenue, je ne ſais ce qui fût arrivé.

Les ténèbres ſéparerent les combattans. Chacun ſe retira; mais Parténopex & Gaudin ne quitterent la lice que les derniers de tous, & tous deux ils ſortirent au petit galop, l'écu

(*a*) J'ai cru ne devoir rien ſupprimer de tous ces détails, parce qu'ils nous peignent très-bien ce que c'était que ces Tournois ſi fameux, & la maniere dont on s'y battait.

au poing & la lance en arrêt. Leur conduite fut remarquée, & fit dire aux Juges que les deux Champions, après avoir bien commencé, finissaient bien encore. Il n'en fut pas ainsi de certaines personnes, qui avaient sujet d'être jalouses d'eux. Celles-ci ne les virent passer qu'avec envie; mais tous ceux qui aiment les belles actions & les braves gens, les admirerent & leur applaudirent.

Je ne vous dirai point quels étaient au milieu de tout ceci, les sentimens de Mélior. Qui pourrait exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsqu'elle vit son Ami s'éloigner, sans qu'il lui fût permis, ni de le saluer, ni de lui témoigner quelque amour. Elle le suivit longtems des yeux; enfin, quand il disparut, elle devint tout-à-coup triste & rêveuse, & eut beaucoup de peine à retenir ses larmes. La retraite des Juges lui laissa la liberté de soulager son ame. Que n'eût-elle pas donné pour avoir celle de le suivre dans sa tente! Mais hélas! son rang, sa dignité, son sexe, tout la retenait. Elle eut au moins la consolation de parler de lui avec Uraque; & dès que le soleil

parut, elle se rendit à la Tour, dans l'espérance de le voir arriver bientôt.

La fatigue du jour l'avait promptement assoupi. Il fallut que Gaudin le réveillât. Tous deux arriverent les premiers sur le champ de bataille; & c'est ce que remarquerent encore les Rois Juges. Mais Mélior s'en était apperçue avant eux. Uniquement occupée à chercher son Amant, ses yeux attentifs l'avaient reconnu sans peine; & alors son cœur avait palpité, comme s'il eût voulu s'élancer au-devant du Jouvenceau.

Cependant les portes du Château s'ouvrirent; & ceux des Chevaliers qu'on y avait logés, sortirent en foule pour se rendre au Tournois. Dans ce nombre était un certain Armand, que sa laideur avait fait surnommer le Laid. Celui-ci, jaloux d'arriver avant eux au lieu du combat, pique son cheval, & part au galop. Parténopex qui le voit venir, court contre lui, la lance baissée. Il l'enleve de dessus la selle, & le jette à dix pas delà sur le sable. Après quoi il prend son cheval & l'emmene. Ce fut par cette prouesse, faite sous les

yeux de sa Mie, qu'il voulut commencer la journée. Néanmoins, peu s'en fallut qu'il ne s'en repentît; car les Chevaliers qui suivaient coururent sur lui, pour venger Armand: mais Gaudin les arrêta en leur faisant face, & il favorisa ainsi la retraite de son ami.

Si la victoire de Parténopex avait réjoui Mélior, le danger qu'il courut ensuite la fit pâlir. Ainsi se comporte Amour. Tour-à-tour il devient doux & cruel: tour-à-tour il nous départ les tourmens & le repos, la sagesse & la folie, la honte & l'honneur. Combien est à plaindre un cœur qui en est affligé! Hélas! quand ce mal lui fait perdre la raison, devons-nous l'en blâmer? Non; c'est une fievre qui le saisit tout-à-coup, sans qu'il puisse, ni la prévoir, ni s'en guérir. Eh! faut-il s'étonner qu'une fievre trouble le cerveau? Si nous écoutions la prudence; elle nous dirait de n'aimer que la plus belle & la plus sage; mais dans le délire dont je vous parle, on n'écoute point la prudence. Voilà pourquoi chaque Amant croit avoir pour Mie le Phénix des femmes; voilà pourquoi belles & laides, sages & folles, toutes sont aimées. Pour moi au reste, je m'ap-

plaudis fort de ce que les choses sont ainsi : car s'il n'y avait que les qualités estimables, la beauté, la sagesse, la franchise & la douceur, qui fissent aimer, on n'aimerait que ma Dame, & le monde entier me la disputerait. D'un autre côté, quoique sans rivaux, je n'en suis pas plus heureux. L'ingrate, hélas ! sait trop bien qu'elle est belle, son miroir le lui a répété trop souvent, & de-là naît cette rigueur inflexible avec laquelle elle rejette si constamment mes tendres prieres.

Bientôt tous les Tournoyans furent arrivés dans la lice. A mesure qu'ils y entraient & qu'ils appercevaient Parténopex, ils se le montraient les uns aux autres avec un air d'admiration. Le Comte fut infiniment flatté de cette marque d'estime, & elle lui inspira un nouveau courage. Gaudin d'ailleurs, pour l'animer, lui parlait sans cesse de Mélior. Depuis l'ouverture du Tournois, ce fidele compagnon s'était dévoué à la gloire de son ami ; & quoiqu'il eût été jaloux de gagner le prix pour lui-même, il semblait pourtant n'avoir combattu que pour le lui procurer.

Je ne puis vous raconter toutes les prouesses

par lesquelles ils couronnerent cette derniere journée. Elles furent telles, que Corsoul ne put s'empêcher de dire : « Si Dieu conserve » la vie au Chevalier à l'écu d'argent, il mé» ritera, selon moi, d'être couronné ». A ces paroles, Mélior palpita de plaisir. Néanmoins elle fut assez maîtresse d'elle-même pour ne rien répondre; mais dans le fond de son cœur elle adressa une priere à Dieu, pour qu'il préservât de blessure le Chevalier à l'écu d'argent.

Le dernier exploit du Héros fut contre le Soudan de Perse. Celui-ci était un des Amans de Mélior les plus ardens, & c'était un de ceux qui avaient le plus cherché à la mériter par son courage. Il se surpassa encore ce dernier jour. Vous eussiez dit la foudre & le tonnerre. Par-tout où il se portait, on s'écartait devant lui, ou l'on était renversé. Partenopex le chercha, pour se débarrasser, s'il le pouvait, d'un concurrent si redoutable. Ils se battirent avec toute la fureur que doivent éprouver deux rivaux jaloux. Long-tems la victoire resta incertaine; mais enfin, le Soudan succomba, & il fut désarçonné.

La nuit qui survint termina enfin le Tournois. Les Banniers sonnerent du cor, & chacun se retira. Cependant l'Impératrice, sous prétexte de favoriser l'écoulement de la foule, ordonna d'allumer des flambeaux. Mais sa véritable intention n'était pas celle qu'elle alléguait. Elle voulait jouir encore, pendant quelques instans, de la vue de Parténopex; & en effet, on pouvait le distinguer à son écu d'argent, quoique cet écu fût découpé entiérement par les coups d'épée. Avant de sortir de l'enceinte, il vint, sous la fenêtre de l'Impératrice, le jetter à ses pieds, comme l'hommage de son respect, ainsi que le témoignage de ce qu'il avait fait pour elle.

De-là il se retira dans sa tente: mais de toute la nuit il ne put reposer. Les Juges devaient, le surlendemain, nommer le Vainqueur du Tournois; & lui, pendant ce tems, il se voyait obligé de retourner dans sa prison. D'ailleurs l'incertitude de ce jugement l'inquiétait. Il se rappellait les prouesses diverses de ses rivaux, & sur-tout celles du Soudan de Perse. Déja son imagination effrayée lui représentait ce Monarque heureux, couronné

par les Juges, devenu l'Epoux de Mélior, & careſſé par elle. De ſon côté le Soudan ſe déſeſpérait ; & il pleurait de rage, en ſongeant que Parténopex l'avait vaincu. Il en était ainſi des autres Souverains, Princes ou Chevaliers, qui étaient venus à Chédoire dans l'eſpérance de mériter Mélior. Tous paſſerent la nuit dans l'agitation & les douleurs. Mélior elle-même ne fut pas plus tranquille. De toutes parts enfin l'on ſoupirait.

Au point du jour, Parténopex prit congé de Gaudin, en lui annonçant qu'il allait le quitter pour rentrer dans les cachots d'Hermant. « Non, vous ne me quitterez point, » répondit Gaudin : je vous ai voué une » amitié éternelle ; je veux vous ſuivre chez » le brigand, le défier au combat, & au prix » de ma vie, s'il le faut, vous rendre la » liberté ». A l'inſtant il fit ſeller ſon cheval. Nos deux bons amis partirent enſemble ; & ils furent reçus avec conſidération & amitié par l'épouſe d'Hermant. Mais la Dame venait d'apprendre que ſon mari avait été tué dans le Tournois. En conſéquence elle rendit au Comte ſa parole ; & lui déclara qu'il était

libre. Après les remerciemens que méritait un pareil procédé, il repartit à l'inſtant avec Gaudin, & revint le jour même coucher à Chédoire, afin d'aſſiſter le lendemain au jugement.

L'aube n'avait point encore paru, que l'amoureux Chevalier, impatient de ſe rendre au lieu de l'aſſemblée, éveilla ſon compagnon. Cet empreſſement fit rire Gaudin. « Pendant » le Tournois, dit-il, c'était moi qui étais » obligé de vous réveiller : aujourd'hui il » n'en eſt plus beſoin, l'amour ſuffit. Mais » dormons encore, croyez-moi. Rien ne » preſſe. En arrivant tard au contraire, nous » ſerons remarqués. Au reſte ſi vous vou- » liez l'être encore davantage, nous n'au- » rions qu'à arriver au galop, la lance haute, » & le gonfanon déployé ; comme nous » fîmes pour entrer dans la lice, au jour » des combats. Enfin je ſuis d'avis que nous » dînions avant de partir. La nourriture ainſi » que le ſommeil, reparent les forces. L'un » & l'autre ajoutent même à la beauté ; & » vous devez vous attendre à paraître, ainſi » que moi, la tête nue & le corps déſarmé ».

Parténopex

Parténopex suivit ce conseil. Les deux Chevaliers dormirent ; puis ils dînerent : après quoi, faisant mettre sur leur cheval une housse de soie qui traînait jusqu'à terre, ils se rendirent au lieu de l'assemblée, l'écu au poing, la lance sur feutre (*a*) ; de même que s'ils venaient joûter. Cependant les housses des deux chevaux ne se ressemblaient point. Celle du cheval de Gaudin était vermeille, & celle de Parténopex était blanche ; afin de rappeller la couleur des armes qu'avaient portées les deux Champions pendant le Tournois.

Le lieu destiné pour cette décision si importante, était la prairie même où l'on avait combattu. Là se trouvait une premiere enceinte dans laquelle était le siege que devaient occuper les six Rois Juges. Outre celle-ci on en avait pratiqué une autre, contiguë à la leur. Enfin, autour d'eux, &

(*a*) Le feutre était un morceau d'étoffe, attaché à la selle, & sur lequel le Chevalier, pour ne point se fatiguer, posait le pied de sa lance, lorsqu'il la tenait debout.

jusqu'à une distance considérable, était en foule, cette multitude immense de Noblesse & de Peuple qu'avait attirée la cérémonie. D'abord, par un premier jugement, ils nommerent ceux des Chevaliers qui s'étaient le plus distingués au Tournois. C'était dans ce nombre que devait être choisi le Vainqueur. Ils les firent entrer dans la seconde enceinte: puis ils envoyerent avertir l'Impératrice qu'on n'attendait plus que sa présence pour prononcer.

Mélior était dans la tour; en proie à ces transes affreuses qu'éprouve un malheureux qui attend son arrêt de mort. Quoiqu'Uraque & Parseis cherchassent à la rassûrer, elles-mêmes n'étaient pas moins inquiétes. Enfin elle arriva, toute tremblante. Le ciel était pur & sans nuage; mais à la vue de cette Beauté si parfaite, on eût dit que le soleil, pour la rendre plus éblouissante encore, étalait lui-même plus d'éclat. Sa taille, sa figure divines enchanterent tous les yeux. Et en effet on ne pouvait reprocher à ses charmes qu'un air triste & un peu de pâleur; mais on ignorait quelle était la cause de ce léger dé-

faut. Gaudin fut le ſeul qui ne l'admira point : ſes yeux trompés trouverent Uraque plus belle.

Dès que Mélior fut aſſiſe, Anfort, le plus vieux comme le plus éloquent des Juges, ſe leva pour parler. D'abord, après quelques complimens à l'Impératrice ſur ſa beauté qui avait occaſionné un Tournois ſi magnifique & des proueſſes ſi brillantes, il proteſta que dans le premier choix que ſes compagnons & lui venaient de faire des Chevaliers les plus braves, l'impartialité la plus ſévere avait été ſeule écoutée. Cependant il convint que dans ce nombre il y avait ſix Preux qu'on devait diſtinguer encore de tous les autres : trois Chrétiens, ſavoir le Roi de France, Gaudin, le Chevalier à l'écu d'argent ; & trois Sarraſins, le Roi de Syrie, celui de Nubie, & Margaris, Soudan de Perſe. Anfort fit l'éloge de chacun d'eux ; mais il remarqua que le Roi de France & Gaudin s'étant retirés pour ne point concourir avec le Chevalier à l'écu d'argent, il ne reſtait que quatre concurrens, entre leſquels il fallait choiſir. Quant à lui, il avoua que le choix l'embarraſſait ;

& ſans vouloir en aucune façon prononcer ſur le vainqueur, il s'en remit entiérement à la déciſion des Rois ſes confreres.

Cette circonſpection apparemment fit impreſſion ſur l'eſprit de ceux-ci ; car tous garderent le ſilence, comme ſi chacun d'eux eût craint d'être le premier à ouvrir un avis. Clarins enfin, moins timide, prit la parole, & ſe déclara pour Margaris. L'Impératrice ſelon lui ne pouvait faire un meilleur choix ; d'autant plus qu'indépendamment du mérite, le Soudan apportait en dot des Etats conſidérables, & qu'il promettait de ſe faire Chrétien avec tous ſes Sujets.

Soit que les Juges n'oſaſſent point contredire Clarins, ſoit que ſon avis fût le leur, aucun d'eux ne lui répondit ; & leur ſilence parut une approbation. Corſoul fut le ſeul qui prit le parti de Parténopex. Mais que pouvait cette faible recommandation en faveur d'un Chevalier qui, plaidant devant des Rois, n'avait que des qualités à oppoſer au crédit d'un autre Roi comme eux ?

C'en était fait. On allait adjuger le prix au Païen, & prononcer à l'Impératrice ſon arrêt

de mort, lorſque le vieux Hernold ſe leva. Hernold était celui-là même qui, au commencement des troubles excités dans l'Empire par la rivalité des Amans de Mélior, avait propoſé un Tournois pour les terminer. Auſſi les Barons, par conſidération pour ſa ſageſſe & ſes vertus, s'étaient-ils fait une loi de le donner pour adjoint aux Rois Juges, quoiqu'il ne fût que ſimple Chevalier. Hernold, dans le cours de ſa longue vie, n'avait encore à ſe reprocher aucune injuſtice; & rien au monde, promeſſes ni menaces, puiſſance ni credit, n'était capable de le faire prononcer contre ſa conſcience.

Il parla ſur les quatre concurrens, rendit à chacun d'eux la juſtice qui leur était due; mais quand il en fut au Chevalier à l'écu d'argent, il ne put tarir ſur les louanges de ce jeune Héros, ſi intéreſſant par ſa beauté & par des exploits ſans exemple juſqu'à lui. « On » nous objecte, ajouta Hernold, que le » Soudan apporte à Madame de Vaſtes Etats. » Eh! Meſſieurs, ſi le Chevalier devient » ſon époux, n'en aura-t-il pas d'aſſez grands? » D'ailleurs, avec tant de courage, ne ſera-

» t-il pas le maître, quand il le voudra, » d'en conquérir d'autres ? Nous qui aimons, » nous qui devons aimer notre ſainte Reli- » gion, craignons, Meſſieurs, d'introduire » chez nous une Religion étrangère. Le » Soudan promet de ſe faire Chrétien, dit- » on : mais qui oſera répondre que quand » il ſera notre maître, il n'emploiera point » la ruſe & la violence pour nous forcer à » embraſſer ſa foi ? Voici un Français, qui » eſt Chrétien, qui réunit toutes les qualités » que nous pouvons déſirer ; quel choix » meilleur avons-nous à faire ? Au reſte, » en parlant ainſi, j'ignore ſi je déplais à » Madame, ou ſi je lui ſuis agréable ; ſes » ſentimens ſur l'époux qu'elle déſire me ſont » parfaitement inconnus : mais j'ai cru devoir » m'aquitter envers elle, en rendant ce té- » moignage à la vérité ; & je défie qui que » ce ſoit de m'y reprocher un mot qui an- » nonce la flatterie ou le menſonge ».

Ce diſcours hardi & ſenſé interdit tellement les Juges, qu'aucun d'eux n'entreprit d'y répondre. Mélior à qui il avait en quelque ſorte rendu la vie, profita habilement de la

circonſtance. « Chevalier, dit-elle à Hernold, » vous ne démentez point cette réputation » d'intégrité & de juſtice que vous avez ſi » juſtement méritée ; & quant à moi je me » vois forcée d'applaudir à vos diſcours ainſi » qu'à votre conduite. Mais quand il s'agit » de prendre un Maître pour la vie, une » femme, Sire, ne doit ſe décider qu'en » tremblant. Vous avez vanté beaucoup la » beauté du Chevalier Français : moi qui » ne l'ai vu que ſous les armes, je le connais » brave ; & ce mérite eſt beaucoup plus » grand à mes yeux. Le choix que Clarins a » fait du Soudan pour mon époux ne peut » de même que m'honorer infiniment. Je » vois que vous avez également tous deux » conſulté mon honneur : mais des deux » rivaux lequel choiſir ? Vous, Corſoul, en » qui j'ai connu juſqu'ici tant de loyauté, » dites-moi pourquoi maintenant vous gar- » dez le ſilence ; tandis que vous pourriez » peut-être en ce moment éclairer mon eſprit » & régler mon choix » ?

Par cette affectation d'indéciſion & d'in- différence, Mélior en impoſait à ſes Juges ;

mais en même tems qu'elle feignait de consulter Corfoul, l'adroite Princeffe s'adreffait à celui d'entre eux qui était le plus affectionné à Parténopex, & le feul qui eût opiné en fa faveur.

Corfoul répondit à-peu-près comme elle l'avait prévu. Cependant il propofa un expédient. « Quand notre Sexe veut fe choifir » une époufe, dit-il, c'eft ordinairement la » beauté qui le détermine. Pourquoi le Sexe » de la Reine, en pareil cas, ne jouirait-il » pas des privileges du nôtre? Et puifque » les deux Amans qu'on propofe à Madame » font égaux en mérite, pourquoi ne lui » laifferait-on pas la liberté de choifir entre » eux celui dont l'extérieur & la figure lui » plairont davantage? Que tous deux quittent leurs armes; qu'ils paraiffent devant » elle avec leurs fimples habillemens; & » qu'elle prononce ».

L'avis de Corfoul fut adopté. Les Officiers du Soudan vinrent le défarmer; & comme il était arrivé au Tournois avec tout le fafte de la Royauté, il reparut bientôt couvert d'habits magnifiques, qui relevaient fa haute taille

& ſa mine fiere. Parténopex au contraire, qui ſortait des priſons d'Hermant, n'avait, ni un habillement pour changer, ni un valet pour le ſervir. Il fallut que Gaudin lui aidât à ſe déſarmer : & ce bon ami ne le fit qu'en pleurant; tant il craignait que la faveur ne l'emportât ſur le mérite.

Le Comte approcha enfin; mais d'un pas timide, les yeux baiſſés & rougiſſant de honte; car il n'oſait jetter la vue ſur celle qn'il avait trahie. Ses vêtemens étaient ceux qu'il portait par-deſſous ſes armes; c'eſt-à-dire, des chauſſes teintes en écarlate, une ceinture de ſoie à franges d'or, & une ſimple chemiſe, dont le collet était un filet de ſoie de la même couleur que les chauſſes. A travers ce collet, on appercevait encore, malgré le bain, les camois des mailles (*a*); & ces meurtriſſures, faites ſur une peau plus blanche que l'aubépine, ſemblaient ajouter à ſon éclat.

(*a*) En parlant de la cotte de mailles, au premier Volume, j'ai dit que pour empêcher cette chemiſe de fil d'archal de meurtrir la peau, on ſe matelaſſait le corps, en deſſous, avec des étoffes rembourrées. Cependant comme il y avait des endroits, tel que le cou, qu'il

Que ne fait point la beauté ! Celle de Parténopex était telle, que les Spectateurs ravis, s'écrierent unanimement qu'il n'y avait qu'un pareil époux qui fût digne de Mélior ; & que Mélior, qui fût digne de lui. A cette acclamation universelle, Hernold demanda aux Juges s'ils étaient d'un avis différent de celui de l'assemblée. Ils répondirent que cet avis était le leur, pourvu que ce fût aussi celui de l'Impératrice. Celle-ci, interrogée à son tour, répartit, avec cet air d'indifférence qu'elle avait affecté d'abord : « Je me flattais, Messires, » d'obtenir de vos mains le Soudan pour » époux ; & c'était à lui, puisqu'il faut vous » l'avouer, que le destinait mon cœur. Vous » en avez ordonné autrement ; j'obéis sans » murmure, & me soumets à vos loix. C'est » à vous, Hernold, que je dois le Maître » que je vais avoir ». Hernold trompé, s'excusa, comme il put, en alléguant le bien de

n'était pas aussi aisé de garnir, elle y laissait des marques. Ces marques s'appellaient Camois ; & on les faisait disparaître par le bain, dont la chaleur, en rétablissant le cours des fluides qui se trouvaient arrêtés, rendait au tissu de la peau l'élasticité qu'il avait perdue.

l'Empire. Pour le Soudan, malgré le prétendu amour qu'on lui témoignait, il ſe retira confus & déſeſpéré; mais dans ſon ame il jura de périr ou de ſe venger.

La ſurpriſe & la joie avaient tellement ſaiſi Parténopex, qu'à peine il pouvait ſe ſoutenir. Corſoul vint le prendre par la main, & le conduiſit à l'Impératrice, ſous le manteau de laquelle il le fit entrer. Après tant de douleurs, cette fidelle Amante ſe voyait donc aſſurée de le poſſéder pour jamais! Dans ſon tranſport elle s'oublia elle-même, & l'embraſſa tendrement, en le ſerrant de toute ſa force entre ſes bras, comme ſi elle eût craint de le perdre encore. Une multitude immenſe avait les yeux fixés ſur elle; les ſiens ne voyaient que Parténopex. Prudence, raiſon, reſpect humain, tout ſe taiſait en ce moment; l'amour parlait ſeul, ſeul il était écouté. Oh! que le bonheur de cet Amant me fait envie! Sa Mie le prévient par ſes careſſes, il va jouir d'elle cette nuit même: & moi, je n'entrevois aucun eſpoir de jouir un jour de la mienne. Pourquoi faut-il hélas! qu'Amour m'abreuve de

toutes ſes douleurs, ſans que jamais il m'ait conſolé par aucun de ſes plaiſirs !

Mélior conduiſit ſon nouvel époux au Palais, pour y prendre les habits & les ornemens qui convenaient à ſa dignité; & de-là, tous deux ſe rendirent à l'Egliſe, où le Patriarche les unit & les couronna. Je ne vous décrirai point la magnificence avec laquelle furent célébrées leurs nôces, l'affluence nombreuſe de Princes & de Chevaliers qui s'y trouverent, les jeux de Jongleurs, les combats d'animaux, les faits merveilleux d'Enchanteurs; enfin, tous les plaiſirs & amuſemens dont elles furent accompagnées. Je vous dirai ſeulement, que, ſoit par les dépenſes qu'elles occaſionnerent, ſoit par les préſens ſans nombre que firent les deux époux, le tréſor de l'Impératrice ſe trouva épuiſé. Le Roi de France ne pouvait exprimer la joie qu'il reſſentait en voyant ſon ami, ſon bon couſin Parténopex, parvenu à tant d'honneurs. Il ne le quitta qu'avec bien du regret; mais il fallait qu'il retournât dans ſon Royaume. Tout ce qu'il y avait là de Nobleſſe ſe retira

comme lui ; & le nouvel Empereur reſta ſeul avec ſa Mie, parfaitement amoureux & parfaitement content.

Telles ſont ſes aventures véritables, que j'avais entrepris de raconter ; parce que celle qui eſt mon ame & ma vie, celle qui a la taille ſi belle & les yeux ſi doux, me l'avait ordonné. Mais autant j'étais joyeux, lorſque je commençai mon récit ; autant je ſuis triſte en le finiſſant. Je me flattais que ma Dame m'en ſaurait quelque gré, & que peut-être elle ſe ferait un devoir de m'en récompenſer. Je me ſuis trompé. Peine & travail, tout eſt perdu. L'ingrate ne m'a pas même payé d'un ſourire ou d'un regard favorable. Malgré ce traitement néanmoins, je ne puis m'empêcher de l'aimer avec autant d'ardeur ; je me ſuis fait ſon Homme-lige pour la vie, & lui ſuis tellement dévoué, que ſi d'un regard ſeulement elle m'ordonnait de continuer cette Hiſtoire, à l'inſtant je la reprendrais.

Eh bien, continuons donc, puiſqu'elle le veut. Parlons de ce fidele Ancel, que Parténopex délaiſſa au moment d'entrer dans les Ardennes, & qui fut ſi déſeſpéré d'avoir perdu

ſon bon Maître. Parlons de ce Gaudin, dont l'amitié fut ſi utile à mon Héros pendant le Tournois; de ce Soudan Margariz, à qui Mélior avait fait accroire ſi adroitement qu'elle l'aimait, & qui dans ſa fureur avait juré de ſe venger ſur ſon rival. Quoique navré de douleur, je vais vous conter tout cela; ma Dame l'ordonne. Et après tout, l'amour qu'elle m'a inſpiré a beſoin de diſtraction. Si mon eſprit était toujours occupé d'elle, mes maux ſont tels que bientôt il faudrait mourir. Oui, je mourrai par elle; puiſqu'il n'y a qu'elle qui puiſſe me guérir, & que ſon cœur s'y refuſe. Je vais lui obéir néanmoins, ~~en me recommandant à ſes~~ bontés, en la recommandant elle-même à Dieu, ainſi que toutes les femmes aimables qui lui reſſemblent. Puiſſe notre Sire, quand elles ne ſeront plus, les placer toutes avec diſtinction dans ſon Paradis! Et puiſſe-t-il m'accorder à moi la grace de jouir, pendant une éternité, d'une compagnie ſi charmante!

Celui-là naquit vraiment heureux, qui après bien des traverſes éprouve enfin une ſituation tranquille, qui poſsède tout ce qu'il

desire, & ne connaît plus ses maux passés que pour les raconter. Tel était le bel Empereur. Il voyait ses vœux accomplis, celle qu'il aimait plus que lui-même devenue son épouse, & ses anciennes douleurs effacées comme un songe. Mais il n'est point de bonheur parfait, excepté celui que Dieu accorde à ses Elus.

L'Auteur, dans cette seconde partie de son Poëme, nous représente Parténopex, vivant avec le vieil Hernold & son ami Gaudin. Il les a comblés de graces en récompense des services qu'il a reçus d'eux. Un jour à la chasse il rencontre son ancien Ecuyer Ancel, qui de chagrin d'avoir été abandonné par lui, s'était retiré dans un bois où il vivait en désespéré. L'Empereur le ramene à sa Cour. Mais tout-à-coup le Soudan de Perse vient débarquer à Chédoire avec une armée innombrable, il y met tout à feu & à sang. Après quelques négociations inutiles, Parténopex est obligé d'en venir aux armes.

Le Roman n'est point achevé ; soit que la mort ait empêché l'Auteur de le finir, soit qu'il se soit lassé de travailler pour une Maîtresse qui l'en récompensait si mal.

J'espérais, en commençant ce quatrieme Volume, qu'il serait le dernier, & que les Romans que j'y annonçais pourraient y être contenus tous quatre sans excep-

tion : je me ſuis trompé ; & me vois obligé de rejetter dans un Supplément ceux qui reſtent. Ils paraîtront bientôt, ſi, d'après celui-ci, qui eſt un des moins intéreſſans, on trouve qu'ils méritent de paraître.

Fin du quatrieme Volume.





